

ANTICIPATION

FRANK DARTAL

LE RÈGNE DU SERPENT



fleuve noir

FRANK DARTAL

LE REGNE DU SERPENT

ROMAN

COLLECTION « ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1979 EDITIONS « FLEUVE NOIR », PARIS. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris L'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-00980-6

CHAPITRE PREMIER

Morgan venait de descendre du cosmonef et la voie rapide l'emportait déjà loin de l'astroport. Sous ses pieds, le large ruban métallique vibrait comme s'il était trop tendu.

L'air tiède, humide, plaquait sur son visage les senteurs particulières d'Eridan III : effluves indistincts venus de la mer originelle ou effluves magnétiques s'échappant de la cité proche. Mais surtout de la mer, car Eridan était avant tout une planète d'eau ne possédant qu'un seul continent de faible dimension.

Morgan respira profondément. Autour de lui, la foule des voyageurs se faisait moins dense, se dispersait aux embranchements. Un moment, une onde suiveuse de la police l'accompagna dans sa course, puis l'abandonna pour surveiller un groupe de Makiens aux origines reptiliennes.

Là-bas, dans les brumes matinales que dispersait l'éclatante lumière du jour, se dressaient les premières tours de Centropolis : aiguilles d'acier et de cristal qui étincelaient sous les feux trop blancs de Rigel et ceux d'un bleu saphir de son lointain compagnon. En effet, Eridan III avait la chance de posséder un soleil double qui faisait de ce système l'une des merveilles du cosmos.

Lorsque le voyageur de l'espace apercevait pour la première fois cet ensemble de trente planètes éclairé par une étoile binaire, il en restait muet de stupéfaction, le souffle coupé, ensuite il comprenait mieux les raisons qui avaient fait de Rigel le principal centre administratif de la Confédération, puis, de la cité géante, le symbole du triomphe de l'Homme sur son environnement stellaire.

Morgan connaissait Centropolis, il y était venu plusieurs fois, sur ordre, appelé par le chef de la Garde qui préférait lui confier certaines missions délicates. Cette fois encore on avait besoin de lui.

La cité s'étendait sur des centaines de kilomètres. En la regardant, il éprouvait toujours les mêmes sensations : un mélange d'étonnement profond, d'embarras, d'admiration, d'écœurement et de perplexité. Une abstraction à la mesure de l'Univers.

Dans ce creuset, plus d'un millier de races différentes se mêlaient, se côtoyaient et discutaient en massacrant la langue officielle, pour le plus grand bien des peuples stellaires et au nom de la Grande Galaxie.

Centropolis, c'était une débauche de couleurs, d'odeurs, de raffinements poussés à l'extrême, de détresses innombrables, de jardins suspendus, de voies aériennes s'enroulant comme des spires, de rampes lumineuses, de magnifiques fontaines, de grandioses statues, d'ombres fortes et de luminosités indicibles. Une explosion étonnante de puérités, d'évidences, de puissances, de fantasmes propres à inspirer la terreur, à glacer l'esprit non averti.

Morgan sauta avec habileté sur une voie secondaire, reprit son équilibre un instant compromis.

Centropolis s'ouvrait largement devant lui entre deux buildings élancés. Au-dessus de sa tête, en dessous, à ses côtés, les voies s'entrecroisaient, s'enroulaient comme des serpents.

Celle qu'il venait de prendre le déposa en douceur sur le sol stable d'une place suspendue, grouillante de monde. Il s'orienta rapidement et, d'un coup d'œil discret, s'assura de la mode masculine. Indubitablement, celui qui l'avait

renseigné à bord s'était trompé, à moins qu'elle n'ait changé entre-temps... C'était possible.

Il prit conscience de ses vêtements sombres qui juraient avec ceux, plus colorés, de la foule.

— J'ai l'impression d'être un péquenot débarquant d'une planète sous-développée, grommela-t-il.

S'il voulait passer inaperçu, il avait intérêt à trouver un distributeur dans les plus brefs délais.

« On va se fiche de moi ! » se dit-il encore.

Il ne se trompait pas. Trois jeunes Kaks, au faciès d'oiseau de proie, au crâne emplumé, aux jambes comme des échasses, se dirigèrent vers lui. Les Kaks savaient imiter à la perfection les intonations de voix et les gestes des humanoïdes.

Ils passèrent devant lui en faisant claquer dédaigneusement leur ébauche de bec, puis le dernier se retourna et s'écria comme frappé de stupeur :

— Grande Galaxie ! Regardez cette étrange créature, mes amis. D'où peut-elle bien venir ?

Les deux autres se retournèrent aussi et voilèrent leurs yeux ronds à l'aide de l'extrémité de leurs embryons d'ailes.

— Quelle horreur ! s'exclamèrent-ils avec ensemble.

Morgan eut un geste d'impatience vite réprimé.

Qu'espéraient ces jeunes idiots ?

— Désirez-vous que je vous plume, espèce de mal pondus ? leur demanda-t-il froidement.

Les Kaks gloussèrent d'inquiétude. Les yeux bleus fixés sur eux étaient devenus aussi froids que de la glace. Ils sentaient confusément que l'étranger ne supporterait pas une nouvelle insolence et qu'il était le plus fort. Ils n'en comprenaient pas la raison. Bien sûr, ils ignoraient que Morgan faisait partie de la Garde et qu'il avait suivi un entraînement psi intensif qui lui permettait de dominer n'importe quelle situation. Pris de panique, ils cédèrent à la volonté de l'étranger. Leurs huppées violettes se dressèrent sur leur tête. Ils s'enfuirent en déployant le plus largement possible le compas de leurs jambes d'échassiers.

Morgan allait reprendre sa marche interrompue, lorsqu'une voix se fit entendre au-dessus de sa tête :

— Bravo, étranger !

Surpris, il leva les yeux. Un aéro-taxi s'était arrêté au-dessus de lui. Il se dandinait doucement sur ses patins à circuits antigravifiques et le conducteur, la tête penchée à la portière, le regardait. Ses traits prédominants étaient ceux d'un saurien, avec des yeux pédonculés et une peau à grosses écailles. Il était très difficile de trouver en lui quelque chose d'humain. Morgan pensait mélancoliquement que dans quelques cycles, peut-être même avant, la race humaine serait méconnaissable. Cela se sentait surtout ici, à Centropolis, où les croisements étaient étudiés d'une façon rationnelle, en fonction de la synécologie des planètes.

Le saurien interrompit le cours de ses pensées en faisant entendre une sorte de grincement qui devait être un rire.

— J'ai assisté à toute la scène, déclara-t-il de sa voix rocailleuse. Ces Kaks deviennent de plus en plus insolents. Vous avez eu raison de les remettre à leur place.

— Que voulez-vous ? demanda Morgan.

— Vous conduire là où vous voulez, étranger. Il fait beau et je n'ai rien à faire pour l'instant. Je suis prêt à vous piloter vers tous les plaisirs inavouables de Centropolis.

— D'accord.

L'aérotaxi donna aussitôt l'impression de se décrocher du ciel et de tomber comme une pierre. Quelques curieux s'écartèrent vivement en poussant des cris, mais le véhicule les évita et se posa en douceur à quelques centimètres de Morgan.

— C'est le meilleur moyen pour se faire une place, déclara le pilote en faisant actionner le panneau arrière. Montez...

Puis, quand son client se fut installé commodément :

— Où dois-je vous mener ? Je connais tous les lieux de plaisirs et je peux vous conseiller.

— Inutile. Je les connais aussi.

— Ah ! fit le saurien déçu. Dans ce cas, annoncez le nom de la boîte et je vous y mène.

En parlant, il venait d'abaisser un levier et l'aérotaxi quittait la place, prenait de la hauteur.

— Au palais du gouvernement, annonça Morgan.

— Hein ? s'écria le pilote en sursautant. Ce n'est pas une boîte de nuit.

Il s'était retourné et regardait son étrange client.

Ses yeux pédonculés s'agitaient dans tous les sens avec perplexité. Morgan en éprouva une certaine impatience.

— Ça aussi je le sais, fit-il.

— Dans ce cas, vous ne devez pas ignorer qu'il nous est interdit d'approcher du palais sans autorisation.

— Rassurez-vous, j'en ai une.

Les yeux pédonculés se rétractèrent, entrèrent chacun dans leur carapace osseuse.

— Vous ne pouviez pas le dire plus tôt que vous êtes un politicien !

— Je ne suis pas un politicien, mais un garde de l'espace.

Le saurien se concentra sur sa manœuvre. Pour lui, un garde de l'espace devait valoir encore moins qu'un politicien, car il s'acharna à le faire comprendre à son passager en conduisant son aérotaxi en dépit du bon sens. Il frôlait les terrasses à une allure vertigineuse, passait de justesse entre les voies trop rapprochées et faisait plonger son engin dans des gouffres de brume desquels surgissaient soudain des pics d'habitations ou des ponts d'acier luisant.

— Voilà le palais, annonça-t-il enfin.

— Très bien, dit Morgan d'un ton enjoué comme s'il sortait d'un sommeil réparateur, vous me déposerez sur la terrasse ouest.

— Ce sera tout ? demanda le conducteur d'un ton acide.

— Oui. Un bon conseil : prenez des leçons de conduite.

L'aérotaxi sembla pris de convulsions. Morgan eut la brusque vision de plusieurs gigantesques dômes qui

brillaient intensément au sein d'une forêt de tours, puis un appel s'éleva du haut-parleur.

— Aérotaxi N.953-Y.64, vous m'entendez ?

Sans aucun doute, cette voix impérative provenait d'un surveillant posté quelque part, au sommet de l'une des tours ou dans un appareil rapide qui pouvait d'un moment à l'autre fondre sur sa proie et la détruire.

— Je vous entends, grommela le saurien.

— Vous venez de pénétrer en zone interdite. Si dans cinq secondes vous n'avez pas stoppé votre sale engin, je le volatilise et vous avec.

Sans s'occuper des protestations véhémentes du saurien qui criait qu'il devait déposer un garde de l'espace sur la terrasse ouest du palais, le responsable de la surveillance commença à compter :

— 1... 2... 3...

En général, ce genre de policiers était renommé pour ne pas très bien comprendre la plaisanterie.

Le pilote préféra agir en conséquence. C'est-à-dire qu'il obtempéra immédiatement en faisant reculer à toute vitesse ce que l'autre qualifiait de « sale engin ». Il poussa ensuite un soupir de soulagement lorsqu'il se sentit hors de la zone interdite.

— Bon, grommela-t-il en lançant à son passager un coup d'œil torve, il n'y a plus qu'à attendre maintenant.

Ils n'attendirent pas longtemps. Une vedette de la police ne tarda pas à faire son apparition. Elle était fine comme une aiguille et aussi souple qu'un poisson dans son élément. Elle tourna deux fois autour de l'aérotaxi, puis se rangea à côté. Une face prognathe, ornée d'une casquette à

galons, apparut sur le petit écran du tableau de bord. Deux yeux féroces détaillèrent l'un après l'autre les occupants pour ensuite se fixer sur le conducteur.

— Vous venez d'enfreindre le règlement, déclara la même voix que tout à l'heure.

— Vraiment ? fit le saurien avec innocence.

— Puisque je vous le dis.

— Hum ! Veuillez m'excuser, sergent. Je n'ai pas remarqué les balises.

— Elles sont pourtant visibles.

— Euh... Je dois l'admettre, cependant...

— Cependant vous aviez négligé de brancher votre pilote automatique, coupa le sergent, et vous n'avez pas entendu ses avertissements.

— Il était branché, répliqua le pilote en mentant avec aplomb, mais j'étais énervé à cause de ce client et je ne l'ai pas entendu.

— Parfait, je vais vous donner un calmant. Montrez-moi votre licence.

— Vous n'allez pas me faire ça ! gémit le malheureux en faisant sortir ses yeux. La semaine dernière j'ai déjà payé cinquante galacs d'amende.

— Ah ! fit le policier avec une impériale indifférence.

— Je vous dis la vérité, sergent.

— Cette semaine vous devrez en payer cent.

Le saurien se mit à geindre d'une façon qui le rendit plus humain. Il parla avec précipitation de ses trois femmes, de sa nombreuse progéniture, de sa dernière

maladie qui était particulière aux gens de son espèce et de la difficulté qu'il éprouvait à vivre. Il conclut en déclarant que son client qui était garde lui avait dit de faire vite et qu'il n'avait pas l'habitude de faire attendre les représentants de l'autorité.

Le policier regarda Morgan avec reproche.

— C'est vrai ? demanda-t-il.

Morgan éclata de rire en mettant sa carte devant l'écran. L'audace du pilote commençait à l'amuser et il se demandait s'il n'allait pas l'aider, puis il pensa aux plongeurs entre les voies et les tours. Il changea d'avis.

— C'est faux, déclara-t-il au policier qui venait de prendre une copie de sa carte magnétique, ce serpent est un raciste de la pire espèce. Je l'ai vu insulter de jeunes Kaks en les traitant de mal pondus. Moi-même j'ai dû subir son insolence pendant la durée du trajet.

— Voilà qui change tout, fit le policier en s'adressant à nouveau au pilote qui en était resté muet de saisissement. Vous savez ce que ces mensonges vont vous coûter ?... D'autre part, l'article 3424 interdit de faire du racisme dans l'enceinte de Centropolis. Vous risquez d'être puni de prison.

— Grande Galaxie ! s'écria le saurien en retrouvant sa voix et en s'agitant. Tout cela est faux. Ce résidu de métissage qui arrive d'une planète provinciale ment effrontément. Je suis un honnête travailleur et j'habite Centropolis depuis plusieurs années. Vous devez tenir compte de ma parole plus que de celle de cet individu dont personne ne sait d'où il vient.

— Moi je le sais et c'est suffisant, déclara le policier.

— Je tiens à vous faire remarquer, sergent, intervint Morgan, que je viens d'être traité de résidu de métissage mal contrôlé.

— Je n'ai pas dit mal contrôlé.

— Excusez-moi, je croyais vous l'avoir entendu marmonner entre vos dents.

— Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas vrai, s'affola soudain le malheureux en se rendant compte, un peu tard, qu'il était tombé sur plus fort que lui. Sergent, je demande à passer au détecteur de mensonges.

— En voilà assez, cria le gros policier dans son micro, j'ai autre chose à faire qu'à vous écouter raconter votre vie au détecteur. Vous allez conduire votre client là où il le désire, ensuite vous me suivrez jusqu'au poste le plus proche.

Dans le fond, il était assez satisfait d'avoir réussi à coincer un saurien humanoïde. Cette engeance proliférait un peu trop en ce moment. Tous des voleurs qui se moquaient de la loi de Centropolis. Heureusement, la police veillait et l'homo sapiens était là, toujours présent, pour coordonner l'ensemble du système.

Il sourit d'un air complice à Morgan et ajouta :

— Je n'aurai pas besoin de votre déposition, lieutenant. La conversation a été enregistrée et le juge sait à quoi s'en tenir sur la mentalité des mutants.

— Merci, dit Morgan en s'enfonçant avec délice dans son siège.

— Je proteste, cria encore le saurien.

Trop tard, la communication vidéo venait d'être coupée. Il se tourna vers son passager qui ricanait

doucement :

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Vous le savez bien.

— Je peux perdre mon travail.

— Tant pis.

— Quand quelqu'un perd son travail à Centropolis, il ne tarde à se retrouver sur une planète coloniale. Vous n'avez pas de cœur.

— Ça vous apprendra à vous moquer d'un garde de l'espace en exercice qui passe la plus grande partie de son temps aux quatre coins de cette confédération de fous. N'oubliez pas de rebrancher votre pilote automatique et cessez de faire des loopings entre les voies. Ça ne m'impressionne plus depuis que j'ai eu mon brevet de spationavigateur.

— Si vous ne comprenez pas la plaisanterie..., bougonna le conducteur en remettant son aérotaxi en marche.

Cette fois, il agit avec prudence et déposa son client sur une terrasse immense où une foule d'ambassadeurs, de secrétaires, de coordinateurs, de ministres, de présidents de plusieurs planètes se croisaient, allaient et venaient dans un bruit de fond continu de voix discordantes. Il empocha hâtivement le nombre de galacs inscrit sur le compteur, que lui tendait son impossible client, puis disparut avec son aérotaxi dans une nappe de brume.

— Bonne chance ! cria Morgan ironiquement.

Le saurien fit celui qui n'avait pas entendu.

Morgan fit quelques pas en regardant autour de lui. Il fut tout de suite rassuré. Personne ne ferait attention à son accoutrement. Les gens présents étaient tous habillés comme ils avaient l'habitude de l'être sur leur planète d'origine. De plus, ils semblaient trop occupés pour s'intéresser à la mode de Centropolis et ne devaient pas avoir l'habitude de descendre plus bas que le trentième niveau. C'était à peu près la limite où les aristocrates se fourvoyaient.

Comme il approchait de l'un des puits gravifiques qui menaient aux quartiers inférieurs, un anthropoïde de grande taille se dirigea vers lui.

— Que les dieux des étoiles soient avec vous, dit-il en guise d'entrée en matière.

— Avec vous aussi, répliqua Morgan en examinant son vis-à-vis.

Celui-ci était vêtu d'une espèce de toge qui lui tombait à mi-jambes. Il était coiffé d'un chapeau en feutre noir orné de plumes colorées. Sous son bras droit, serrée sur sa vaste poitrine, il tenait une serviette de cuir brun.

Il ébaucha un sourire qu'il voulut aimable mais qui ne réussit qu'à accentuer le caractère simiesque de son visage.

— Je suis nouveau ici, expliqua-t-il d'une voix aux amples sonorités. Je me suis perdu. Pouvez-vous m'indiquer l'endroit où se trouve le bureau des Conventions Commerciales ?

— Certainement, dit Morgan. Je suppose qu'il n'a pas changé de place depuis ma dernière visite. Si vous voulez me suivre, je vais de ce côté.

— Avec plaisir, fit l’anthropoïde soulagé. Cela fait plus de dix heures que l’on me renvoie de bureau en bureau.

Morgan eut un sourire amusé.

— Bah ! avec un peu de patience on y arrive. Il est naturel que la routine et les délais exaspérants soient accrus au sein d’une société aussi développée que celle de Centropolis.

— Je ne m’y ferai jamais, soupira le chimpanzé. On aurait pu quand même imaginer un moyen d’accélérer le train-train habituel de l’Administration. Il y a les ordinateurs.

— L’homme est toujours imbu de ses prérogatives, énonça Morgan sentencieusement.

— Peuh ! fit l’anthropoïde avec dédain. Les sauriens sont en majorité dans ce palais. Pas un seul instant je n’ai pensé qu’ils pouvaient être humains. Croyez-moi, heureusement que nous sommes toujours là, nous autres. Nous devons nous serrer les coudes.

Morgan eut un hoquet de saisissement. Voilà que cette espèce de singe se prenait pour un homme. Il est vrai que si on approfondissait les choses...

— Je me demande ce que l’histoire nous réserve, murmura-t-il pour lui-même.

Heureusement, l’anthropoïde n’avait pas remarqué son étonnement, il continuait avec conviction.

— Voyez-vous, disait-il en louvoyant avec prudence entre les groupes, je suis ministre des rapports sociaux sur une planète de seconde catégorie. Là-bas, ce sont des hommes comme moi qui tiennent les postes clés. Les sauriens sont parfaitement contrôlés et nous espérons pouvoir nous en débarrasser d’ici peu. Malheureusement,

tout est freiné ici, à Centropolis. Les lois sont incomplètes et il faudrait en créer d'autres.

— Je vous souhaite d'y arriver, approuva discrètement Morgan.

— Entendons-nous, rétorqua le chimpanzé, personne n'est raciste chez nous, mais nous estimons rester les maîtres sur notre planète. Les sauriens ne sauront jamais s'adapter à notre genre de vie. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis de votre avis, déclara Morgan avec gravité, d'ailleurs ce sont eux qui, les premiers, ont fait preuve de racisme envers nous.

— C'est évident, s'écria le ministre des rapports sociaux, assez satisfait de trouver un auditeur à son goût. Il faudra nous revoir le plus tôt possible.

L'approche du puits dispensa Morgan de répondre. Il était large d'une vingtaine de mètres et offrait un étrange spectacle à ceux qui n'avaient pas l'habitude. Des groupes entiers s'y précipitaient, flottaient doucement dans le vide en amorçant une lente descente. Celle-ci était beaucoup plus rapide quand on s'éloignait des parois pour s'approcher du centre. C'était un moyen sûr, rapide, économique, pour atteindre les niveaux inférieurs, mais qui ne convenait pas à tous le monde.

Le ministre s'arrêta brusquement :

— Par tous les démons ! s'écria-t-il en faisant une drôle de grimace qui découvrit ses dents jaunes de végétarien. Vous n'avez pas l'intention de me faire plonger dans ce trou ?

— Trois cents mètres de descente. Ce n'est pas beaucoup.

— Je n'aime pas le vide. J'ai une sainte horreur du vide. Malgré l'antigravité j'ai l'impression de tomber.

Morgan tendit le bras.

— Il y a un ascenseur plus loin.

L'anthropoïde regarda une dizaine de Kaks qui venaient de se jeter dans le gouffre en poussant des cris de joie. Ils essayaient de s'approcher du centre pour tomber plus vite.

— Ça doit leur rappeler le temps où ils pouvaient voler, grogna-t-il.

Il suivit Morgan qui s'éloignait déjà.

L'ascenseur était vide. Il se mit en marche dès qu'ils furent installés.

— Ces Kaks sont idiots, décréta le ministre des rapports sociaux qui poursuivait à voix haute ses pensées intérieures. Je me demande pour quelle raison ils ont les mêmes droits que nous à Centropolis.

— Vous n'êtes pas démocrate ? demanda Morgan.

— Pouah ! fit le chimpanzé. Le grand écueil de tout régime fondé sur le suffrage populaire, c'est la tentation de substituer à l'autorité imprescriptible du droit, la loi brutale du nombre, et de tomber ainsi dans la pire des tyrannies, qui est celle des majorités. Voilà pourquoi, si les excès du despotisme ont fait le malheur des sociétés antiques, le danger des sociétés modernes pourrait bien être dans l'abus de la démocratie, car au lieu de nous donner l'égalité dans la liberté, elle n'a d'autre résultat que de nous faire tous égaux dans la servitude. Non, répéta-t-il avec force, je ne serai jamais un démocrate.

— Il y a de bonnes démocraties, fit remarquer Morgan.

— Regardez autour de vous, nous y sommes en plein.

L'ascenseur venait de s'arrêter, il ne descendait pas plus bas. Morgan poussa la grille et s'effaça pour permettre au ministre de passer. Devant eux s'ouvrait un carrefour violemment éclairé par des rampes lumineuses qui reproduisaient fidèlement la clarté nacrée du jour d'Eridan.

Par l'animation, il ne se différenciait pas beaucoup de la terrasse qu'ils venaient de quitter. L'air y était seulement plus sec et plus chaud. Des gardes, en uniforme d'apparat brodé d'or, surveillaient la foule de leurs yeux de serpent. Il y en avait partout; à tous les croisements et dans les couloirs. Ils étaient armés d'un désintégrateur, bien visible, qui pendait à leur ceinture.

— Vous avez vu, ricana l'anthropoïde, il n'y a pas un seul humanoïde de notre race parmi eux.

— Ce n'est pas nouveau, fit l'homme de l'espace.

— Ce qui est nouveau, rétorqua le politicien, c'est que nous ne sommes plus assez nombreux.

Morgan commençait à en avoir assez du chimpanzé qu'il jugeait trop pessimiste. Il lui montra l'un des couloirs.

— Vous trouverez le bureau des Conventions Commerciales à cet endroit, à moins qu'il n'ait changé de place, mais j'en doute. L'Administration est un monument qui n'aime pas être bousculé. Croyez-moi, les régimes passent, mais l'Administration reste.

Le politicien le regarda comme s'il venait de prononcer une incongruité, haussa ses larges épaules et s'éloigna en se dandinant sur ses courtes pattes.

— En voilà un qui ne comprendra jamais Centropolis, grommela Morgan en se dirigeant vers le couloir qu'il connaissait bien et où il devait logiquement trouver le

bureau du cinquième secrétaire aux Affaires Interplanétaires.

Au bout d'une heure, il cherchait encore.

— Tout a été chamboulé depuis les dernières élections, le renseigna un planton kak. Quel bureau demandez-vous ?

— Le bureau des Affaires Interplanétaires, répéta Morgan pour la centième fois. Il est dirigé par le général Muns.

— Je ne connais pas le général Muns et je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait un bureau des Affaires Interplanétaires par ici. Vous devriez chercher plus loin.

Avec résignation, Morgan s'enfonça dans un dédale de couloirs et de bureaux. Les plantons et les huissiers de service se le renvoyaient comme une balle en lui souhaitant bon courage d'un air narquois. Il allait renoncer, quand le dernier planton interrogé s'écria :

— Les Affaires Interplanétaires ! Attendez... J'ai entendu parler de ce machin.

Il réfléchissait en grattant sa peau chitineuse.

— Cinquième porte à gauche, dit-il tout à coup. Prenez cette travée, vous y serez plus vite.

— Merci, dit Morgan soulagé.

Quand il arriva au bout de la travée, il crut apercevoir entre deux portes le ministre anthropoïde qui cherchait comme lui. Il préféra attendre un moment derrière une rangée d'ordinateurs, puis, quand il fut certain que l'autre était parti, il fonça vers son but.

C'était bien le bureau des Affaires Interplanétaires. En tout cas, c'était inscrit en toutes lettres sur la porte.

— Voici ma convocation, déclara-t-il au planton qui se dressa devant lui lorsqu'il eut poussé le battant vitré.

— Asseyez-vous et attendez, répliqua le Kak d'un ton rogue. Le général est occupé.

Morgan fit ce qu'on lui demandait en rongant son frein.

Le bureau dans lequel il venait de pénétrer avait l'air de servir de débarras. De vieux dossiers étaient empilés les uns sur les autres. Dans un angle, assise devant un écran, une jeune Kak, aux plumes resplendissantes, passait au vernis noir ses griffes acérées.

Il la regarda un moment distraitement. Jusqu'alors, Muns ne s'était jamais encombré de Kaks. Puis il reporta son attention sur les dossiers qui traînaient un peu partout. De vieux dossiers qui ne servaient plus à rien et qui auraient dû être brûlés depuis longtemps. Il devait être tombé en plein déménagement et c'était sans doute pour ça qu'on le faisait attendre. Le général devait être à bout de nerfs. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vu ?... Cela devait faire deux années éridaniennes... Oui... Peut-être même plus.

Il avait dû se passer un tas d'événements pendant tout ce temps.

Il reverrait son chef avec plaisir, car c'était un homme affable qui comprenait ses subordonnés et, ce qui ne gâtait rien, un Centaurien comme lui.

— Si vous voulez me suivre, lieutenant.

Le planton était de retour. Il ne l'avait pas entendu approcher.

— Est-ce que le général est de bonne humeur ? demanda-t-il en se levant. Je suppose qu'avec ce

déménagement il doit être dans tous ses états.

— Je l'ignore, lieutenant. Tout ce que je sais c'est que le général veut bien vous recevoir, mais qu'il a très peu de temps à vous consacrer.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? On ne l'avait pourtant pas déplacé du secteur d'Aldebaran pour une broutille.

Ils traversèrent plusieurs salles bourdonnantes d'activité. Morgan suivait son guide, de plus en plus intrigué. Celui-ci le fit pénétrer dans un bureau de moyenne dimension, correctement rangé, et le laissa.

— Approchez, dit une voix qu'il ne reconnut pas.

Il fit quelques pas.

Quelqu'un était bien installé dans le fauteuil en cuir rouge du général Muns, mais ce n'était pas lui.

C'était un Makien de grande taille, aux allures souples et nonchalantes; dont l'uniforme chamarré ne pouvait dissimuler l'ascendance reptilienne. L'humanoïde le détailla de ses yeux froids de serpent et les deux trous qui lui servaient de nez palpitèrent.

Il brandit la convocation qui se trouvait devant lui.

— Vous vous appelez John Morgan, vous êtes lieutenant et c'est le général Muns qui vous a fait venir ici ? demanda-t-il.

Et, après un signe affirmatif de son interlocuteur :

— Savez-vous pour quelle raison ?

— Je l'ignore, mon général.

— C'est une drôle d'histoire ! s'écria l'humanoïde en redonnant la convocation à son visiteur. Le général Muns

ne fait plus partie de ce service et je n'ai jamais eu l'honneur de le connaître. Votre voyage aura été inutile. C'est d'autant plus ennuyeux qu'un voyage de ce genre, par hyperspace, coûte une fortune et que notre budget est limité. Oui, le nouveau gouvernement a décidé de faire des économies, alors il rogne sur tout. Ne vous inquiétez pas, d'ici huit jours, vous aurez une nouvelle affectation. Voici votre carte de logement et un bon de cent mille galacs sur la Banque Interplanétaire d'Orion.

Morgan ne sut quoi répondre. Logiquement, il se trouvait devant son chef hiérarchique et c'était la première fois qu'il se faisait commander par un reptile. Il avait l'impression que le sol se dérobaît sous lui. Finir comme gratte-papier dans l'un de ces bureaux ne l'enchantait pas beaucoup.

— Bah ! fit le général. On se fait à tout et vous serez aussi bien ici qu'ailleurs.

Morgan ouvrit des yeux stupéfaits et le reptile détourna les siens comme s'il était embarrassé.

— Veuillez m'excuser. Je me suis laissé emporter par l'intensité de votre processus mental... Hum, je suis un peu télépathe.

Morgan empocha la carte de logement et le bon de cent mille galacs, salua avec raideur et s'empressa de sortir du bureau. Ses pensées, en ce moment, étaient trop contradictoires pour qu'il puisse se permettre de les laisser lire par n'importe qui.

Il trouva assez facilement un distributeur automatique d'aliments et s'installa à une petite table située à l'écart.

Il avait eu tort de ne pas se renseigner sur la nouvelle affectation du général Muns, mais ce n'était que partie remise.

Quelqu'un prit place non loin de lui et il n'y fit pas attention sur le coup, tant il était absorbé par ses pensées moroses. La voix sonore du ministre des rapports sociaux le tira tout d'un coup de ses méditations.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez, jeune homme ?

L'anthropoïde venait de s'installer à la table voisine et mastiquait entre ses puissantes mâchoires une énorme racine cuite à point. Morgan ne voyait que ses yeux et son muflle sombre.

— Non, grogna-t-il, et vous ?

— Moi non plus, répondit l'autre sans s'interrompre de manger. A croire que ces sauriens se fichent de nous. Je viens de prendre une décision.

— Ah ! fit le garde de l'espace sans insister.

— Vous voulez la connaître ?

— Pourquoi pas ?

Le politicien trempa le bout de sa racine dans une sauce verte qui se trouvait dans un bol devant lui.

— Je vais prévenir mon ambassadeur de ma décision de rentrer.

— C'est peut-être ce que vous avez de mieux à faire, déclara Morgan.

— Oui, j'en suis convaincu. Une fois sur ma planète je vais m'empresser de faire voter une loi interdisant le droit de citoyenneté à tous les sauriens qui s'y trouvent.

— Vous croyez que ça marchera ?

— Nous sommes chez nous et, jusqu'à preuve du contraire, toujours en démocratie. Accepteriez-vous un verre de vin de Deneb ?

John Morgan accepta. Le vin était d'un bon millésime et le chimpanzé lui paraissait beaucoup plus humain que tous ceux qui allaient et venaient autour d'eux.

CHAPITRE II

Ce fut le vibreur du vidéo qui réveilla Morgan le lendemain.

— Grande Galaxie ! fit-il en mettant sa tête sous les couvertures.

Pour l'instant, il n'avait qu'un seul désir : oublier Centropolis et le ministre des rapports sociaux. Malheureusement, celui qui voulait lui parler ne l'entendait pas de cette oreille, il insistait d'une façon désobligeante et sans aucun respect pour sa pauvre tête.

— Ce singe ne me laissera pas tranquille, grommela-t-il.

Sans ouvrir les yeux, il tâtonna sur la tablette où devait logiquement se trouver le vidéophone. Il y était. De la même manière, il découvrit la touche de contact et l'enfonça.

Immédiatement, le son aigu du vibreur fut remplacé par un rugissement démoniaque suivi d'une bordée de jurons que n'aurait pas désavoué un vieil astronaute.

Morgan en resta un moment pantois.

— Que voulez-vous ? soupira-t-il enfin. Dépêchez-vous de vous expliquer et ne criez pas comme ça, j'ai des maux de tête.

Cette simple réflexion eut le don de mettre l'irascible personnage hors de lui.

— Ce que je veux c'est d'abord voir votre tête, espèce de...

Ici se place une dizaine de qualificatifs malsonnants qui eurent pour effet de sortir Morgan de sa torpeur.

— Qui êtes-vous ? hurla-t-il en sautant du lit.

Sur l'écran, il ne voyait qu'une vague tache claire agitée de soubresauts épileptiques. Il crut à un mauvais réglage de l'appareil, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se trompait. C'était ses yeux qui avaient beaucoup de mal à reprendre leur fonction. Peu à peu, un visage d'un relief saisissant se forma devant lui. Un visage d'homme que la fureur déformait.

— Je suis le commandant Carson, reprit la voix. Est-ce que vous me reconnaissez, espèce d'ivrogne ?

Morgan s'approcha encore de l'image. Il ne s'était pas trompé, c'était bien un humain de pure race qui lui parlait. Malgré son aspect rébarbatif, il lui en fut presque reconnaissant.

— Oh ! fit-il. N'êtes-vous pas l'aide de camp du général Muns ?... Il me semble vous reconnaître, mais c'est très vague.

— C'est encore heureux, grogna l'autre, cela fait plus d'une heure que j'essaye de vous réveiller.

— C'est qu'il n'y a pas très longtemps que je suis endormi. Euh... J'ai passé la nuit à fêter le départ d'un ami.

— Le général vous attendait hier.

— J'ai passé une bonne partie de la journée à le chercher et personne n'a su me renseigner, pas même son remplaçant.

— Bon, fit le commandant Carson en adoucissant le son de sa voix, il a dû se glisser une erreur quelque part.

Nous veillerons à ce qu'elle ne se reproduise pas. Le général vous attend à son P.C. d'ici deux heures.

— Où se trouve-t-il ce P.C. ?

— Au même endroit, mais il vous faudra descendre jusqu'au dernier niveau de la tour, tout au fond. Un planton vous renseignera. N'oubliez pas de vous décrasser le cerveau avant de venir, le général n'aime pas se répéter. Compris ?

— Certainement ! répliqua Morgan un peu éberlué. Mais l'autre... Que va dire l'autre ?

— Lequel ?

— Le saurien qui le rempl... Enfin celui qui est assis dans son fauteuil pour l'instant. Il a l'air de s'y plaire.

— Aucune importance, déclara le commandant, il est là pour la frime. Juste pour le classement des dossiers. Les affaires sérieuses sont toujours entre nos mains.

— Vous me rassurez, fit Morgan sincèrement soulagé en étouffant un bâillement. Si je rencontre à nouveau ce chimpanzé je lui dirai ce que je pense. C'est à cause de son raisonnement idiot que je n'ai pas continué mes recherches. D'après lui, c'était la fin de la civilisation humaine.

— Pas tout à fait, nous avons seulement perdu les dernières élections, alors nous disparaissions comme le veut la constitution. Un bon conseil, ne parlez pas de son fauteuil au général Muns quand vous le verrez.

Morgan éclata de rire, mais il dut cesser aussitôt à cause de ses maux de tête.

— Savez-vous que son successeur est télépathe ? demanda-t-il.

— Nous le savons. Il suffit de se tenir à deux mètres de lui et il ne peut lire les pensées. C'est un télépathe très moyen.

— Peut-être, mais il est quand même mon supérieur hiérarchique à Centropolis. Que dois-je faire s'il me fait appeler?

— Faites comme s'il n'existait pas.

— On voit bien que l'argent ne vous manque pas. Tout est hors de prix dans cette cité de voleurs.

Au lieu de répondre, le commandant Carson coupa la communication et le vidéo redevint muet.

Morgan regarda autour de lui. Il fit la grimace en voyant l'étroitesse du lieu et l'ameublement sommaire. Il devait être dans un hôtel de dernière catégorie. Comment était-il venu ici ?... Il se revoyait encore dans l'aérotaxi en compagnie du ministre anthropoïde qui larmoyait rien qu'à l'idée de le quitter et qui l'appelait son frère, puis, plus rien, le trou.

Il revint vers le vidéo et composa le numéro du garçon d'étage qui était inscrit bien en évidence. La tête peu engageante et déplumée d'un vieux Kak creva l'écran. Ses yeux ronds papillotaient.

— Oui ?... dit-il d'une voix enrouée.

— Pouvez-vous m'expliquer par quel hasard j'ai été propulsé dans ce taudis ?

L'oiseau toussa.

— Vous étiez ivre, Monsieur.

— Inutile de me le dire, je le sais.

— Votre compagnon m’a montré une carte de logement à votre nom, qui portait le numéro de la chambre où vous êtes. Je n’ai rien à me reprocher. Vous pouvez interroger le pilote de l’aérotaxi, il était présent.

— Je ne vous reproche rien, à part que cette chambre n’a pas été nettoyée depuis mille ans.

— Ceci ne me regarde pas, Monsieur. Les appartements réquisitionnés par l’autorité militaire passent automatiquement sous la responsabilité de celle-ci, l’entretien incombe à l’occupant. Si vous désirez une désinfection totale, il faudra payer un supplément.

— Ouais... J’étudierai d’abord votre contrat avec l’armée et je vous dirai ce que j’en pense.

— A votre service, Monsieur.

— En attendant, faites-moi servir un déjeuner assez consistant.

— Aucun service n’est prévu pour cet étage de la tour, Monsieur. Vous trouverez un distributeur d’aliments sous le vidéo.

Morgan interrompit la communication avec humeur. Il comprenait maintenant comment le général Muns l’avait trouvé. Tous les numéros des chambres occupées devaient être confiés à l’ordinateur avec les noms des locataires provisoires. L’ennui, c’est qu’il allait devoir vivre dans ce taudis pendant un certain temps.

Le distributeur d’aliments se trouvait bien à l’endroit indiqué. C’était un vieux modèle dont les traces de réparations ne se comptaient plus. Par chance, il fonctionnait.

Il mangea rapidement l’unique plat présenté et alla dans l’étroite salle d’eau prendre une douche froide qui le

remit d'aplomb.

Ensuite, comme il n'avait plus rien à faire, il préféra quitter ces lieux rébarbatifs. La station d'aérotaxis n'était pas loin, elle se trouvait juste au-dessus de sa tête, sur la terrasse. Il n'eut qu'à sortir de sa chambre, longer un couloir sombre rempli de débris et monter une dizaine de marches glissantes pour s'y retrouver.

Des nuages bas, poussés par un vent violent, empanachaient les tours. La cité était invisible. Une pluie fine, pénétrante, tombait, transformant la terrasse en miroir.

Tout au bout, deux ombres d'aérotaxis attendaient un problématique client. Dès qu'il approcha, le pilote du premier appareil sembla le reconnaître, car il lui fit un signe du bras.

Morgan pressa le pas dans sa direction.

— Une chance que vous soyez tombé sur moi hier, déclara le conducteur en ouvrant la portière, vous étiez dans un triste état. Votre copain aussi d'ailleurs. Je me demande s'il a réussi à embarquer sur son astronef.

— Un ministre se débrouille toujours, dit Morgan en prenant place.

— Un ministre ! fit l'autre étonné. Il ne cessait de me raconter des histoires curieuses sur les sauriens : « Maintenant qu'ils ont pris le pouvoir, criait-il, ils vont en profiter. » Il m'a même conseillé de filer pendant qu'il était encore temps, sous prétexte que notre fin à nous était imminente.

Morgan regarda mieux son interlocuteur. C'était un humain comme lui, de pure souche, sans aucun mélange. Bien sûr, il était plus vieux et plus ridé, mais facilement

reconnaissable. Il était tout à fait normal que, dans son excitation, le chimpanzé lui ait tenu les mêmes propos.

— Il ne faut pas trop y porter attention, grommela-t-il avec impatience, il a toujours détesté les sauriens et, quand il a bu, ça prend des proportions énormes. C'est un raciste.

L'homme éclata de rire.

— Tout le monde l'est plus ou moins à Centropolis, dit-il. A quel endroit allez-vous ?

— Au palais.

La course fut assez longue à cause du brouillard qui gênait la visibilité. Le pilote dut se servir de son générateur d'impulsions pour se diriger et, aux abords du palais, ils furent soumis à un contrôle sévère de la part des gardes.

Enfin, l'aérotaxi déposa son passager sur la terrasse ouest.

Les deux heures de délais imposées par le commandant venaient juste de s'écouler et Morgan allait se présenter en retard.

La terrasse était presque déserte et le puits gravifique peu fréquenté. Il s'y laissa glisser et s'éloigna de la paroi d'un coup de talon. Aussitôt, il fut pris dans un tourbillon magnétique qui l'emporta à toute vitesse vers le fond.

Les différents niveaux se succédaient dans une accélération de plus en plus folle. Il arriva un moment où il ne vit plus qu'une suite d'éclairs brillants.

Il ferma les yeux et s'abandonna à la griserie de la chute libre. Cette sensation dura peu. Une forte poussée freina brusquement sa chute et son corps fut renvoyé contre la paroi où il ne tarda pas à flotter, presque immobile.

Il était arrivé au terme de sa course, c'est-à-dire à moins mille mètres de profondeur, là où la matière des puissantes tours de Centropolis faisait la soudure avec la roche brute, primitive, d'Eridan III. Quelques mouvements rapides des bras et des jambes pour s'approcher d'une échelle de fer et il ne tarda pas à se trouver hors du puits, au milieu d'énormes machines silencieuses qui distribuaient l'énergie nécessaire au formidable complexe qui se trouvait au-dessus.

C'était la partie la plus insolite du palais gouvernemental. Un labyrinthe de voies souterraines, de tuyauteries, de tunnels pleins de murmures d'une technicité incroyable. Chaque pas qu'il faisait avait une résonance spéciale.

Chose curieuse, cet endroit, qui était en somme le cerveau, n'était pas gardé. Aucune silhouette en uniforme ne se profilait dans les galeries. Morgan chercha vainement un signe, une indication quelconque qui l'aurait mis sur la voie. Il y avait bien ces flèches de différentes couleurs, mais vers quelles directions menaient-elles ?

— Drôle d'idée de s'installer dans cette usine, fit-il en haussant le ton pour être entendu.

Peine perdue.

Il commençait à se demander ce qu'il devait faire pour attirer l'attention sur lui : crier ou marcher au hasard...

Le mieux serait peut-être de trouver un vidéophone et d'appeler quelqu'un, quitte à se faire désapprouver plus tard.

En tout cas, il se trompait lourdement en croyant l'endroit sans surveillance, car une voix amplifiée s'éleva.

— Vous voilà enfin !

Morgan regarda autour de lui.

— En effet, c'est bien moi. Où êtes-vous ?... Quel fichu coin!

— Vous avez dix bonnes minutes de retard, reprit la voix qui devait être celle du commandant Carson. Je vais prévenir le général que vous êtes là.

— Bon sang ! Un moment... Comment puis-je vous rejoindre ?

— Suivez les flèches bleues, conseilla la voix, et ne traînez pas en route.

— Pas de danger. Le paysage n'est pas assez intéressant.

La voix dédaigna de répondre et Morgan suivit docilement les flèches indiquées. Il y en avait à chaque carrefour de galeries. Il déboucha soudain dans une espèce de cul-de-sac en forme de rotonde, au centre de laquelle se dressait un immense bureau muni d'un standard vidéo impressionnant.

Un personnage fluët était assis derrière ce monstre et le manipulait avec une certaine habileté. En ce moment, il poursuivait quatre conversations différentes avec quatre étranges personnages qui parlaient chacun un dialecte totalement incompréhensible.

L'apparition du visiteur lui fit interrompre ces conversations passionnantes.

— Vous êtes le lieutenant John Morgan, dit-il.

C'était plus une affirmation qu'une demande. D'ailleurs, il ajouta aussitôt :

— Je vais vous conduire immédiatement auprès du premier secrétaire aux Affaires Interplanétaires. Veuillez me suivre s'il vous plaît.

— Je me moque du premier secrétaire, déclara Morgan qui pensait au reptile télépathe. Je veux voir le général Muns.

— C'est le même, rétorqua le standardiste avec un sourire ironique.

C'était vrai ! Il avait oublié les paroles de Carson tout à l'heure, au vidéo. Décidément, il n'arrivait pas à imaginer ce double pouvoir : l'un, légal, faisant beaucoup de bruits et soulevant la poussière, l'autre qui agissait dans l'ombre tout en continuant la politique immuable de la Grande Galaxie.

Muns représentait donc une puissance occulte. Et quelle puissance ! Jamais il n'aurait soupçonné le personnage d'une telle dimension. Qu'y avait-il derrière lui ?... Peut-être rien. Malgré tout, il ne put s'empêcher de frissonner.

L'être fluet qui le conduisait s'effaça pour le laisser passer.

Morgan pénétra dans une immense crypte peuplée d'ombres et de lumières. Des piliers colossaux soutenaient une voûte de pierre. Il marchait maintenant sur des dalles que le temps avait poli. Comme il s'était arrêté sur le seuil, un peu surpris par ce décor archaïque, une voix qu'il reconnut lui dit :

— Approchez, Morgan. Cet endroit est curieux, n'est-ce pas?... Nous sommes dans la partie la plus ancienne de Centropolis. C'est ma retraite préférée. Ne trouvez-vous pas qu'il se dégage de ces vieilles pierres une sauvagerie intense, celle des débuts de la conquête ?

— Je trouve que ça ressemble à une cave humide.

— Décidément, vous ne changerez jamais, fit Muns dépité en surgissant d'un trou d'ombre. Qui peut imaginer maintenant qu'Eridan III a été une colonie ?... Il n'y a que moi. Il est vrai que je commence à vieillir.

Morgan ne le trouvait pas. Le général Muns était toujours le même, presque monolithique. Grand, sec, avec un visage anguleux et des yeux froids qui étudiaient les gens. Il n'y avait aucune poésie en lui, aussi Morgan prenait-il cet élan vers les vieilles pierres pour de la comédie. En ce moment, il ne portait pas son uniforme et paraissait un peu plus gros dans ses vêtements amples.

— Vous paraissez toujours aussi jeune, dit-il sincèrement.

Muns dissimula sa satisfaction sous un éclat de rire.

— Malheureusement ! fit-il. Mes prothèses internes me font de plus en plus mal. Savez-vous que j'en suis à mon huitième cœur ? A mon âge on supporte difficilement tous ces petits inconvénients.

— Je me suis toujours demandé jusqu'à quel point vous étiez encore humain, dit Morgan sournoisement.

— Il n'y a aucun secret. Je suis humain pour un quart seulement. C'est la rançon qu'il faut payer pour servir la Confédération avec efficacité. Je viens d'achever mon troisième siècle éridanien et mon cerveau fonctionne comme au début de ma carrière.

— Je m'en doutais un peu. Dites-moi, maintenant que vous voyez les choses avec un certain recul, que pensez-vous de l'espèce humaine ?

— Elle est assez vivace et elle sait s'adapter. Peut-être arrivera-t-elle à dominer totalement les races qui

l'entourent. Il faudra cependant qu'elle se méfie des sauriens.

— Tiens, il me semble entendre mon chimpanzé d'hier.

Le général se laissa aller dans un fauteuil profond qui se trouvait non loin de là et fit signe à son invité d'en faire autant.

— Vous voulez sans doute parler du ministre des rapports sociaux d'Eor, dit-il négligemment en jouant avec les touches d'un distributeur automatique.

Des boissons apparurent sur la petite table entre les deux hommes.

Morgan refusa d'un geste. Il était assez intrigué par les dernières paroles de Muns.

— Vous le connaissez ? demanda-t-il.

— Très vaguement. Je partage ses idées, mais je trouve qu'il parle trop et qu'il devient compromettant. La police le surveille discrètement chaque fois qu'il vient ici.

— Ah ! fit Morgan en fronçant les sourcils.

— Oui, appuya Muns, en portant un verre à ses lèvres. Il ajouta après l'avoir reposé sur la table : Je peux vous faire passer l'enregistrement de toutes les conversations que vous avez eues avec lui. Elles sont particulièrement explosives.

Morgan haussa les épaules.

— J'étais soûl.

— Cela ne se remarque pas trop, car tous vos raisonnements tiennent debout et il y a eu pas mal de témoins. Au besoin nous en rajouterons.

Le garde de l'espace commença à regarder autour de lui avec inquiétude. Il avait l'impression d'être tombé dans un piège habilement préparé.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il brusquement. Vous n'essayez tout de même pas de me faire croire que vous avez manigancé cette rencontre pour me perdre.

— Certainement pas ! Je profite seulement de l'occasion. Cet enregistrement va justifier le mandat d'arrêt lancé contre vous. Mon vieux, je suis désolé de vous l'annoncer comme ça, mais vous allez désertier.

Morgan eut beaucoup de mal à rester impassible. Que se passait-il ?... Cette fois, son chef allait un peu loin. L'accusation lancée contre lui ne résisterait pas à un examen approfondi.

— Je veux seulement gagner quelques jours, expliqua Muns comme s'il lisait en lui. Ce gouvernement fantoche qui est là-haut ne tiendra pas le coup. Il restera en place juste le temps d'aérer mon bureau.

— C'est vous qui le dites, mais au bout de trois siècles, vous pouvez mourir subitement et qu'est-ce que je deviens ?

Les traits du général s'assombrirent. Il n'aimait pas beaucoup parler de sa fin, ni même l'envisager, depuis la découverte des biocolytas.

— Tout est prévu, assura-t-il, le commandant Carson est au courant.

— Je suppose que vous avez de bonnes raisons, pour agir ainsi, dit Morgan lentement en pesant chaque mot, et qu'après cette petite machination, j'entrerai de nouveau

dans mes prérogatives. Je sais que je n'en ai pas tellement, mais j'ai la faiblesse d'y...

— Quoi de plus naturel ! coupa le général en agitant ses mains soignées devant lui. Vous pouvez y compter... Si vous êtes encore en vie, bien entendu.

— Ah ! Parce qu'en plus, il y a des risques ?

— Vous êtes payé pour ça, non ?

— Oui.

Muns fit un geste qui, dans son esprit, devait balayer les objections présentes et à venir. Il commença :

— Connaissez-vous Tellure ? C'est une planète.

Morgan eut beau réfléchir, il ne trouva pas.

— Non, dit-il enfin.

— Ça ne m'étonne pas. Il est vrai que c'est une planète qui est en dehors des lignes commerciales. Elle a été découverte il y a environ une dizaine d'années par un navire de la S.E.M.C.O.

— La S.E.M.C.O. ! s'exclama Morgan. J'espère que vous n'allez pas oser vous attaquer à cette société. Elle contrôle toutes les mines de la Galaxie et est propriétaire de la moitié de Centropolis.

— Je vais me gêner ! cria le général en devenant rouge brique.

— Son P.D.G. n'a qu'à lever le petit doigt et vous allez vous retrouver sous terre.

— C'est ce qu'il a fait ! hurla Muns au bord de l'apoplexie. Vous ne trouvez pas que je suis sous terre ici ?

— Non ! fit Morgan, sidéré, c'est lui qui...

— Il a financé la campagne d'Oznkri et, dès que ce serpent est devenu président, son premier travail a été de me balancer. Vous ne trouvez pas ça odieux ?

— Si, dit Morgan en y mettant le plus de conviction possible.

— Heureusement que j'avais prévu le coup et que j'avais fait descendre mes services avant moi.

— De sorte que..., demanda Morgan.

— De sorte qu'il n'y a rien de changé et que c'est moi qui tiens toujours les leviers de commande. Oui, déclara-t-il avec un certain orgueil dans la voix, au cours de ma carrière, j'ai dû me réfugier ici une bonne dizaine de fois. Je ne le regrette pas trop, car j'en suis toujours sorti en triomphateur. Voyez-vous, il n'y a que moi qui peux me permettre de manipuler les Services Spéciaux de l'Espace.

— Je me suis même demandé plusieurs fois si vous ne manipuliez pas aussi le gouvernement.

Le visage du général devint de marbre.

— N'essayez pas de fourrer votre grand nez dans ce qui ne vous regarde pas, lança-t-il en guise d'avertissement. Donc, pour en revenir à Tellure, cette planète est bourrée de pétrole et la S.E.M.C.O. n'a eu aucun mal pour obtenir une concession. Malheureusement, elle ne peut pas être propriétaire de toute la planète.

— Pourquoi ? fit Morgan étonné. Une planète appartient de droit à celui qui la découvre.

— Justement, elle était déjà occupée.

— Par qui ?... Si ce n'est qu'une espèce inférieure, incapable d'évolution, la question sera vite réglée.

— Non. Ce sont des humains comme vous et moi. Je crois même que pour la pureté de la race ils nous dépassent largement. Ils sont installés là depuis le début de l'hégémonie terrienne, d'où le nom de Tellure qu'ils ont donné à leur planète. Vous pigez ?

Morgan fit entendre un petit sifflement.

— Voilà qui change tout. Etes-vous certain de ce que vous avancez ?

— Naturellement ! Croyez-vous que je serais entré en lutte contre la S.E.M.C.O. sans preuve ? C'est ce nom de Tellure qui m'a intrigué et j'ai demandé des renseignements à l'ordinateur. Quand j'ai eu les résultats, mon premier travail a été d'envoyer un émissaire là-bas avec pour mission d'entrer en contact avec les indigènes. La chose n'a pas été du goût du conseil d'administration de la société qui a protesté, mais il ne pouvait que s'incliner.

« Même une société aussi puissante ne peut se permettre de violer la loi ouvertement, or, vous savez comme moi que l'article III de la constitution de l'espace protège les civilisations qui n'ont pas encore atteint l'âge de la maturité. Nul n'a le droit d'intervenir dans leur évolution, surtout si l'apport des connaissances nouvelles peut bouleverser les systèmes politiques et les particularités. J'ai obtenu que l'armement des employés de la S.E.M.C.O. soit le même que celui des indigènes, c'est-à-dire le fusil à balles et la mitrailleuse. »

Morgan ne put s'empêcher de sourire ironiquement.

Le général Muns comprit le sens de ce sourire, car il s'écria :

— On ne me roule pas si facilement ! Tous les astroports sont surveillés ainsi que les usines d'armement. J'ai même des agents bien placés dans les filiales. D'après

les renseignements, ils n'ont réussi à débarquer sur Tellure que des chars blindés et seulement une vingtaine d'engins antigravifiques. Ils devaient être là avant le début des contrôles. Pour le reste, la Garde se contente de fouiller les astronefs qui approchent et de surveiller de loin les opérations. Jusqu'ici, nous avons réussi à conserver un certain équilibre entre les forces en présence. Ce n'est pas à proprement parler une guerre, plutôt une espèce de guérilla.

— Comment a-t-elle débuté ?

— Dans ce genre d'opération, il y a toujours des exactions commises. Nous soupçonnons la S.E.M.C.O. d'avoir trouvé quelque chose de plus intéressant que le pétrole, mais quoi ?... De toute façon, quand j'ai voulu en savoir plus, elle a réagi de la façon que vous savez : elle a pris le pouvoir par sauriens interposés tout en sachant parfaitement que cela ne durerait pas, mais elle espère avoir les mains libres pendant un certain temps.

— Mais... votre émissaire, qu'est-il devenu ?

— Aucune nouvelle... Ni de ceux que j'ai envoyés après. Vous serez le quatrième. Rassurez-vous, cette fois nous procéderons d'une façon particulière.

— Je vous remercie d'y avoir pensé.

— Pas d'ironie glacée, je vous prie. Je ne suis pas en mesure de la comprendre en ce moment. Comme je vous l'ai déjà expliqué tout à l'heure, vous allez devoir passer pour un déserteur. La police va se mettre à votre recherche suivant le train-train habituel, car vous ne serez pas classé dans la catégorie des gens dangereux. Votre signalement sera diffusé un peu partout et ne parviendra au cosmonef dans lequel vous aurez pris place que dans une quinzaine de jours. A ce moment, le commandant de bord s'apercevra

que vos papiers sont faux et se demandera quoi faire de vous...

— Je sais ce qu'il fera, coupa Morgan, il me descendra à fond de cale et me remettra gentiment aux autorités à la prochaine escale.

— Pas si c'est un officier de la S.E.M.C.O., assura triomphalement Muns.

Morgan réfléchit un moment. Tout ce que lui disait Muns lui paraissait sans consistance, peut-être parce qu'il ne voyait pas les choses de la même hauteur. Pourtant, Tellure devait bien exister quelque part et la S.E.M.C.O. avait décidé de s'en emparer. Il lui semblait aussi qu'un commandant de vaisseau, même appartenant à cette société, n'avait aucun intérêt à transgresser la loi en cachant des malfaiteurs ou des déserteurs, il devait toucher une solde suffisante qui lui permettait de vivre largement. Apparemment, Muns ne le croyait pas. Il lui fit quand même part de ses réflexions.

— L'argent et l'ennui sont des motifs suffisants, dit le général. Quand on touche une forte prime sur chaque contrat que l'on arrive à faire signer à un mercenaire, c'est de l'argent si facilement gagné que l'on n'a pas de remords. De plus, la société est tellement puissante que l'on est presque assuré de l'impunité.

— Admettons, dit Morgan, mais dès qu'ils connaîtront mon nom et ma fonction, ils se poseront un tas de questions. Ils voudront des renseignements approfondis. Ils ne tomberont pas dans ce panneau.

Le général soupira en levant les yeux vers le plafond, puis regarda de nouveau son vis-à-vis avec une sorte de commisération hautaine.

— J'ai l'impression, dit-il, que vous avez une trop bonne opinion de vous, mais tout le monde peut se tromper quand il s'agit de soi. En vertu de quel critère ces gens peuvent-ils vous trouver différent des autres ? Pour eux, tout n'est qu'une question de prix.

— Je suppose que pour vous c'est la même chose.

— Naturellement.

— Dans ce cas, je peux accepter l'argent et vous trahir.

— Je vous conseille fortement d'accepter l'argent, mais de ne pas me trahir car il vous en cuirait. Pour vous tranquilliser, sachez que votre dossier a été profondément et habilement modifié. Je suis certain que pour ces messieurs vous ferez un mercenaire acceptable. Tant pis si votre image de marque en souffre un peu. Je dois vous prévenir que vous étiez affecté en qualité de second à bord de l'escorteur *Mizar* et que vous avez filé avec la caisse.

Morgan eut un sursaut d'indignation. Il aurait bien aimé dire à son chef ce qu'il pensait de sa manière de faire, mais il préféra se réserver pour plus tard.

— Quelle raison aurais-je de filer avec la caisse d'un escorteur où je n'ai jamais mis les pieds ?

— Rassurez-vous, tout le monde vous connaît à bord. Quant à la raison, elle est simple : vous saviez que la police allait vous arrêter pour racisme.

— C'est tout ?

— C'est suffisant. Il ne faut pas en faire trop pour rester crédible.

John Morgan s'enfonça un peu plus dans son fauteuil, il maudissait l'instant où il avait rencontré l'anthropoïde et

se demandait avec inquiétude ce qu'ils avaient bien pu se raconter... Impossible de s'en rappeler.

— Il faudra que je révise mon opinion sur vous, grommela-t-il. Cette histoire peut compromettre définitivement mon avancement.

— N'essayez pas de m'attendrir, répliqua Muns froidement. Je sais que vous venez de passer quelques années agréables, mais les meilleures choses ont une fin.

— Très bien, fit son interlocuteur peu convaincu. Quelle sera ma mission ?

— Savoir au juste ce que mijote la S.E.M.C.O. là-bas, c'est le plus important. Ensuite, tenter d'entrer en relation avec le chef du gouvernement tellurien et lui proposer un traité de commerce et d'assistance. Dès que vous aurez ce traité, nous pourrons intervenir par la voie diplomatique ou peut-être même par la force. Pour l'instant, nous avons les mains liées. Officiellement, la Garde de l'espace n'est plus sous mon contrôle. Il vous faudra agir très vite.

— Rien que ça ! s'écria Morgan. Vous oubliez que je ne connais pas les indigènes du coin, ni leur dialecte, ni leurs coutumes.

— Pour la langue, ils ont adopté l'interlingua. Depuis dix ans qu'ils sont occupés, ils ont eu le temps de l'apprendre. Pour le reste, je vous fais confiance, vous vous débrouillerez très bien.

— Vous devez bien avoir une documentation sur eux ?

— Ce serait méconnaître la capacité de nos services que d'en douter. Mais il est inutile, pour vous, d'en savoir plus, cela éveillerait les soupçons de vos futurs employeurs. Les instructeurs de la S.E.M.C.O. vous renseigneront.

Muns se dressa dans son fauteuil et appela :

— Carson... Etes-vous toujours là ?

— Oui, Excellence, grogna une voix que Morgan reconnut immédiatement.

Lourd, massif, le commandant Carson apparut. Il venait du fond de la salle et portait le grand uniforme de la Garde, avec trois rangées de décorations sur la poitrine.

— Avez-vous bien tout enregistré, Carson ?

— Oui, Excellence.

— Dans ce cas, occupez-vous du reste.

— A vos ordres, Excellence.

Carson s'éloigna et revint quelques secondes plus tard. Il portait un coffret qu'il posa sur la table et l'ouvrit.

Il en sortit d'abord quelques papiers.

— Voici votre autorisation d'embarquement à bord du *Sirius*, dit-il, ainsi que votre nouvelle identité. Naturellement, elle ne résistera pas à une étude approfondie. Votre nouveau nom est Mark Anderson et vous voyagez pour affaires.

Morgan s'empara de la carte magnétique et l'examina attentivement. A première vue, elle lui parut normale. Son holographie avait été légèrement modifiée, il portait des lunettes spéciales comme s'il venait de se faire changer les yeux.

C'était tout juste suffisant pour tromper un observateur superficiel, mais qui pouvait s'intéresser à un homme d'affaires voyageant en deuxième classe ?

Les lunettes étaient aussi dans le coffret. Carson les lui tendit et, quand il les eut posées sur son nez, il s'écria :

— La ressemblance est parfaite !

— Le contraire m'eut étonné, ricana Morgan.

Carson se pencha vers lui.

— Ne faites pas le malin. Cet Anderson existe réellement et il vous ressemble, mais il suffit d'agrandir l'holographie pour s'apercevoir que certains détails ne collent pas. Les yeux par exemple ; les vôtres sont bleus, ceux d'Anderson verts. Les cheveux n'ont pas la même implantation et ainsi de suite. On pourrait trouver un tas de petites différences. Vous comprenez maintenant ?

— En effet, c'est assez astucieux.

Muns éclata de rire en se frottant les mains.

— C'est une idée à moi, dit-il.

Ce rire satisfait énerva Morgan.

— C'est tout ? demanda-t-il.

— Non, dit Carson, voici une bague ornée d'un cristal qui vous permettra d'entrer en liaison avec le navire amiral de la Garde qui se trouve dans les parages de Tellure, mais ne vous en servez qu'en cas de besoin urgent ou pour passer des renseignements importants.

Morgan glissa la bague à son doigt. Il connaissait ce genre de minuscule appareil et s'en était déjà servi au cours de différentes missions. Il était efficace et d'une résistance à toute épreuve. Malheureusement, on commençait à le connaître en dehors des Services Spéciaux.

Machinalement, avant d'empocher l'autorisation d'embarquement, il jeta un coup d'œil dessus pour

connaître le lieu de destination et ne put s'empêcher de montrer sa surprise.

— Eor ! Mais c'est la planète du chimpanzé.

— C'est vrai, dit Carson, elle se trouve, comme par hasard, sur la même ligne que Tellure et est desservie par un réseau appartenant à la société qui nous intéresse. Logiquement, vous ne pouvez vous réfugier qu'à cet endroit.

— Vous pouvez constater que tout a été étudié d'une façon parfaite, dit le général Muns en se rengorgeant. Nous nous sommes servis de cet androïde sans qu'il s'en aperçoive.

— Et tout a bien marché jusqu'à maintenant, ajouta le commandant en bombant le torse. Vous embarquerez sur le *Sirius* une heure avant son départ. Il fera nuit. Personne ne vous remarquera. Je me ferai un plaisir de vous conduire moi-même jusqu'à l'astroport.

— Merci, dit Morgan.

Il était vexé de s'être laissé manœuvrer comme un enfant depuis son arrivée sur Eridan. Surtout par le ministre des rapports sociaux d'Eor, car il était à peu près sûr que ce dernier était de connivence avec ces deux-là. Evidemment, il n'en aurait jamais la preuve.

Dans quelle aventure stupide allait-on encore le fourrer ?... Toutes ces luttes inutiles entre les gouvernements locaux, les grandes compagnies aux intérêts multiples et le gouvernement central n'en finissaient pas. Il éprouva soudain l'envie de leur envoyer une bonne douche glacée.

— Vous êtes si sûrs de vous, commença-t-il lentement, que j'hésite à vous décevoir.

— Dites toujours, grogna Carson.

— Vous avez oublié quelque chose de très important.

Les deux hommes se regardèrent, puis reportèrent leur attention sur ce subordonné récalcitrant qui se permettait de juger ses supérieurs. Morgan souriait tranquillement.

— Quoi ? demanda brusquement le général.

Le sourire de John s'accentua encore.

— L'argent, dit-il, celui que j'ai soi-disant volé avant de m'enfuir. Si je ne m'abuse, la caisse d'un escorteur doit en contenir pas mal. Entre quatre et cinq cent mille galacs, sans compter les...

— Ça suffit, l'interrompit Muns vivement, n'en rajoutez pas.

Il s'adressa au commandant Carson.

— Voyez ça immédiatement, Carson. Il a raison. Si on le fouille, on doit trouver une somme importante sur lui.

— Mais enfin, protesta l'officier, vous savez bien, Excellence, que nos fonds sont plutôt en baisse.

— Faites le nécessaire, insista Muns en agitant ses mains devant lui. Je ne peux pas me permettre un échec en ce moment, surtout pour des détails de ce genre.

Il se leva sans un mot de plus et disparut derrière l'un des piliers. D'autres affaires, plus importantes sans doute, nécessitaient sa présence ailleurs. Tellure n'était qu'un grain de sable dans l'incroyable complexité de la confédération.

— Je vais vous donner l'argent, soupira Carson avec regret.

— Cinq cent mille, insista son interlocuteur.

— Certainement pas ! Avec trois cents, vous en aurez suffisamment. Attendez-moi ici.

Carson s'éloigna. Il ne tarda pas à revenir avec une serviette en cuir sous le bras. Elle était pleine de billets.

— J'ai rajouté quelques papiers sans importance portant le numéro de l'escorteur et la signature du commandant de bord.

— Vous fignolez trop, fit remarquer Morgan, si j'étais le vrai voleur, je me serais débarrassé de ces papiers compromettants...

— Faites comme bon vous semble, ragea Carson, à partir du moment où vous serez sur le *Sirius*, je pousserai un soupir de soulagement. Des types comme vous, qui gagnent de l'argent à ne rien faire, me sortent par les yeux.

CHAPITRE III

Malgré son humeur massacrant et le peu de considération qu'il éprouvait pour les agents des Services Spéciaux, Carson joua le jeu jusqu'au bout. Il fit son travail correctement.

Quand l'heure fut venue, il se débarrassa de son uniforme trop voyant de commandant de la Garde et revêtit un costume civil. Il alla ensuite réveiller Morgan qui s'était assoupi dans son fauteuil.

— Debout, cria-t-il en le secouant.

Morgan ouvrit des yeux énormes devant le nouvel aspect de son supérieur,

— Vous ressemblez à un pot de fleurs, ne put-il s'empêcher de remarquer.

— C'est la nouvelle mode, dit Carson sans se vexer.

— Elle est colorée.

— Sans doute, mais c'est le seul moyen pour passer inaperçu dans cette maudite cité.

Un ascenseur rapide mena les deux hommes jusqu'à une terrasse secondaire où attendait le glisseur personnel du commandant.

Il faisait nuit, mais le ciel s'était partiellement dégagé et des étoiles scintillaient entre les nuages. La terrasse luisait encore de pluie.

— Je suppose que vous n'avez rien laissé de compromettant dans votre chambre d'hôtel ? demanda Carson en branchant les circuits antigravifiques de son glisseur.

— Rien de bien intéressant, répondit Morgan.

— J'enverrai quelqu'un demain.

Le glisseur s'éleva brusquement dans les airs, il alla très haut, comme s'il avait peur de s'écraser contre une tour malgré la vigilance du pilote automatique, mais c'était surtout pour prendre la ligne réservée qui permettait d'aller du palais à l'astroport en évitant les divers contrôles de police.

Il fallait la nuit pour juger la cité.

Centropolis n'était plus qu'une mer lumineuse, une lave bouillonnante qui s'étirait en fleuves, en ruisseaux d'or et de jade, en paillettes colorées qui montaient à l'assaut des tours et retombaient en cascades. Une explosion de couleurs et de lumières qui donnaient l'impression de se figer par endroits.

Là-bas, loin devant, l'astroport ressemblait à une masse laiteuse parcourue d'étranges éclairs d'un bleu intense. C'était la flamme des propulseurs ioniques des cosmonefs qui partaient vers les étoiles.

L'astroport grossit démesurément. Des formes tourmentées surgirent de l'ombre et une voix impérative intima au glisseur l'ordre de ne pas aller plus loin.

Docilement, le pilote automatique le fit se poser sur une terrasse, juste devant l'entrée surveillée d'une voie à sens unique qui menait directement à l'aire de départ.

— Par les dieux des étoiles ! fit Morgan en s'apprêtant à sortir de l'appareil. Je suis toujours impressionné par Centropolis la nuit. C'est un autre univers.

— Oui, approuva Carson, il s'en dégage une puissance extraordinaire. Comme une aura fantastique où rien n'aurait le même sens.

Morgan venait de sauter sur la terrasse et lui faisait un signe d'adieu.

— Bonne chance ! cria Carson en se demandant s'il reverrait un jour l'agent du général Muns.

Le glisseur fit un bond vers le ciel et ne fut bientôt plus qu'une étincelle parmi les autres.

Le jeune homme haussa les épaules. Carson avait l'air soulagé d'un gros poids en le quittant. Evidemment, tout reposait maintenant sur lui. Il allait risquer sa vie pour une peuplade dont il ignorait l'existence quelques heures plus tôt. Est-ce que cela valait la peine ? Oui si l'on considérait le rapport qu'il pouvait en tirer, à condition bien entendu qu'il s'en sorte sans trop de dommages.

Est-ce que les indigènes de Tellure seraient reconnaissants de ce qu'il allait faire pour eux ? Là, il pouvait répondre par la négative sans se tromper. La colonisation se poursuivrait dans toute sa rigueur et le sol de Tellure serait exploité à fond sous l'égide du gouvernement. Bon gré mal gré, les Telluriens se mettraient au rythme de la Grande Galaxie.

Morgan ajusta ses lunettes et se dirigea d'un pas assuré vers l'entrée. Le contrôleur jeta un bref coup d'œil sur ses papiers, en sépara la carte magnétique et la passa à un garde qui se trouvait à côté. Celui-ci fit glisser la carte dans la fente d'un terminal.

Deux secondes d'angoisse, mais apparemment l'ordinateur ne découvrit rien de suspect car la carte lui fut rendue en même temps que le reste.

— Dépêchez-vous, monsieur Anderson, lui conseilla le contrôleur, prenez la voie 5.

Le faux Mark Anderson se pressa vers la voie indiquée qui l'emporta à toute vitesse en direction du *Sirius*.

La masse illuminée de l'astronef se dressait au loin dans sa cuve de béton, mais l'agent des Services Spéciaux n'eut pas le temps de l'examiner, car un groupe de Kaks s'agitaient autour de l'échelle de coupée et s'apprêtaient à la retirer.

Quand il passa au milieu de leur groupe, il entendit l'un d'eux qui disait :

— Ces humains sont tous les mêmes. Ils croient que nous sommes à leur service. Heureusement que les dernières élections...

Le reste de la phrase se perdit dans un brouhaha, puis il y eut le roulement de tonnerre de la porte du sas qui se refermait derrière lui. L'hôtesse en uniforme se précipita en souriant.

— Vous êtes monsieur Mark Anderson ? demanda-t-elle avec amabilité.

Elle possédait des dents éblouissantes, des yeux noisette, une silhouette impeccable, bref, elle était humaine jusqu'au bout des ongles et l'esprit se reposait en la détaillant.

Morgan s'inclina.

— En effet, dit-il.

— Vous êtes un peu en retard, monsieur Anderson.

Il eut un geste vague de la main.

— Mon aérotaxi...

— Je vois. Le principal est d'être arrivé à temps, n'est-ce pas ? Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire

jusqu'à votre cabine.

Morgan la suivit docilement à travers le hall. L'ascenseur avait quelque chose de démodé. Comme tout ce qui l'entourait d'ailleurs. C'était peut-être la décoration... Vraisemblablement, il était là depuis la construction du *Sirius* et, à l'origine, il devait se mouvoir à l'aide de câbles et de poulies, mais quelqu'un avait jugé bon de le moderniser en le munissant d'un circuit gravifique

L'ensemble fonctionnait assez bien.

L'astronef devait dater de l'époque où le voyage par l'hyperespace n'était encore qu'à ses débuts. Maintenant, ce genre de transporteur desservait surtout les lignes secondaires, là où le trafic était le moins intense.

— Sommes-nous nombreux à bord ? questionna Morgan, histoire de parler plutôt que par curiosité.

— Seulement une trentaine de passagers, monsieur Anderson.

— Ce n'est pas beaucoup. C'est à se demander comment la compagnie arrive à s'en sortir.

— Nous transportons aussi du fret pour la balise 34.

— La balise 34 ?

— Oui, il doit y avoir un énorme chantier à proximité, mais il se trouve en dehors de toute circulation. La balise sert d'entrepôt.

L'ascenseur s'arrêta au dixième étage et la jeune femme le précéda dans un dédale de coursives étroites. Ils marchèrent un moment l'un derrière l'autre. L'endroit était silencieux, presque désert. Les rares personnes qu'ils rencontraient étaient des commerçants, plongés dans

l'obscur méditation du négoce interstellaire, qui ne faisaient pas attention à eux.

La plupart étaient des anthropoïdes se rendant sur leur planète d'origine, Eor.

— Voici votre cabine, dit l'hôtesse en s'arrêtant soudain devant une porte qu'elle ouvrit. Désirez-vous prendre vos repas ici ou dans la salle commune ? Ce navire est trop ancien pour posséder des distributeurs dans chaque appartement, mais le garçon d'étage s'en chargera.

— Je les prendrai ici, du moins pendant les premiers jours. Je verrai par la suite.

— Comme vous voudrez, monsieur Anderson. Généralement, nous formons des tables par race. C'est interdit par le règlement de la compagnie, mais une fois que nous sommes dans l'espace... Je vais prévenir le garçon de service. Si quelque chose ne va pas, n'hésitez pas à me le faire savoir.

Elle s'éloigna, rapide, légère, laissant derrière elle une impression d'efficacité et les effluves rares d'un parfum de prix.

Morgan pénétra dans sa cabine réservée. Carson semblait avoir rogné sur les dépenses. Elle était petite, basse de plafond, avec une minuscule salle d'eau et une couchette qui ressemblait à une niche.

Son premier soin fut d'enlever les lunettes qui commençaient à le gêner, ensuite il cacha la serviette bourrée de liasses de billets soi-disant volés sur la plus haute étagère d'un étroit placard en y fixant quelques points de repère.

Au pied de la couchette, dans la paroi métallique, il découvrit un écran mural de moyenne dimension qui

permettait de voir certaines parties du navire, comme le pont-promenade, par exemple. Celui-ci était branché sur l'extérieur et Morgan put assister aux préparatifs de départ.

Déjà, tout ce qui reliait le *Sirius* à l'astroport avait été enlevé. Des groupes d'humanoïdes s'empressaient maintenant d'évacuer rapidement l'aire de béton qui luisait faiblement sous la clarté des rampes. La lourde carcasse d'acier commença à frémir doucement dans sa cuvette, à s'élever lentement.

Sur l'écran 3 D, Morgan voyait maintenant tout l'astroport avec ses pistes, ses rampes inclinées, ses cosmonefs géants dressés et ses bassins de radoub qui ressemblaient à des villes. Une partie de Centropolis bascula sur l'horizon. La vitesse s'accéléra, des soleils tourbillonnèrent sous la vieille coque et le *Sirius* bondit vers l'espace glacé.

Une minute encore, le système d'Eridan III fut visible, puis il disparut totalement dans le flamboiement bleuté de Rigel.

Soudain, il n'y eut plus rien sur l'écran, l'astronef venait de pénétrer dans la nuit fabuleuse, illimitée, dans le néant originel de l'hyperespace. Centropolis n'était plus qu'un souvenir lointain et la Grande Galaxie qu'une poussière dans le temps.

Tout cela s'était fait sans heurts, sans bruits, sans aucune sensation désagréable, grâce aux générateurs de gravitation qui permettaient de soulever, protéger et déplacer n'importe quelle masse à une vitesse supérieure à celle de la lumière.

Quelqu'un frappa à la porte. Morgan cria d'entrer.

C'était le garçon d'étage qui venait présenter ses services et se renseigner sur les goûts de son passager. Il avait l'habitude de la ligne et la préférait à celles, trop fréquentées, des cosmonefs de grande capacité qui allaient trop vite. Ici, on avait le temps de faire connaissance et de discuter... M. Anderson savait-il que le *Sirius* allait s'arrêter à la balise 34 ?

— Je l'ignorais, répondit le faux Anderson. Combien de temps ?

— Quelques heures. Cette fois le fret est plus important que d'habitude.

— Je me demande à qui ils peuvent vendre ces marchandises.

— Ce sont des machines destinées au Trust du Cosmium qui exploite une planète retirée. Sans la balise 34, cette ligne serait supprimée depuis longtemps, monsieur Anderson. J'ai entendu dire qu'une fois l'exploitation bien lancée, il y aura beaucoup de monde sur Tellure.

— Sur quoi ?

— Sur Tellure, Monsieur. C'est le nom de la planète en question.

— Je le souhaite pour tous les habitués de cette ligne, grommela Morgan avec indifférence. J'aimerais que vous me serviez un plat cuisiné d'Eor, en avez-vous ?

— Certainement, Monsieur. Lequel désirez-vous ?

Morgan laissa échapper un soupir embarrassé.

— Malheureusement, je n'ai aucune notion de ce qui se mange là-bas. Je n'y ai jamais mis les pieds, vous comprenez ?

Le garçon d'étage releva la tête et se mit à contempler le passager avec curiosité. Cette attitude mit immédiatement son ascendance simienne en relief. Morgan aurait dû s'en douter plus tôt, mais il venait de tomber dans le piège de plusieurs générations de métissage. L'hôtesse était-elle dans le même cas ?... Il se promit de la détailler avec plus d'attention la prochaine fois qu'il la verrait. Ce serait vraiment dommage pour elle. Pourquoi dommage ?... Il arriverait bien un moment, dans le temps, où la différence ne serait plus discernable. De toute façon, ce n'était pas à lui de faire la fine bouche.

— Je vois, fit le garçon en prenant un air entendu, ce qui accentua encore sa ressemblance avec ses ancêtres, Monsieur va séjourner un bon moment sur Eor et il préfère savoir ce qui l'attend.

— C'est cela.

— Pour les femmes, Monsieur trouvera difficilement à son goût, mais pour la cuisine, il n'y a pas tellement de différence avec celle que Monsieur a l'habitude de manger. Je me charge de l'éducation de Monsieur.

— Je vous remercie, euh... Comment dois-je vous appeler ?

— Charly, Monsieur.

— Eh bien, Charly, je compte sur vous.

Charly fit consciencieusement ce que Morgan attendait de lui. En une dizaine de jours, il fit défiler dans l'étroite cabine tous les plats d'Eor. Le plus curieux, c'est que l'agent de Muns s'y habitua.

Tous les passagers et l'équipage ne tardèrent pas à savoir qu'il allait définitivement s'installer sur la planète des anthropoïdes, ce qui lui valut une certaine

considération de la part des négociants. L'un d'eux se permit de l'inviter à sa table et en profita pour lui faire un cours très approfondi sur la théorie raciste et une description du type biologique idéal.

— C'est-à-dire le nôtre, conclut-il triomphalement en se regardant avec complaisance dans un miroir. Bien entendu, reprit-il vivement, je ne vous exclus pas, mais convenez que nous sommes prioritaires. Sans nous, votre civilisation n'aurait pas existé et vous devez admettre que nous sommes la première racine de l'espèce.

L'anthropoïde était excusable, il avait un peu bu. Il parlait haut. Tout le monde pouvait l'entendre, mais personne n'y faisait attention à part les serveurs.

Morgan se faisait le plus petit possible tout en se demandant si ce n'était pas encore un piège imaginé par Muns pour tromper ses adversaires. Il voulut calmer son interlocuteur.

— Ne croyez-vous pas, demanda-t-il, que les races pures ont disparu depuis longtemps et qu'il n'est pas possible de parler de supériorité d'une race alors que chacune a ses qualités propres, et que ce sont des peuples d'origine composite qui ont le plus contribué au progrès ?

D'un geste, le négociant balaya ce qu'il croyait être des extravagances de ratiocineur.

— Pffit !... Est-ce que vous pondez des œufs comme les Kaks ?

— Non, mais...

— Et les sauriens ? Vous sentez-vous un lien de parenté avec les sauriens ?

— Evidemment non, cependant...

— Je sais, vous allez me parler d'évolution, d'intelligence, mais le racisme n'a rien à voir avec l'intelligence. Il est, voilà tout. Inutile de le nier ou de chercher à le cacher sous des phrases creuses.

Il se pencha au-dessus de la table.

— Je vais vous faire un aveu, déclara-t-il, je suis partisan de l'abolition de l'article III de la Constitution... Vous savez, celui qui protège les ethnies sur le plan culturel et qui oblige les explorateurs à faire très attention lorsqu'ils en découvrent une ainsi qu'à se servir de techniques archaïques pour les approcher et s'adapter à leurs mœurs.

— Je trouve que c'est une bonne précaution, surtout pour un premier contact. Ces gens peuvent nous apporter beaucoup car ils ont évolué sur un autre plan.

— Foutaise ! Perte de temps ! s'emporta l'anthropoïde en agitant ses longs bras. Mon plan à moi est de vendre du matériel de bonne qualité au lieu de ces sacrés fusils à balles et de ces mitrailleuses que je suis obligé de fabriquer pour le Trust du Cosmium, qui est une filiale importante de la S.E.M.C.O., et cela sous le prétexte fallacieux que les indigènes du coin ne doivent pas apprendre notre technique.

— Des fusils à balles ? s'étonna faussement Morgan.

— Oui, s'esclaffa le négociant. Drôle d'idée, hein ? Heureusement que j'ai réussi à faire modifier ces armes. Elles sont plus légères que celles employées par les Telluriens, le tir est plus rapide et la portée plus longue, mais pour le reste, impossible, la Garde veille et rien ne passe sans son autorisation. Quand je pense que ça fait des années que les choses trament ainsi. Avec quelques bombes

bien placées et quelques canons à mésotrons, cette petite guerre serait terminée depuis longtemps.

— De quoi vous plaignez-vous ? fit Morgan. Votre commerce est florissant.

L'anthropoïde étouffa un soupir.

— Je pense aux militaires qui meurent chaque jour pour pacifier Tellure et pour la plus grande gloire de la Confédération. J'ai aussi des actions dans le pétrole.

Tous les gens présents approuvèrent ces nobles paroles.

— C'est une honte de laisser ces pauvres garçons sans défense, dit une femelle couverte de bijoux, et cela nuit aux affaires. Je propose d'ouvrir une souscription pour ces malheureux mercenaires.

— Bravo ! cria une voix.

Morgan ne voulut pas être en reste de peur d'éveiller les soupçons.

— C'est une bonne action, déclara-t-il, et je désapprouve totalement le nouveau gouvernement de ne pas essayer de détourner les textes.

Le négociant éorien parut enchanté.

— Vous n'aimez pas les sauriens, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

— Eh bien, quand nous nous serons servis des bombes, nous repeuplerons Tellure avec eux. L'industrie a besoin de bras et j'en connais à Eor qui feraient bien de se méfier. Tellure leur conviendrait parfaitement, il paraît que c'est une planète couverte de marécages et qu'il pleut pendant

la moitié de l'année. Tout le monde sait que les sauriens aiment la boue.

— Dans ce cas, fit une voix, ils seront gâtés, l'année tellurienne est le double de la moyenne des planètes du même type.

Un éclat de rire général accueillit cette remarque, puis la conversation changea.

Lorsque, beaucoup plus tard, Morgan regagna sa cabine, il jeta un coup d'œil vers le haut du placard comme il en avait pris l'habitude chaque fois qu'il rentrait. Sans trop de surprise, il s'aperçut que les repères autour de sa serviette en cuir avaient été déplacés et celle-ci fouillée sans aucune précaution.

Rien ne manquait à l'intérieur, mais l'une des liasses avait été défaite, sans doute pour prendre les numéros. Tout se passait comme l'avait prévu le général Muns, il ne restait plus qu'à attendre.

Quand le garçon d'étage fit son apparition à l'heure habituelle, il arborait le même sourire. Rien ne laissait supposer dans son attitude que c'était lui le coupable. Il annonça tranquillement :

— Le *Sirius* va bientôt émerger, Monsieur. Pas très loin de la balise 34. Si vous voulez la visiter vous en aurez largement le temps.

Morgan fit une moue de dédain.

— Ce genre de caisson perdu dans l'espace ne m'intéresse pas beaucoup. On doit y côtoyer un tas d'aventuriers peu recommandables.

— Sans doute, sans doute, Monsieur, mais ils se tiennent tranquilles à cause de la Garde qui surveille les navires et se contentent de vendre leurs marchandises

comme dans les zones franches. Les prix sont très intéressants.

— J'irai peut-être faire un tour, décida Morgan. A quelle heure arrivons-nous à cette balise ?

— Vers dix-huit heures. Heure du vaisseau bien entendu. Je viendrai prévenir Monsieur quand la première liaison sera là.

Morgan approuva et le remercia. Il ajouta pour faire bonne impression :

— Charly, dès que nous serons à Eor, je saurai vous récompenser de votre amabilité.

Les yeux du garçon d'étage eurent un bref éclair qui n'échappa pas à l'observation de son interlocuteur. Son sourire s'accrut encore.

— Ce sera inutile, Monsieur Anderson. Il m'est interdit d'accepter quoi que ce soit de la part de la clientèle, c'est écrit en toutes lettres dans le règlement, ensuite, je touche un bon pourcentage sur les affaires qui peuvent se traiter en cours de trajet.

— Je vous comprends, mais tout de même...

Morgan s'interrompit, car Charly s'éloignait dans la coursive en sifflotant un vieil air connu de tous les astronautes.

— Ça alors ! s'exclama-t-il étonné. C'est la première fois que je rencontre un garçon de cabine qui dédaigne à ce point une poignée de galacs.

La dernière phrase énigmatique de Charly lui trottait encore dans la tête. Il se demandait quelles affaires le garçon pouvait traiter en route. Elles devaient être très

importantes étant donné le ton qu'il avait pris pour lui annoncer cette nouvelle.

— Et pas prudent avec ça, grommela-t-il.

L'émergence du *Sirius*, dans l'espace normal, eut lieu cinq minutes après l'annonce du second faite par vidéo.

Le navire donna l'impression de tanguer fortement et Morgan s'accrocha à la couchette. A l'extérieur, une explosion silencieuse avait dû se produire avant l'apparition soudaine du vaisseau auréolé de ses champs de force qui le protégeaient. Rien de bien particulier en somme, mais qui serait passé inaperçu si le bâtiment avait été de construction plus récente.

Maintenant, un dilemme se posait au jeune homme : devait-il emporter la serviette de billets avec lui ou la laisser dans sa cabine ?

S'il devait se passer quelque chose, c'était maintenant. La proposition de Charly pouvait être honnête comme elle pouvait être un piège. Celui qui avait fouillé la cabine et ouvert la serviette ne semblait pas avoir pris de dispositions particulières pour dissimuler son geste. Tout se passait comme si on l'incitait à prendre l'argent volé avec lui par peur d'une nouvelle visite. Oui... C'était cela... Il ne pouvait en être autrement.

Il opta donc pour la première solution et sortit l'argent de sa cachette. Il finissait de poser ses lunettes quand quelqu'un frappa à la porte. C'était Charly. Il paraissait en pleine forme et satisfait d'aller faire un tour jusqu'à la balise.

— La nacelle d'évacuation est prête, déclara-t-il.

Ses yeux se posaient partout excepté sur la serviette que Morgan serrait sous son bras. Ce dernier sut immédiatement à qui il avait affaire. La manœuvre était bien montée. On ne tenait pas à compromettre le commandant de bord, car son rôle devait être plus discret et certainement efficace quant à la disparition d'un passager, ni un membre de l'équipage. On se contentait de Charly pour attirer le gibier hors de sa tanière.

S'il avait refusé de sortir, il est possible que quelqu'un serait venu à bord en prétextant qu'il le connaissait. De toute façon, c'était gagné d'avance.

Comment pouvait-il refuser les propositions qui allaient lui être faites ? S'il avait le malheur de refuser, on le menacerait de le dénoncer à la Garde. Bien sûr, tout le monde savait que les choses n'iraient pas jusque-là et que, de gré ou de force, il signerait en définitive un engagement dans la légion des mercenaires.

La porte du petit sas d'évacuation était ouverte. Une dizaine de personnes attendaient, un peu serrées. Quelques-unes protestaient contre la lenteur des opérations.

— Un peu de patience, conseilla un officier qui se trouvait dans le fond. Tous ces vieux baquets sont solides, mais ils ont des exigences. Si l'équilibre des pressions ne se fait pas, la nacelle refusera de décoller ses ventouses.

Enfin, le panneau de métal qui se trouvait derrière Morgan se ferma hermétiquement dans un chuintement d'air comprimé, tandis que celui qui se trouvait près de l'officier s'ouvrait largement.

La nacelle d'évacuation ressemblait à un long tunnel transparent dont la matière était polarisée par un champ magnétique. Les passagers avaient l'étrange sensation de

marcher dans le vide. Heureusement, des circuits gravifiques leur permettaient de conserver la notion de haut et de bas.

Chacun s'assit sagement et la nacelle se détacha de la coque du *Sirius* pour filer en direction de la balise.

Malgré une certaine habitude acquise au cours des âges, l'homme était toujours impressionné par l'écrasante majesté du cosmos. Certes, il le parcourait le plus loin possible, mais enfermé dans des caissons qui reproduisaient automatiquement son milieu naturel, dès qu'il en sortait, comme maintenant, il se sentait toujours perdu dans ce vaste et terrible univers, et il y avait un silence éloquent. Ce n'était pas là le monde de ses désirs.

Peu à peu, les conversations reprenaient. La balise 34 était visible au loin. Impossible d'évaluer la distance.

Elle grossissait doucement. C'était une énorme toupie, légèrement inclinée sur son axe, qui tournait en concentrant sur elle le faible éclat d'une étoile jaune, lointaine.

Charly montra l'étoile à Morgan.

— Le soleil de Tellure, annonça-t-il.

L'agent du général Muns essaya de découvrir les planètes du système, mais il ne vit rien. Ce système était d'une pauvreté désolante et il lui semblait presque impossible que des descendants de la race légendaire qui avait, jadis, conquis le cosmos, puissent vivre dans ce désert. L'ordinateur de Centropolis ne se trompait jamais, mais on pouvait mal interpréter ses renseignements.

La toupie envahit soudain tout l'espace devant la nacelle. En réalité, elle était immense, c'était un entrepôt à la mesure d'une planète. Quelques navires marchands

gravitaient autour. Il y avait aussi un escorteur de la Garde, capable de détruire en une fraction de seconde la balise, son contenu et ce qui l'entourait. Sur sa coque brillante, racée, pouvant pénétrer dans n'importe quelle atmosphère, se remarquaient tout de suite les armes de la Grande Galaxie.

Morgan eut un battement de cœur. Il se sentit soudain observé par son guide et détourna son regard.

— Ils sont toujours là au bon moment, grogna Charly sombrement.

— Je me demande ce qu'ils cherchent par ici, fit le faux Anderson en essayant de prendre un ton lugubre.

— Ils en ont peut-être après vous, ricana le garçon de cabines.

L'escorteur disparut brusquement, car la nacelle venait de pénétrer dans un sas de faible capacité aménagé à cet effet. Ils voyagèrent un moment dans l'obscurité, puis des panneaux coulissèrent et une brutale clarté les inonda. Ils étaient maintenant à l'intérieur de la balise.

Féerie de couleurs et de lumières.

Ils se seraient crus dans l'un des quartiers de Centropolis tellement l'animation autour d'eux était grande. Une foule criillante se pressait devant des vitrines et des éventaires remplis de marchandises diverses.

Quand la nacelle se fut posée sur son berceau d'accueil, ils purent descendre sur le quai et circuler entre des balles provenant de tous les horizons galactiques.

— Suivez-moi, conseilla Charly, et n'achetez rien sans m'avoir consulté. Ces marchands sont des voleurs.

Des parfums venus des planètes les plus lointaines montaient aux narines. Des plantes étranges étalaient leurs corolles nacrées. Des bijoux, fabriqués par des races non humaines, montraient leurs splendeurs : gemmes étincelantes, bracelets en métal rare, ciselé, pendentifs, tout cela scintillait sous la lumière.

Il y avait aussi des esclaves à quatre bras, à la peau protégée par d'épaisses écailles et qui pouvaient travailler sans arrêt, pendant des heures et des heures, par n'importe quel temps.

Contrairement à ce que devait penser Charly, Morgan se sentait assez bien sur ce quai, dans ces ruelles étroites fréquentées par de dangereux trafiquants. Il appartenait à ce genre d'hommes qui se plaisent dans de tels endroits et tous ces hors-la-loi qui hantent les routes de l'espace à la recherche de la fortune ou de l'aventure ne lui étaient pas inconnus. Certes, son métier était de les combattre et il avait étudié leurs ruses et leurs faiblesses, mais cela ne l'empêchait pas d'éprouver à leur égard une certaine sympathie.

De les voir si nombreux ici, prouvait que la S.E.M.C.O. tentait de s'attacher leurs services pour un temps. Cela devait lui coûter cher.

Qu'attendait-on d'eux ? Sans doute de la contrebande d'armes à destination de Tellure. Avec la Garde qui surveillait le trafic, cela ne devait pas être facile.

— Monsieur Anderson ! Par ici !

Perdu dans ses réflexions, il avait oublié Charly. Où était-il?...

Et ces sacrées lunettes qui le gênaient !

Il découvrit le garçon du *Sirius* debout devant l'entrée d'un bar. Il lui faisait de grands signes du bras.

— C'est donc là que ça se passe, maugréa-t-il tout bas. Fini ma béatitude de touriste docile.

Charly le fit passer devant lui comme s'il avait peur de le perdre une seconde fois. Il lui désigna la porte de la salle du fond.

— Nous serons plus tranquilles là-bas, Monsieur. Si vous désirez acheter un bijou, nous pourrons le faire examiner plus facilement par un spécialiste.

— Vraiment ?

— Oui. C'est un anthropoïde ruiné qui consent, pour quelques galacs seulement, à conseiller les acheteurs.

— Je n'achèterai rien ici, décida Morgan en regardant autour de lui, cet endroit me paraît mal fréquenté. Tous ces gens ont des têtes de voleurs.

— C'est avec les voleurs que l'on fait les meilleures affaires, Monsieur.

— Hum ! C'est pourtant vrai... Mais cela ne devrait pas être. Ces marchandises étalées proviennent certainement d'un pillage.

Au milieu d'un nuage de fumée, ils louvoyèrent entre les groupes.

La seconde salle était assez vaste et peu fréquentée. Les rumeurs de la première venaient y mourir. Il n'y avait que deux hommes assis à une table et buvant chacun un Ras. Ils ne tournèrent même pas la tête dans leur direction quand ils entrèrent et continuèrent leur conversation à voix basse.

Charly fit signe à son compagnon de s'asseoir.

— Je vais chercher les consommations, monsieur Anderson, déclara-t-il.

Sans attendre de réponse, il sortit de la salle.

Là-bas, à l'autre table, la conversation s'était brusquement interrompue. Sans en avoir l'air, Morgan étudiait les deux hommes. Ils étaient grands, forts, d'allure sportive. Sans aucun doute des humains comme lui. Sous les vêtements civils, il devinait d'anciens militaires. Son œil exercé ne pouvait se tromper. D'ailleurs, il en eut tout de suite la preuve quand le plus âgé se leva et se dirigea vers lui.

— Je viens d'entendre le garçon du *Sirius*, dit-il d'une voix sèche. Vous êtes bien Anderson ?

— En effet... Que me voulez-vous ?

Morgan surveillait l'autre homme qui venait de se lever à son tour et passait derrière lui.

— Mark Anderson ? insista le premier.

— Puisque je viens de vous le dire. Excusez-moi, messieurs, mais je dois m'en aller.

Comme il ébauchait un mouvement, Morgan sentit dans son dos un objet dur qui s'y appuyait fortement.

— Ne bougez pas, commanda l'autre homme. C'est un pistolet à mésotrons. Si vous persistez à vouloir vous en aller, il pourrait ne rester de vous qu'une poussière impalpable.

— On pourrait s'étonner de mon absence à bord, dit Morgan en se rasseyant par prudence.

Il ne croyait pas qu'on voulait le tuer, mais à bout d'arguments il sentait ces deux hommes capables de le volatiliser s'il appelait ou s'il tentait de s'enfuir.

— Tout a été prévu du côté du *Sirius*, reprit le premier. Logiquement, vous ne devez pas y retourner. A vrai dire, personne ne retrouvera votre trace sur les listes des passagers, monsieur John Morgan.

— Que voulez-vous dire ?... Je ne suis pas ce John Morgan. Vous vous trompez d'individu. Laissez-moi.

L'homme sourit d'un air entendu, s'assit en face du faux Anderson et déclara :

— Ne perdons pas de temps, voulez-vous ? Permettez-moi de me présenter. Je suis le colonel Marder et voici mon adjoint, le commandant Hulman. Quant à vous, vous êtes bien John Morgan, ex-lieutenant de la Garde, actuellement en fuite et recherché pour vol par la police de Centropolis. Votre signalement a été distribué un peu partout dans les astroports. Vous êtes aussi considéré comme raciste. Vous n'avez pu supporter le fait d'être sous les ordres d'un saurien. Je dois ajouter que c'est un coup de maître d'avoir réussi à vous emparer de la carte magnétique d'un homme qui vous ressemble. L'ordinateur n'y a vu que du feu. Désirez-vous encore des preuves ?... Je peux vous dire exactement la somme qui se trouve dans cette serviette et le nom du commandant de l'escorteur où elle a été volée.

— Inutile ! gronda Morgan avec dépit.

Il enleva ses lunettes d'un geste brusque et les jeta dans un coin.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

Il sentit immédiatement une certaine détente s'installer. Derrière lui, celui que Marder avait appelé

Hulman recula d'un pas et rangea son arme, sans cependant interrompre sa surveillance.

Marder lui fit un sourire engageant.

— Vous rendre service, dit-il. D'abord, vous serez plus à l'abri des recherches sur Tellure que sur Eor. Ensuite, nous aimons nous entourer d'hommes comme vous. Je veux dire totalement humains... Vous me comprenez ?

— Pas tout à fait. J'ai vaguement entendu parler de cette planète à bord du *Sirius*, mais elle ne doit pas trop se différencier de celles que nous découvrons chaque jour. Si vous éprouvez le besoin de mater les indigènes, ce ne sont pas les mercenaires qui manquent.

— Ils ne sont pas tous lieutenants de la Garde, comme vous. De plus, ces indigènes sont les descendants directs d'émigrés terriens et le gouvernement le sait. Nous devons agir avec prudence, car l'article III est toujours en vigueur, même si le gouvernement est maintenant à majorité saurienne.

— Des Terriens ! s'exclama Morgan jouant parfaitement la stupéfaction. J'ai toujours pensé que cette espèce était une légende.

— Détrompez-vous. Le cosmos n'a pas fini de nous réserver des surprises de ce genre. Il faut tenir compte aussi du fait qu'une partie de la population de Tellure est de notre côté. Elle travaille même avec nous, c'est-à-dire contre leurs compatriotes. Vous voyez que les choses ne sont pas si simples. D'autre part, ce qui a été découvert sur cette planète ne regarde pas les sauriens, ni les autres races.

— Quoi donc ? demanda Morgan innocemment.

Marder éclata de rire.

— Plus tard, répondit-il. Avant, vous devez signer ce contrat de cinq ans.

Il déploya une feuille sur la table et tendit un crayon au jeune homme.

— On vous reprend avec votre grade et les avantages que vous aurez seront plus importants que dans la Garde.

— Je suppose que je n'ai pas le choix, soupira Morgan en signant.

Le colonel Marder plia soigneusement la feuille en quatre et la mit dans l'une de ses poches.

Juste à ce moment, la porte s'ouvrit et la voix de Charly s'éleva derrière eux.

— Colonel Marder, n'oubliez pas que j'ai droit à dix pour cent sur la prise.

— Très juste, dit le colonel en faisant un signe à son adjoint.

Malgré les protestations de Morgan, le commandant s'empara de la serviette bourrée de billets et en retira les dix pour cent promis qu'il tendit au garçon du *Sirius*.

Ce dernier jubilait sans aucune retenue.

— Espèce de misérable avorton ! lui cria l'agent des Services Spéciaux. Je te retrouverai et ce jour-là, tu passeras un mauvais quart d'heure.

Charly rafla son argent et disparut en courant comme s'il sentait déjà les coups promis.

— Ne regrettez rien, dit Marder, ces billets n'ont pas cours à Tellure. On vous les changera une fois arrivé à destination.

— S'il m'en reste ! grogna le nouveau mercenaire.

Un serveur fit son apparition. Sur un plateau, il portait deux bouteilles de vin et plusieurs verres. Quelques jeunes femmes, très jolies, le suivaient en riant.

Le commandant Hulman frappa dans ses mains.

— Ah ! fit-il. Nous avons l'habitude de faire bien les choses. Nous allons porter un toast à votre santé, Morgan, et aussi au succès de notre entreprise.

Il ne restait plus à l'interpellé qu'à entrer totalement dans le jeu. Ce qu'il fit avec d'autant plus de facilité que personne ne semblait mettre en doute sa bonne volonté.

Tout se passait comme l'avait prévu le général Muns.

Après ce premier toast, il y en eut d'autres.

Lorsqu'il sortit de l'espèce de torpeur dans laquelle l'avaient plongé ces amples libations, il s'aperçut qu'il était trop tard pour revenir en arrière. On l'avait jeté, en compagnie de plusieurs autres, à fond de cale d'un petit navire qui devait faire la navette entre la balise 34 et Tellure. Il avait froid et faim. Son argent avait disparu.

Heureusement, il possédait toujours la bague que lui avait donnée Carson. Il avait pris la précaution de retourner le chaton à l'intérieur de sa main. C'était le seul lien à sa disposition pour entrer en contact avec ses chefs. Ceux qui l'accompagnaient étaient tous humains comme lui et n'avaient certainement pas demandé à faire partie du voyage. Il n'y avait qu'à regarder l'expression de leurs visages lorsqu'ils s'éveillaient.

CHAPITRE IV

C'était la saison des pluies sur Tellure. Le colonel Ruder jeta un coup d'œil par l'une des fenêtres de la salle qui lui servait provisoirement de chambre et de bureau.

Il pouvait encore distinguer le mur d'enceinte du Temple dans lequel il avait fait installer son P.C. Plus loin, le fleuve faisait couler ses eaux bourbeuses, dont l'énorme masse liquide entraînait dans son sein des formes sombres et visqueuses, ainsi que des arbres au tronc pourri arrachés à la jungle des montagnes.

Ces montagnes étaient d'ailleurs invisibles derrière le mur d'eau qui noyait tout.

Ici, c'était l'extrême limite du territoire connu, après, on ne savait pas. Au-delà, c'était l'inconnu, le domaine des Telluriens insoumis qui y préparaient les raids sanglants dont étaient victimes les mercenaires de la S.E.M.C.O.

— Pouah ! fit Ruder en refermant violemment la fenêtre.

Semblable aux trottements d'un million de rats, le crépitement de la pluie s'atténua légèrement. Ce qu'il vit en se retournant ne lui remonta pas le moral.

Son bureau était installé devant une monumentale statue de pierre, décorée de peintures vives, et représentant un saurien à face humaine.

« Quelque chose d'indécent ! » pensait Ruder chaque fois qu'il le regardait.

Cette face étrange souriait d'un air énigmatique. Elle paraissait vivante sous la lumière crue de la grosse lampe qui pendait entre les poutres sculptées du plafond.

La lampe se balança et Ruder crut voir un rictus sarcastique déformer les lèvres parfaites de la statue.

— Tu te fous de moi, grogna-t-il, mais fais attention. Je peux te faire sauter de ton piédestal et te jeter dans le fleuve. Je me demande pourquoi je ne l'ai pas encore fait... C'est, sans doute, qu'avec une lampe munie d'un abat-jour, tu ferais un candélabre original pour mon salon de Centropolis.

Il éclata de rire.

Quand le colonel entamait une conversation avec le Reptile, c'est qu'il était arrivé à son dixième verre de Ras et que son isolement de chef lui pesait. Il passait son humeur comme il pouvait.

Il entamait son onzième verre quand quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez !

Le sous-officier qui fit irruption était ruisselant, il appartenait aux transmissions. Du premier coup d'œil, il jugea que son chef était dans un de ses mauvais jours et se figea dans une immobilité absolue après avoir fait claquer ses talons.

— Et alors ? grommela Ruder.

Le sous-officier sortit de dessous son imperméable ruisselant un papier qui, par hasard, était sec.

— Message urgent, mon colonel.

Il fit trois pas en avant et tendit le message.

Ruder le lut lentement, ce qu'il contenait répondait à ses vœux les plus intimes. C'était l'ordre de repli immédiat.

— C'est bon, dit-il. Vous pouvez disposer.

L'homme salua et fonça vers la porte qu'il heurta dans sa précipitation.

Le colonel relut le message, puis consulta une carte d'état-major accrochée à un chevalet. La position de ses compagnies y était indiquée par des points lumineux de différentes couleurs qui se déplaçaient au fur et à mesure que celles-ci avançaient ou reculaient, C'était tout ce qu'il avait trouvé pour remplacer les transmissions en phonie. Les Telluriens, qui étaient toujours à l'écoute, arrivaient à déchiffrer n'importe quel code avec une habileté diabolique.

D'après ce qu'il voyait, l'évacuation des zones occupées serait assez facile. Le décrochage devrait se faire rapidement, compagnie par compagnie, sous la protection des glisseurs, En même temps, il devrait trouver une solution pour le poste d'Okong.

Il siffla machinalement, se dressa plusieurs fois sur la pointe des pieds et s'adressa au Reptile.

— On se reverra un jour, promit-il.

Il décrocha ensuite un vidéophone.

— Le capitaine Lef, aboya-t-il au visage émacié brusquement apparu sur le minuscule écran.

— Hum ! Oui, mon colonel... Le capitaine Lef n'est pas là.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas, mon colonel.

— Il est encore avec cette Tellurienne, hein ? hurla Ruder. Je veux le voir dans mon bureau dans cinq minutes.

Le capitaine Lef avait remplacé le commandant Baude quand celui-ci avait sauté avec son command-car sur une mine de fabrication artisanale. Ruder ne l'aimait pas, car il venait de la balise 34 et n'avait jamais été militaire auparavant. Comme il était intelligent, Lef avait su s'adapter, puis avait réussi à grimper les premiers échelons de la hiérarchie.

Au bout de quatre minutes, il y eut un choc brutal contre la porte et celle-ci trembla. De l'autre côté, une voix caverneuse fit entendre un chapelet de jurons.

— Vous pouvez entrer, cria Ruder.

Lef entra en se tenant le nez. Il avait passé sa tenue de combat en vitesse et manquait tout à fait de panache.

— Grande Galaxie ! s'écria le colonel en le regardant avec sévérité. Combien de fois faudra-t-il vous dire que nous sommes au Moyen Age ici et que les portes sont en bois et ne s'ouvrent pas automatiquement à notre approche.

— Je ne m'y ferai jamais, gémit Lef. Dire qu'avec des moyens normaux nous serions les maîtres de cette planète depuis longtemps et que nous pourrions vivre comme nous en avons l'habitude !

— Ne rêvez pas, grommela Ruder. Vous savez très bien que la Garde resserre sa surveillance. Il est question qu'elle installe un poste sur l'unique astroport de Tellure.

— Mais bon sang ! se fâcha Lef. Il serait si facile de...

— Ça va, ça va, coupa Ruder. Je sais ce que vous allez dire, mais vous ne changerez rien au fait que les Telluriens sont humains et qu'ils sont légalement propriétaires de cette planète.

Puis, sans transition :

— Je viens de recevoir un message. Nous partons.

La surprise rendit le capitaine silencieux quelques secondes.

— Bon, dit-il enfin, je n'arriverai jamais à comprendre cette stratégie qui consiste à fuir le contact avec l'ennemi. Puis-je savoir vers quel endroit nous nous dirigeons ?

— Nous rentrons à la base. Il n'y a rien d'important ici. Le chef d'Okong s'est trompé. Bien sûr, il doit bien y avoir par-ci par-là quelques groupes de rebelles... Rien de consistant.

— Ce qui ne les empêchera pas de nous tirer dessus dès que nous commencerons à décrocher.

Ruder marchait de long en large, les mains derrière le dos, il s'arrêta brusquement devant la statue.

— A votre avis, demanda-t-il, qu'est-ce que c'est ?

Lef jeta un regard sur le serpent et fit une moue de dégoût.

— Probablement un de leurs dieux, répondit-il.

— Des descendants de Terriens adorer un serpent, fit le colonel en secouant la tête, je ne crois pas.

— C'est bien un Temple, non ?

— Peut-être... Rien de certain. En tout cas, c'est un drôle de peuple. Cela fait plus de dix ans que nous essayons de le comprendre et nous n'y arrivons pas. Par moments, j'ai l'impression de m'adresser à des ombres. Ils sont insaisissables.

— Pas leurs femmes. Elles sont assez coopératives.

— Trop, beaucoup trop.

— Vous voulez dire qu’elles nous espionnent ?

— Certainement, mais pas dans le sens où vous l’entendez. Disons plutôt qu’elles nous étudient. Quand je suis avec l’une d’elles, j’ai l’impression d’être décortiqué comme une bestiole sans importance.

Lef ne put s’empêcher de rire, ce qui mit Ruder de mauvaise humeur.

— Arrêtez ce rire idiot, gronda-t-il, je sais que vous êtes ici par force et que le résultat de cette guérilla vous importe peu, mais si vous y êtes c’est que, d’une façon ou d’une autre, vous intéressez la police. Cela, ne l’oubliez jamais.

Le rire du capitaine Lef fut coupé net.

— Puis-je disposer, mon colonel ? demanda-t-il.

— Pas encore. Il nous reste à régler le sort du chef de poste d’Okong. Le connaissez-vous ?

— Vaguement.

— Quel genre d’homme ?

Lef soupira en essayant de regrouper ses idées.

— C’est un lieutenant, dit-il. Il a une section de Telluriens sous ses ordres et le village est à sa dévotion, du moins c’est ce qu’il affirme dans ses rapports. Il entretient trois femmes.

— Trois femmes !

— Oui. Des jeunes Telluriennes de l’endroit.

— Suffit... Je n’aime pas ce genre de type. Cette vie doit l’épuiser, car il a des visions et voit des bataillons

ennemis partout. Remplacez-le immédiatement par quelqu'un de bien et adjoignez-lui cinq hommes.

— Par qui ? Nos effectifs sont plutôt réduits en ce moment. Je dois ajouter que je n'ai jamais compris l'utilité du poste d'Okong.

— Moi non plus, mais pour le haut-commandement il doit en avoir, car il veut absolument le maintenir. Comment s'appelle l'officier qui vient d'arriver ?

— John Morgan.

— Il fera l'affaire. Convoquez-le et annoncez-lui sa nouvelle position. C'est tout.

Lef salua. Avant de sortir, il n'oublia pas que la porte s'ouvrait à la main, mais l'obscurité du couloir le surprit quand même un peu et il faillit heurter une sentinelle.

Il continua son chemin et ne tarda pas à pénétrer dans une salle voûtée, rassurante par la clarté qui y régnait. L'air vibrait de cris et d'appels. Plusieurs hommes étaient penchés sur des écrans.

Les bruits venaient de l'extérieur, d'assez loin, dans la jungle épaisse. Les compagnies venaient de recevoir l'ordre de décrocher suivant des axes précis et les opérateurs présents surveillaient attentivement cette lente progression sous la pluie, prêts à intervenir.

— Ici compagnie B, hurla soudain une voix, je suis cloué au sol par un tir croisé de mitraillettes situées en A 45. Mes hommes ne peuvent même plus lever la tête... Déjà trois blessés. Vous m'entendez ?

— Bien reçu, répondit l'un des opérateurs, on va vous envoyer un glisseur. Restez en liaison.

Il enchaîna après un temps très court :

— Allô ! Section des glisseurs ?... Ici P.C.O. Comment me recevez-vous ?

Un sous-lieutenant aperçut Lef et se dirigea vers lui.

— Leur armement se perfectionne de plus en plus, fit-il remarquer. Vous avez entendu ces tirs de mitrailleuses ?... Ils doivent copier les nôtres.

— Oui. C'est un peu pour ça que la Garde fouille nos navires. Elle a peur qu'ils ne transportent du matériel d'armement trop perfectionné.

Le sous-lieutenant haussa les épaules.

— La Garde ferait mieux de nous donner un coup de main, dit-il d'un ton amer. Je ne pense pas que la technique des Telluriens leur permettrait de fabriquer des canons mésotroniques ; d'ailleurs, si on s'en servait, ils n'auraient pas le temps d'y penser.

— Le colonel a l'air de croire le contraire. De toute façon, on ne peut pas tous les tuer, ne serait-ce que pour la main-d'œuvre.

— C'est vrai. Que puis-je pour vous ?

— Connaissez-vous un certain John Morgan et savez-vous où il se trouve ?

— Je ne le connais pas, mais je peux me renseigner.

— D'accord, dès que vous l'aurez en ligne, dites-lui que je l'attends à mon bureau.

— Entendu, je vais lancer un appel par vidéo.

Dehors, la pluie, poussée par le vent, cinglait les visages, formait des rigoles, s'insinuait partout.

Lef s'arrêta un moment sous le porche, espérant une accalmie afin de traverser la cour déserte. Les gargouilles de pierre, aux têtes hideuses, dégorgeaient une eau trouble. Quelque chose explosa au loin. L'ombre fantastique d'un glisseur s'éleva de derrière un bâtiment à moitié écroulé. Une seconde, Lef entendit le ronronnement doux des circuits antigravifiques qui luttèrent contre la tempête, puis tout se fonda derrière un mur de brume.

Avec un haussement fataliste des épaules, il fonça à toute vitesse, tête en avant.

Rien ne se remarquait dans le rideau de feuilles épaisses qui s'agitaient sous les bourrasques. Morgan avait beau examiner le paysage à l'aide de ses jumelles, il n'arrivait pas à situer l'ennemi. Derrière les rangées d'arbres, il distinguait bien des remparts en ruine qui jadis devaient servir d'obstacle à l'invasion végétale, mais aucune silhouette de Tellurien.

La petite ville était abandonnée depuis très longtemps, car les toits s'écroulaient. Son aspect était celui d'une désolante prolifération parasitaire. La majorité des édifices étaient ensevelis sous les plantes grimpantes. Des vrilles aussi dures que l'acier soulevaient les pierres, s'introduisaient par les fenêtres, les portes béantes, montaient à l'assaut des cheminées, sortaient par le toit.

Des feuilles épaisses, charnues, d'un jaune malsain, rongeaient le granit et se collaient sur les surfaces libres à l'aide d'une sève gluante qui servait en même temps de piège à insectes. Une odeur de pourriture, un remugle de vieux charnier s'élevaient de cette masse végétale toute grouillante d'une vie suspecte.

John Morgan rangea lentement ses jumelles en prenant bien soin de ne pas les salir avec la boue qui collait à ses vêtements. Depuis plus d'une heure il était allongé derrière un monticule en compagnie de son groupe composé d'une vingtaine d'hommes.

En face, les Telluriens avaient bien choisi leur moment. Ils avaient attendu qu'ils soient en terrain découvert à environ deux cents mètres de leur position et avaient ouvert le feu. Maintenant, ils se régalaient. La première rafale avait fait trois morts et un blessé qui gémissait de temps en temps. Il avait le genou brisé et se demandait avec inquiétude si le chirurgien allait trouver une jambe à sa taille dans les réserves du bataillon.

— Ce n'est pas grave, lui avait confié l'infirmier en l'obligeant à avaler une drogue pour calmer la douleur, d'ici quinze jours tu seras debout et tu nous battras à la course.

— A condition de pouvoir sortir d'ici, avait fait remarquer quelqu'un.

L'homme qui portait le poste de radio rampa vers Morgan.

— Rien à faire pour avoir la liaison avec le P.C. dit-il. J'ai accroché un glisseur qui partait en direction de l'est, mais il n'a pas voulu se détourner de sa route.

— Nous allons devoir nous débrouiller seuls. Si seulement je pouvais détecter l'endroit où ils se sont dissimulés !

Il leva lentement la tête au-dessus d'une grosse pierre qui l'abritait. Presque aussitôt, le tac-tac-tac de l'arme automatique adverse se fit entendre. Des gerbes de boue, des éclats de silex giclèrent autour de lui. Il rentra la tête vivement, mais cette fois la chance avait été de son côté, il

avait eu le temps de voir les courtes flammèches du canon de l'arme.

— Juste au pied des remparts ! cria-t-il. A environ deux cents mètres devant nous. Derrière cet éboulis calcaire. Vous voyez ?

— Vu, répondit un gradé.

— Concentrez le feu de vos armes au sommet de l'éboulis, pendant ce temps je vais leur préparer une petite surprise.

Le tonnerre éclata soudain et le blessé se mit à hurler comme s'il était touché à nouveau.

— La ferme ! lui dit l'infirmier en lui écrasant la bouche de sa lourde main. On ne s'entend déjà plus, si toi aussi tu t'y mets...

Morgan avait sorti l'arme de son étui protecteur. C'était un tube de lancement avec sa fusée. Il finissait d'engager la fusée. Elle n'était pas bien grosse et mesurait à peine vingt centimètres de long.

A vrai dire, ce n'était qu'une arme primaire, abandonnée depuis longtemps par l'infanterie pour laquelle elle avait été faite, mais telle quelle, c'était encore une arme perfectionnée à côté de ce que pouvait produire l'industrie tellurienne.

— Croyez-vous que ce truc va marcher ? demanda un sous-officier qui le regardait faire avec curiosité.

— Je n'en sais rien, grogna Morgan. Personne ne s'est servi d'une fusée de ce genre depuis cent ans.

— Méfiez-vous, elle peut vous exploser dans les mains.

Morgan fit celui qui n'avait pas entendu. Evidemment, c'était ce qu'il craignait le plus. Tant pis, il n'avait pas le choix.

Il colla son œil à la lunette de visée et chercha l'objectif. Quand il l'eut dans le champ, il souleva délicatement la manette de sûreté et la cellule enregistra la cible. Maintenant, la fusée ne pouvait plus rater son but, même de quelques centimètres.

— Attention ! cria-t-il. Protégez-vous les yeux.

Le tonnerre des armes cessa immédiatement et toutes les têtes s'enfoncèrent dans la boue.

Un éclair traversa l'espace. Là-bas, derrière l'éboulis, il y eut une explosion photonique de pure blancheur. Malgré sa rapidité, Morgan en sentit l'irradiation sous ses paupières et resta quelques secondes aveugle. Quand il put voir de nouveau, l'éboulis n'existait plus et le rempart finissait de s'écrouler. Quant aux rebelles, ils avaient sans doute été volatilisés, car pas un coup de feu ne se fit entendre quand ils s'extirpèrent de la boue.

— Bon sang ! fit le sous-officier qui n'en croyait pas ses yeux. Ça marche encore ces engins !

Morgan paraissait aussi surpris que lui.

— Je l'ai trouvé dans un vieux stock marqué « Hors Service », expliqua-t-il, et je me suis souvenu de l'avoir étudié à l'école militaire. C'est avec cette arme que nous avons conquis tout le système d'Eridan et une bonne partie de la Galaxie.

La pluie commençait à se calmer et le ciel s'éclaircissait. Ils étaient maintenant sur un chemin empierré qui menait droit aux remparts.

— Comment va le blessé ? demanda Morgan.

— Il dort, répondit laconiquement l’infirmier, mais il ne faudrait pas trop tarder.

Le blessé était étendu sur une civière de fortune fabriquée avec des tiges souples qui poussaient un peu partout dans la jungle. La drogue l’avait assommé.

— Et les morts ?... fit l’un des soldats. Qu’est-ce qu’on fait des morts ? Il faudrait peut-être y penser.

Tous les regards se tournèrent vers l’endroit où avaient été déposés les cadavres. Ils n’étaient plus là.

La stupeur cloua un bon moment les hommes sur place.

— Il faut chercher, dit enfin un gradé. Ils ne doivent pas être bien loin.

— Qui est-ce qui s’en est occupé ? demanda Morgan.

Un caporal et quatre hommes levèrent le bras.

— Nous, dit le caporal. On les a traînés jusqu’à cette butte de terre que vous voyez là et on est revenu.

— Vous n’avez rien remarqué ?

— Rien.

— Pas de bêtes carnivores autour ?

— Non... Quoique dans cette boue... On ne sait jamais ce qui peut en sortir. Un peu plus bas c’est le marais.

— Quand même, dit un autre, trois cadavres... C’est dur à avaler. Il devrait en rester quelque chose, ne serait-ce que les bottes.

— Pas s’ils ont été entraînés au fond, fit remarquer Morgan: Nous allons suivre ce chemin et traverser la ville, décida-t-il, ça nous évitera de retraverser le marais et de

faire un crochet. Le blessé sera évacué plus vite. En route, commanda-t-il. Groupe 2 en ouverture.

Le groupe désigné avait déjà cinquante mètres d'avance et Morgan allait donner l'ordre au reste de la colonne de suivre, lorsqu'une galopade effrénée se fit entendre derrière lui. Surpris, il se retourna d'un bloc.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il au sergent qui arrivait essoufflé.

L'interpellé respira profondément comme s'il manquait d'air.

— On les a retrouvés, lança-t-il.

— Qui?

— Les morts.

— Bon, faites fabriquer des civières. Où sont-ils ?

— Justement... C'est incroyable ! Ils arrivent par leurs propres moyens.

Morgan le regarda sévèrement.

— Vous avez bu ou vous vous foutez de moi.

— Mais non ! s'écria le malheureux en ouvrant des yeux énormes. Regardez vous-même et dites-moi si je ne fais pas un cauchemar.

Effectivement, là-bas, à l'endroit même qu'ils venaient de quitter, trois silhouettes chancelantes avançaient dans leur direction. Elles marchaient lentement, avec précaution, et l'on devinait l'effort qu'elles faisaient pour arracher leurs bottes de la boue qui s'y collait.

Elles s'arrêtèrent même un moment comme si elles étaient épuisées, puis repartirent.

— Par tous les démons de Tellure ! s'écria l'infirmier qui venait d'entendre la conversation.

Morgan le regarda avec colère.

— Pour des morts, ils ont l'air en bonne santé.

L'autre se redressa et chancela comme s'il était pris de vertige. Il avala péniblement sa salive.

— J'ai fait tous les tests, assura-t-il d'une voix qui frisait l'hystérie, ils étaient bien morts. Ces choses qui viennent vers nous n'existent pas.

— En voilà assez, s'impatienta le lieutenant en s'adressant au sergent, et d'abord comment savez-vous que ce sont eux ?... Avec cette boue, il est difficile de reconnaître quelqu'un.

— Ils faisaient partie de mon groupe. De plus, je me suis servi de mes jumelles. Regardez vous même.

Morgan s'empara des jumelles qu'on lui tendait et les braqua sur les trois silhouettes indécises qui s'étaient de nouveau arrêtées. Un moment, il crut que sa raison flanchait. Aucun doute, c'était bien eux, il les reconnaissait.

La pluie qui les frappait de plein fouet avait nettoyé les visages et celui qui avait été atteint d'une balle ennemie au front avait un aspect particulièrement hallucinant. Le trou rond du projectile était visible.

Serrant les lèvres, il s'obligea à les détailler. Ce qu'il voyait n'était pas fait pour le rassurer : pâleur étrange, traits crispés, yeux vides qui conservaient toujours la fixité de la mort.

— Dites-moi, sergent, murmura-t-il, est-ce que vous avez récupéré leurs armes quand vous les avez crus morts ?

L'homme, qui regardait avec ahurissement les trois revenants, sursauta comme si on l'éveillait brutalement.

— Oui, dit-il. J'ai ramassé les trois fusils et je les ai débarrassés des grenades A.C.P. qui étaient accrochées à leur ceinturon. Surtout les grenades...

Là-bas, les trois silhouettes se remettaient en marche, avec un peu plus de rapidité semblait-il.

— Parfait, fit Morgan, c'est bien dommage pour eux, mais nos petits amis les morts-vivants sont bourrés d'explosifs et armés jusqu'aux dents. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils marchent avec difficulté, à moins que la chose qui s'est emparée d'eux n'ait pas réussi à s'adapter à leur physiologie, mais ça ne va pas tarder.

— Hein ?

— Tirez dedans, sergent.

— Mais...

— C'est un ordre. Ce sont des bombes ambulantes qui viennent vers nous. Tirez dessus avant qu'il ne soit trop tard.

Sans réfléchir plus avant, le sous-officier se précipita vers une arme automatique que portait l'un de ses hommes. Il épaula, visa, tira. Trois secondes plus tard, une explosion fantastique bouleversait le paysage. Une pluie de débris, de racines, de paquets de boue tomba sur les hommes qui refluèrent en désordre. Ceux qui s'apprêtaient à aider les faux ressuscités qui venaient de disparaître dans un éclair bleuâtre ne comprenaient plus. Des éclats d'acier passaient en sifflant au-dessus des têtes.

— Il était temps ! s'écria l'infirmier d'une voix que l'émotion faisait chevroter. Si ces horreurs avaient explosé au milieu de nous...

Le groupe qui était parti en avant revenait à toute vitesse. Son chef croyait à une attaque. Le sergent qui venait de tirer sur les fantômes regardait la boue fumante qui bouillonnait encore. Visiblement, il s'attendait à les voir réapparaître.

Il laissa échapper un gros soupir.

— Savez-vous ce que c'est ? demanda-t-il à Morgan.

Ce dernier devina que le sous-officier voulait parler de la force qui faisait agir les cadavres.

— Ce serait plutôt à moi de vous demander des explications, fit-il remarquer, je viens d'arriver. Je suis comme vous, je l'ignore.

Il haussa les épaules et reprit :

— J'aurais pourtant bien voulu savoir. Il se passe des choses curieuses sur cette planète.

— Elle est maudite, assura l'infirmier d'une voix sourde. C'est une planète de démons.

Il montra la ville qui se dressait au sommet de la colline.

— C'est comme ces cités qui n'ont jamais été habitées. Elles tombent en ruine. Dans ce cas, pourquoi les avoir construites, hein ?... Vous trouvez ça logique ?

— Elles ont sans doute été occupées dans le temps, dit Morgan.

— Non. j'ai connu un archéologue qui a étudié la question. Il a fait des fouilles sérieuses. C'était un spécialiste. Ces villes ne servent à rien. D'après lui, elles ont été construites à la même époque, en des lieux qui ne correspondaient pas au développement d'une civilisation.

Aucune trace d'occupation plus ou moins longue n'a été détectée. A croire qu'elles ont poussé toutes seules, comme ça, au hasard.

Morgan fit signe au groupe de tête qu'il pouvait reprendre sa progression et reprit :

— C'est idiot ! Il y a une raison à tout. Je suppose que les Telluriens ont une explication.

— Même pas, grogna l'infirmier avec dédain. On voit bien que vous n'avez pas encore eu le temps de discuter avec eux. Ils ne savent rien. Ils ont oublié leur passé. Quand on essaye de leur faire comprendre qu'ils sont de la même race que nous, ils nous regardent avec étonnement, puis éclatent de rire.

— Ils sont probablement en pleine période de régression, dit Morgan d'une voix songeuse, cela arrive chez les peuplades qui ont perdu un certain sens des valeurs morales. Il faudrait se mettre aussi à leur place. Nous surgissons de nulle part, nous nous imposons en maîtres absolus, nous créons des lois, nous volons leur sol et nous nous étonnons quand ils protestent à leur manière. Ce serait plutôt nous les démons, vous ne croyez pas ?

L'infirmier s'essuya le visage, renifla, se pencha au-dessus du blessé qui venait de gémir et remonta la toile qui le protégeait.

— Je n'en sais rien, déclara-t-il en se redressant. Pour moi, les Telluriens sont des humains comme nous qui sont restés trop longtemps en dehors de la communauté. Au moins, ils devraient s'apercevoir que nous sommes comme eux, qu'ils ont tout à gagner en s'adaptant... Au lieu de cela, ils agissent comme si nous étions des monstres venus pour les dévorer.

— C'est un peu ça, fit remarquer Morgan.

L'infirmier détourna son regard.

— Vous n'avez pas l'air d'accord, dit-il soudain. Après tout, nous ne sommes pas ici pour nous poser des questions. La paie est bonne, c'est le principal.

Il montra du doigt le blessé.

— Evidemment, il y a quelques inconvénients. Si vous voulez mon avis, il faudrait l'évacuer le plus tôt possible sur l'antenne chirurgicale.

Morgan leva les yeux. La tempête semblait vouloir redoubler de violence. L'entrée de la ville était proche maintenant. Il pouvait distinguer assez nettement le haut du porche monumental qui, au temps où les remparts tenaient encore debout, permettait seul l'accès.

— Dès que nous serons à l'abri, promet-il, je tenterai d'entrer en liaison avec le P.C.

Le chemin devint brusquement un sentier étroit, très raide. Ils furent obligés de se cramponner aux roches glissantes et de s'aider des branches et des lianes pour escalader les derniers mètres.

Le sergent qui commandait le groupe l'attendait sur le parvis dallé qui précédait le porche. Ses hommes fouillaient déjà la petite cité à l'aspect médiéval. Comme d'habitude, ils ne trouveraient rien.

— Les rebelles ont disparu, annonça-t-il dès que Morgan fut à ses côtés, l'armement, ou ce qu'il en restait, a sans doute été enlevé par les Telluriens qui ont échappé à l'explosion.

— Quoi ?... fit Morgan surpris. Même pas un cadavre ?

— Même pas. Chaque fois que nous avons un engagement avec les rebelles, ils s'arrangent toujours pour

enlever leurs morts et leurs blessés.

— Plutôt étonnant pour des sauvages, vous ne trouvez pas?

— Stupide ! Dans cette jungle, les blessés doivent périr vite, alors qu'ils savent que chez nous ils seraient soignés correctement. Là encore nous nous heurtons à l'une de leurs croyances. On raconte qu'ils brûlent leurs morts après une cérémonie.

— Ce genre de spectacle alimente peut-être la haine des autres.

Le sous-officier haussa les épaules.

— Je ne crois pas, déclara-t-il après une légère hésitation. C'est indéfinissable, mais je les crois imperméables à tout sentiment humain. La haine comme nous l'entendons... Non, cela n'irait pas avec leur nature. Ils sont... Ils sont froids comme des serpents. Hum ! il y a une maison un peu plus loin dans laquelle nous serons au sec.

Le sous-officier avait raison. L'édifice était de grande taille et une partie seulement s'était écroulée ; l'autre, la plus importante, avait su résister au temps. Le rez-de-chaussée et le premier étage étaient habitables malgré les lianes qui s'étaient infiltrées partout entre les blocs de pierre et par les portes et fenêtres, ainsi que les énormes champignons qui poussaient sur les dalles.

L'odeur de pourriture y était tellement insoutenable, qu'un moment, Morgan se demanda s'il ne ferait pas mieux de continuer sa route sans s'arrêter, mais le blessé lui rappela sa présence par un gémissement. Dans le quart d'heure qui suivit, il s'acharna à indiquer sa position dans le quadrant nord-ouest par l'intermédiaire de la radio. Il

réussit à obtenir une communication avec le poste de commandement des opérations»

— Vous êtes bien le lieutenant John Morgan ? demanda une voix anonyme.

— En effet.

— Très bien, ne bougez pas d'où vous êtes, un réacteur d'observation va aller vous chercher. On vous attend au P.C.

— Mais... Allô !... J'ai un blessé à faire évacuer d'urgence.

— D'accord, nous allons vous envoyer un chirurgien par la même liaison. Il fera le nécessaire. Terminé.

La communication fut brusquement coupée.

Morgan regarda l'infirmier qui écoutait.

— Croyez-vous qu'ils ont compris ? demanda-t-il.

— Certainement. De toute façon, un blessé n'a aucun intérêt pour eux tant qu'il n'est pas remis sur pied. Je crois deviner que le chirurgien va l'opérer sur place.

Le radio alla déposer une balise de repérage devant le porche et revint en courant.

Morgan commença à nettoyer ses habits souillés. Pendant ce temps, un groupe fouillait les ruines avec l'espoir de trouver un indice quelconque ou même un Tellurien à moitié mort.

Le blessé sortit de l'espèce de torpeur dans laquelle l'avait plongé la drogue.

— Sommes-nous arrivés ? demanda-t-il en essayant de se redresser.

— Du calme, intervint l'infirmier.

— Pas encore, dit Morgan, mais ils sont prévenus. Un chirurgien va venir.

— Ah ! C'est vous, lieutenant ?... Croyez-vous qu'il sauvera ma jambe ?

— Depuis le temps qu'il fait ce boulot, il doit savoir comment les raccommoder.

— Ce n'est pas sûr. J'en ai connu qui rataient toujours leurs greffes ou qui posaient des membres disproportionnés. J'ai les jambes plutôt courtes et je ne tiens pas à avoir une démarche de boiteux si on m'en met une plus longue.

— Je ferai attention, le rassura l'infirmier.

Des cris et des rires se firent soudain entendre à l'extérieur, puis deux soldats, accompagnés d'un gradé, firent irruption. Ils poussaient devant eux une jeune Tellurienne.

Celle-ci était couverte de boue et, à première vue, ne semblait pas terrorisée. Elle baissait seulement la tête avec résignation. Elle était habillée d'un vêtement sombre qui la moulait étroitement, suffisamment souple cependant pour ne pas gêner ses mouvements. Ses cheveux noirs, tirés en arrière, étaient noués en chignon sur la nuque. Ses traits paraissaient assez fins, mais il était impossible de deviner si elle était jolie sous son masque de crasse.

— On l'a trouvée dans une cave, pas loin d'ici, expliqua le caporal. Elle doit certainement faire partie de la bande qui nous a attaqués tout à l'heure. Peut-être pourra-t-elle donner des renseignements...

Visiblement, le caporal était assez satisfait de sa prise. Une Tellurienne rebelle appartenait de droit à celui qui

l'avait capturée. Il espérait en tirer un bon prix une fois à la base.

Très bien, dit Morgan, je vais l'interroger. Quant à vous, continuez les recherches, il peut y en avoir d'autres. Est-ce que vous parlez l'interlingua ? demanda-t-il à la prisonnière quand les trois hommes se furent éloignés.

Elle leva les yeux vers lui et il reçut le choc de son regard. C'étaient des yeux extraordinaires, d'un bleu intense, pétillants d'intelligence. Des yeux de ce genre ne pouvaient appartenir à une sauvageonne. C'était la première fois qu'il parlait à une rebelle et il ne pouvait y avoir aucune comparaison possible avec celles qui acceptaient de collaborer avec les gens de la S.E.M.C.O.

— L'interlingua est notre langue maternelle, dit-elle d'une voix douce et assurée. Nous avons des écoles pour apprendre. Nous apprenons même à penser comme vous.

— Nos pensées sont-elles si différentes que vous vous sentiez obligés d'apprendre ? Nous sommes pourtant issus de la même race.

Un éclair ironique passa dans les yeux de la fille.

— Il y a si longtemps...

Elle mélangeait des mots très anciens aux mots modernes et l'interlingua, qui était une langue assez souple, prenait une autre dimension. Il fallait toute la mémoire de Morgan pour en comprendre le sens.

— Pourquoi avez-vous conservé tous ces mots périmés ? demanda-t-il.

Elle préféra garder le silence.

Peut-être ne pouvait-elle donner d'explication. Il revint à des questions plus conventionnelles.

— Je ne comprends pas comment vous avez pu vous laisser prendre... Vous aviez largement le temps de filer.

— A cause de la bombe qui a tué mes camarades, dit-elle, je n'étais pas très loin et je regardais de leur côté...

Morgan comprit immédiatement.

— Vous êtes devenue aveugle ! s'écria-t-il.

— Oui. J'ai couru au hasard et je me suis réfugiée dans cette cave où vos hommes m'ont trouvée.

Il se pencha et examina longuement ses pupilles.

— Est-ce que cela va mieux ?

— Beaucoup mieux. Je vous distingue nettement.

— Vous avez de la chance. A cette distance, vous auriez pu devenir aveugle. Savez-vous ce qu'est une bombe photonique ?

— Non, mais nos savants sauront trouver la parade. Ils sont très forts, déjà nous connaissons une bonne partie de vos armes terrifiantes et d'ici quelques mois, nous serons en mesure de vous repousser.

Cette assurance rendit perplexe l'agent du général Muns ; il se demandait jusqu'à quel point les savants de Tellure étaient capables de copier les armes fantastiques de la Grande Galaxie. Leurs connaissances devaient être certainement limitées et ils n'iraient pas très loin.

Le temps passait. Peut-être pourrait-il se servir de cette fille... Il jeta un coup d'œil du côté du blessé. L'infirmier s'était assoupi sur un tas de lianes verdâtres. Quant au blessé, il donnait l'impression de contempler une énorme fleur rouge qui venait de s'épanouir au-dessus de sa tête et se balançait mollement sur sa tige grêle.

Tout était tranquille.

— Ecoutez, dit-il rapidement à voix basse pour ne pas se faire entendre des hommes qui se trouvaient au premier étage. Je vais vous laisser rejoindre les vôtres. Je ne suis pas venu en ennemi, mais pour vous aider. Ce que je veux, c'est contacter l'un de vos chefs. Est-ce possible ?

Il lut l'étonnement dans ses yeux magnifiques, puis l'incrédulité.

— N'est-ce pas un piège ?

— Réfléchissez... Quel serait mon intérêt ? Je suis seul et si mes compagnons apprenaient ce qui se passe, ils n'hésiteraient pas à m'exécuter.

— Je ne sais pas, dit-elle. Pour moi et mon peuple, vous êtes des créatures étranges, incompréhensibles. Je ne peux rien vous promettre, mais je saurai vous retrouver dès que j'aurai une réponse.

— Très bien, partez maintenant. Dépêchez-vous avant qu'il ne soit trop tard. Le caporal qui vous a capturée a des droits sur vous.

— Ah ! fit-elle en riant doucement. C'est juste, il me l'a dit avant de me mener à vous. C'est étrange... Vous auriez dû me faire part de vos intentions plus tôt, j'aurais peut-être agi autrement.

Un sifflement s'enfla dans le lointain. Il approchait rapidement.

— Vite, pressa-t-il, sortez par-derrière. C'est le réacteur qui arrive.

— Comme vous voudrez, dit la jeune Tellurienne sans perdre son sang-froid, je m'en vais. Avant, je dois prendre quelques précautions.

Elle fit un geste imperceptible. Aussitôt, Morgan sentit ses jambes paralysées comme dans un étau, il baissa les yeux et comprit immédiatement ce qui lui arrivait : des lianes venaient de s'enrouler autour de ses chevilles et continuaient de monter. Une autre s'abattit en sifflant sur ses épaules, serra son cou au point de l'étouffer presque. En quelques secondes, il fut dans l'impossibilité de faire un seul mouvement.

La surprise avait été telle qu'il avait oublié de crier, d'appeler au secours. Il était maintenant transformé en végétal. Des feuilles gluantes collaient à lui.

Il prit une longue aspiration.

— C'est idiot ! réussit-il à dire. Commandez à ces plantes de se retirer.

A peine venait-il de formuler ces paroles qu'il en comprit toute l'étrangeté. Ainsi cette fille avait pouvoir sur les plantes de Tellure. C'était incroyable ! Naturellement, comme il put s'en rendre compte, elle n'était plus là. Il réussit à émettre quelques sons. Personne ne répondit. Il est vrai que sa voix était couverte par le bruit infernal que faisait le réacteur en se posant devant le porche.

Il réussit quand même à tourner la tête en direction des deux hommes qui étaient toujours dans la même position.

La fleur rouge continuait à se balancer au-dessus du blessé, mais il ne semblait pas que les lianes soient responsables de l'immobilité des deux corps, car ils n'étaient pas recouverts. Pour eux, l'action des végétaux avait été plus subtile. Peut-être le parfum de la fleur.

Une certitude : ils étaient morts ou endormis.

Et les autres ?...

Un frisson d'effroi le parcourut... Depuis que le moteur de l'appareil s'était arrêté, aucun bruit ne lui parvenait de l'étage. Aucun cri, accompagné des plaisanteries habituelles, ne lui parvenait du dehors.

Tonnerre ! Et le chirurgien qui allait arriver accompagné du pilote. Il se tordit désespérément dans ses liens vivants et réussit à dégager son cou. Il était temps ; une voix s'éleva pas très loin.

— Où êtes-vous ?

— Par ici ! hurla-t-il. Faites attention aux lianes, elles sont dangereuses. Ne vous en approchez pas.

— Facile à dire, reprit la voix.

Morgan attendit, le cœur battant, s'attendant à chaque seconde à une réaction de la liane, mais apparemment son intelligence n'allait pas jusque-là, car rien ne se produisit.

Soudain, il y eut une exclamation.

— Regardez, Spec ! Tous ces corps pendus aux arbres. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Grouillez-vous ! eut encore la force de crier Morgan.

Ce fut le pilote qui entra en trombe. Il avait l'air effaré et était un peu pâle, mais il brandissait un pistolet thermique de grande capacité capable de rassurer le plus trouillard des mercenaires.

Naturellement, cette arme était interdite sur Tellure. Son propriétaire s'en souciait fort peu en ce moment, il était même assez satisfait de la posséder et Morgan éprouvait le même soulagement que lui.

Le chirurgien suivait quelques pas en arrière. En voyant cette espèce de plante agitée de soubresauts et

grognant des imprécations, il poussa un hurlement.

Le pilote fit un bond en braquant son arme.

— Doucement, fit la voix de Morgan, c'est moi.

— Vous qui ? demanda le pilote d'un air soupçonneux.

— Lieutenant John Morgan.

— C'est vous ?... Qui est-ce qui vous a transformé en plante verte ?

— Je ne suis pas transformé en plante verte, espèce d'idiot! Vous ne voyez pas que ces lianes m'empêchent de bouger ?

Trois coups de pistolet thermique furent nécessaires pour le débarrasser des lianes qui se tordaient et sifflaient de douleur. Enfin, elles abandonnèrent la partie et se réfugièrent dans le coin le plus sombre de la salle en laissant derrière elles une large traînée gluante. Morgan respira.

— Où sont les autres ? demanda-t-il.

— Ceux-ci sont morts, dit le chirurgien en montrant le blessé et l'infirmier qu'il venait d'examiner. Je me demande comment. Ils ne portent aucune trace de strangulation. C'est celui-ci que je venais opérer ?

— Oui.

— Eh bien, je crois que tout est fini pour lui.

— Les autres sont pendus un peu partout, dit le pilote, il y en a aux arbres, aux fenêtres et dans la rue principale. Je crois qu'il est inutile de rester plus longtemps ici, ils sont tous morts.

— Je veux m'en assurer, déclara Morgan d'une voix sèche. Prêtez-moi votre pistolet, je vous rejoindrai plus tard dans le réacteur.

— Pas plus de dix minutes, conseilla le pilote impérativement, j'ai une autre liaison à faire.

Il s'apprêtait à confier l'arme à son compagnon quand le chirurgien s'écria :

— Curieuse fleur ! Est-ce elle qui a provoqué la mort de ces deux malheureux ?

Morgan se retourna d'un bond.

— Etes-vous fou ? cria-t-il. N'y tou...

Trop tard... Son avertissement arrivait une seconde trop tard. L'imprudent respirait déjà le parfum attirant de la corolle de sang.

Soudain, il porta la main à sa poitrine comme si un feu intérieur venait de s'y allumer et le brûlait, puis il s'écroula foudroyé, sans un cri.

Tout s'était passé si vite que les deux hommes n'avaient pas eu le temps de réagir.

— Grande Galaxie ! fit le pilote en avançant d'un pas vers le corps immobile.

Morgan le retint par le bras.

— Inutile. Filons d'ici pendant que nous en avons encore la possibilité. Ce que je viens de voir m'a convaincu pour le reste.

Ils enjambèrent quelques lianes et coururent dans la rue vide, encombrée de pans de murs écroulés.

La pluie avait cessé de tomber, mais les nuages bas et noirs annonçaient le prochain déluge.

Le petit réacteur attendait sagement devant le porche monumental. Les lianes ne semblaient pas vouloir dépasser les remparts de la cité morte et le parvis s'étalait devant eux vierge de toute végétation mortelle.

— Vous feriez bien de ramasser votre balise magnétique, suggéra le pilote, un glisseur pourrait se détourner de sa route pour venir voir ce qui se passe ici.

Morgan chercha la balise des yeux et ne tarda pas à la trouver. Son cône lumineux, muni d'une antenne, était visible près d'un fourré.

Il s'approcha avec précaution et s'en empara après avoir coupé l'émission. Comme il se redressait en levant machinalement les yeux, il vit son radio. Celui-ci était pendu par les pieds à une grosse liane, cependant que plusieurs autres, plus fines, lui entraient par la bouche, le nez, les oreilles. Ses orbites vides laissaient échapper quelques gros bourgeons aux teintes vives. Le sang coulait par ces orifices et séchait dans les cheveux.

Le ventre avait énormément grossi et était agité de soubresauts monstrueux.

Le reste du corps était recouvert de feuilles pâles qui palpitaient lentement. La plante donnait l'impression de dévorer sa proie par l'intérieur et même de la savourer. Une nausée saisit Morgan à la gorge. Il s'arracha à ce spectacle et se précipita vers le réacteur.

Dès qu'il fut installé à l'intérieur, le petit appareil bondit vers le ciel, loin des sortilèges de la cité maudite.

CHAPITRE V

Le capitaine Lef marchait de long en large dans ce qui lui servait de bureau. Il n'était pas encore remis de ce qu'il venait d'apprendre et n'avait pas encore très bien assimilé le récit que venait de lui faire le lieutenant.

Pour l'instant, une seule chose le préoccupait :

— Quarante hommes, hurla-t-il, avec en plus un chirurgien breveté de l'académie de Centropolis... Vous vous rendez compte ?... Comment vais-je expliquer la chose au colonel ?

— Ceci vous regarde, répondit Morgan en allongeant ses jambes, ce qui obligea l'officier à le contourner.

Lef lui lança un regard torve.

— Comment vais-je faire pour remplacer tout ce monde ?

— Je vous fais confiance, la balise 34 compensera ces pertes assez rapidement. Vous oubliez que je sais comment vous procédez.

— Pas de mauvais esprit, lui conseilla Lef en reprenant sa marche un moment interrompue. Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez. La Garde surveille nos vaisseaux de plus en plus sévèrement et les humains se font rares dans le secteur.

Morgan émit un petit rire.

— Sans doute n'apprécient-ils pas les enlèvements dont ils sont l'objet. Tout arrive à se savoir, vous n'empêcherez pas les gens de parler.

Le capitaine passa derrière sa table de travail et s'appuya fortement dessus, ses deux poings fermés.

— Il n'y a jamais eu d'enlèvements, assura-t-il en élevant la voix. Tout le monde a signé un engagement volontaire. Vous aussi.

— Je vous en prie. Réservez ça pour la police quand elle vous interrogera. Vous savez très bien comment je suis venu ici.

— Certainement, et si, par malchance, la Garde apprenait votre présence dans nos rangs, nous serions obligés de vous livrer. Jusqu'ici, nous avons accepté de fermer les yeux sur votre passé, mais il suffirait d'un rien pour que nous changions d'avis.

— Merci de me le rappeler. Je vois que vous avez une bonne connaissance de mon dossier.

— Nous avons des gens bien placés qui nous renseignent et je me moque de ce que vous avez fait. Seul le résultat compte.

L'atmosphère se détendit et il reprit, presque souriant :

— Vous avez tort de vous méfier. Vous verrez plus tard, quand le gouvernement actuel aura accepté définitivement notre présence sur Tellure... Nous serons heureux et riches.

Il rêva un moment, les yeux perdus dans le vague.

— Oui, reprit-il, riches et puissants... La puissance, c'est quelque chose dans notre monde.

— Je ne le crois pas, fit Morgan d'un ton dubitatif.

— Que dites-vous ?

— Je dis que je ne le crois pas.

— Pourquoi ?

— D'abord, la planète ne vous appartient pas puisque vous n'êtes pas les premiers. Là-dessus, la loi est formelle. Ensuite, s'il y a d'énormes gisements de pétrole et beaucoup d'autres ressources minières facilement exploitables, on peut découvrir ces mêmes richesses ailleurs. On en découvre tous les jours. Il arrivera un moment où les cours du pétrole, du cosmium, du germanium, tomberont à zéro. Que ferez-vous alors ?

Lef le regarda comme s'il était atteint de crétinisme.

— Il n'y a pas que des ressources minières sur Tellure, déclara-t-il.

— Vraiment ! Quoi ?

— Vous l'apprendrez plus tard, et vous serez étonné. Vous comprendrez alors pour quelle raison nous n'avons pas à tenir compte du droit des premiers occupants. Après tout, ce ne sont que des sauvages.

Ainsi, les soupçons du général Muns étaient fondés, il y avait autre chose, Lef venait de l'avouer, mais quoi ?

Morgan préféra ne pas insister de peur d'attirer l'attention sur lui. Il se contenta de hausser les épaules comme s'il ne croyait pas à ce qu'on venait de lui dire. D'ailleurs, l'officier s'empressait de faire dévier la conversation.

— Ces quarante morts sont un trou regrettable dans mes effectifs, disait-il, vous en êtes responsable pour une bonne part. Si l'on considère la rareté de l'homme dans le cosmos...

— Mettez des anthropoïdes à la place, interrompit Morgan, leur planète n'est pas loin et ils ne demanderont pas mieux que de vous aider.

Lef sursauta.

— Jamais. Ils sont trop arrogants. Et personne ne tient à ce qu'ils viennent fourrer leur museau ici.

— Dans ce cas, il faudra envisager la modernisation de l'armement. Je dois ajouter que si le pilote du réacteur n'avait pas possédé un pistolet thermique, je ne serais pas ici pour vous raconter ce qui est arrivé.

— Pour l'armement, répliqua Lef, nous avons fait notre possible et nous ne voulons pas trop mécontenter la Garde. Les vaisseaux dont elle se sert possèdent des détecteurs puissants et des armes à mésotrons seraient vite repérées.

— Tant pis ! fit Morgan. Si vous voulez servir de pâture aux plantes carnivores, je n'y vois pas d'inconvénient, mais très peu pour moi.

— Je n'ai pas très bien compris cette histoire de lianes. Si vous voulez recommencer...

Morgan répéta docilement ce qu'il venait de dire, en y ajoutant des détails. Bien sûr, il garda pour lui la conversation qu'il avait eue avec la Tellurienne et se contenta de souligner le fait qu'elle donnait l'impression de commander aux plantes.

Lef éclata de rire.

— Impossible ! s'écria-t-il. Qu'elles soient carnivores, je l'accepte, mais qu'elles obéissent à des ordres transmis par signes, ce serait leur supposer une intelligence qu'elles n'ont pas, qu'elles ne peuvent pas avoir. Vous avez été le jouet d'une illusion.

— Pensez ce que vous voulez, soupira Morgan un peu vexé qu'on le prenne pour un visionnaire. En tout cas, il se passe des choses étranges sur Tellure. Méfiez-vous.

Nouvel éclat de rire de la part de l'officier.

— Vous oubliez que je suis ici depuis neuf ans, mon vieux, et que je commence à être habitué à toutes ces sornettes. Dès que nous le pourrons, nous enverrons un technicien capable là-bas. Soyez assuré qu'il trouvera une explication rationnelle à vos fantasmes.

Morgan en doutait, il revoyait encore les yeux extraordinaires posés sur lui, qui le jugeaient. Il avait la certitude d'avoir été épargné au dernier moment par la plante qui le tenait emprisonné. Cela dénotait une compréhension qui lui fit froid dans le dos. Jamais ces lianes ne l'avaient serré au point de l'étouffer.

Obéissaient-elles à un ordre muet de la jeune Tellurienne?...

C'était possible. Il se rappelait maintenant l'une de ses dernières phrases : « Vous auriez dû me faire part de vos intentions plus tôt, j'aurais peut-être agi autrement. » Cela voulait-il dire que ses hommes auraient été épargnés ?... Sans aucun doute.

L'intérêt de Lef était peut-être de camoufler cet échec en accident, mais le fait restait : quarante hommes armés avaient été exterminés en quelques minutes par une faible jeune fille aidée par des plantes carnivores.

Un autre problème lui vint soudain à l'esprit et il s'en voulut de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Tonnerre ! Ces saloperies de lianes doivent se reproduire par des spores. N'importe qui peut en transporter sur lui. Lef, avez-vous songé que vos navires peuvent contaminer le reste de la Galaxie ?

— Je m'en moque ! répondit l'officier avec impatience. D'autres feront le nécessaire. Vous oubliez que je suis

comme vous, un simple exécutant.

— Comment vous tiennent-ils ?

Les yeux de Lef devinrent d'une fixité extraordinaire et les mots eurent beaucoup de mal à sortir d'entre ses lèvres quand il parla de nouveau.

— Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas...

— Oh ! très bien, gardez votre secret.

— Je vais quand même satisfaire votre curiosité... Je commandais un navire pirate et je me suis fait prendre bêtement, moi et mes hommes, en attaquant un innocent transporteur de la S.E.M.C.O. Du moins, c'est ce qu'il paraissait être. En réalité, c'était un navire de guerre, vous pigez ?

— Evidemment.

— Et vous savez ce qui arrive aux pirates quand ils sont pris sur le fait, les armes à la main, en train de piller ?

— Ils sont jetés dans le vide avec leur combinaison spatiale et huit jours d'air. Juste le temps qu'il faut pour se faire un petit examen de conscience.

— Oui... Je suppose que vous comprenez la suite ?

— Bien sûr ! Vous avez préféré Tellure. N'importe qui en aurait fait autant à votre place. Dites-moi, pendant ces neuf années, jamais il ne vous est venu l'envie de filer ?

— Au début, peut-être... On ne lutte pas contre la S.E.M.C.O., elle est plus forte que le gouvernement confédéral, c'est elle le gouvernement, en tout cas, elle fait et défait les ministères et personne ne connaît ses dirigeants.

Morgan se redressa Un peu sur son siège.

— Si personne ne connaît ses dirigeants, ricana-t-il, c'est peut-être qu'elle n'en a pas. Une hydre sans têtes qui se développerait au hasard, sans que l'on puisse l'arrêter...

— Ne soyez pas idiot, dit Lef, plus impressionné qu'il ne voulait le laisser paraître, surtout au moment où le colonel vient de vous confier un poste important.

L'agent du général Muns ne put dissimuler sa surprise.

— Lequel ?

— Le commandement du poste d'Okong.

Morgan avait déjà entendu parler de ce poste perdu dans la jungle, au pied des montagnes. Il ne savait pas au juste à quoi il servait. La version officielle était qu'il surveillait un défilé par où les rebelles pouvaient s'infiltrer et protégeait un village de ralliés, mais il devait y avoir autre chose.

De toute façon, cette promotion, si c'en était une, l'arrangeait, car il allait être plus libre d'agir.

— Rien à dire ? demanda Lef.

Morgan hocha la tête.

— Est-ce que ça changerait quelque chose ?

— Non. Le lieutenant Beeth vous attend, il est prévenu. Vous partez immédiatement. Les cinq hommes qui vous sont affectés attendent près du véhicule qui doit vous emmener. Il est stationné près de la sortie nord. Bon voyage !

— C'est un peu court comme consignes, fit remarquer Morgan.

— Beeth vous les passera. Rien n’a été changé, ce sont les mêmes. Un petit conseil, ne faites pas comme lui, méfiez-vous des Telluriennes.

Morgan jugea que le capitaine n’avait plus rien à lui dire. Il se leva et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna.

— J’ai entrevu la vôtre, lança-t-il, elle n’est pas si mal et doit vous coûter les yeux de la tête. Elle a même une plastique si parfaite que, si j’étais à votre place, je me demanderais si elle est vraiment humaine.

Cette fois, il avait été un peu loin et les yeux de Lef qui le fixaient le lui firent comprendre plus que des paroles.

Il s’empressa de sortir.

C’était pourtant vrai que cette race était superbe. Depuis l’arrivée des premiers colons terriens, il avait dû y avoir une sélection impitoyable qui avait abouti à cette perfection. Aucune tare chez eux. Ils étaient restés à l’abri des croisements pendant des siècles. La race était pure, plus pure que celle dont pouvait se targuer Morgan qui était Centaurien.

Comme il avançait à grands pas dans la galerie principale du Temple, un planton surgit de l’ombre et se précipita à sa rencontre.

— Etes-vous le lieutenant John Morgan ? demanda-t-il.

— C’est moi.

— Voici votre ordre de mission signé du colonel, ainsi qu’une enveloppe à remettre au lieutenant Beeth.

— Merci.

— Partez-vous immédiatement, lieutenant ?

— Oui.

— Dans ce cas, ne tardez pas trop. La pluie va se remettre à tomber et le fleuve est en crue, il saute les digues.

— On aurait pu mettre un glisseur à ma disposition, grommela Morgan avec humeur. Je commence à en avoir par-dessus la tête de vivre comme les Telluriens.

— Moi aussi, lieutenant.

Morgan enfouit ses papiers au fond de l'une de ses poches et le planton préféra s'en aller plutôt que de poursuivre la conversation.

La galerie était déserte, silencieuse. C'était peut-être l'unique moment où il pouvait tenter de communiquer avec la Garde sans attirer l'attention. De toute façon, il devait signaler son départ.

Sans hésiter, il bifurqua dans un couloir qui s'ouvrait sur sa droite, s'enfonça dans un coin obscur et s'accroupit derrière un pilier. Retenant sa respiration, il commença à tourner le chaton de sa bague suivant le code prévu : deux tours à droite, un tour à gauche... et ainsi de suite.

Quelque part, dans un navire qui croisait assez loin de Tellure, un bip-bip se fit entendre et une lampe se mit à clignoter. Une main aux doigts agiles poussa quelques curseurs et fit des réglages délicats.

— J'écoute, prononça distinctement une voix.

Le son de cette voix traversa des gouffres insondables et glacés, puis l'épaisse couche de nuages de la planète, avant de se faire entendre, semblable à un murmure, à l'oreille de l'agent.

— Comment me recevez-vous ? demanda aussitôt celui-ci.

— Assez bien. Si vous pouvez parler un peu plus fort ce serait parfait. A vous.

— Allô ! Impossible de parler plus fort, nous devons continuer comme ça. Avez-vous reçu une réponse à ma première communication annonçant mon arrivée sur Tellure ?

— Aucune, répliqua le correspondant.

Le cristal, dans la main de Morgan, brillait comme une luciole.

— De mieux en mieux, lâcha-t-il dans un souffle. Quand vous verrez le général, vous lui demanderez de ma part s'il se fout de moi.

Le correspondant eut un léger hoquet d'indignation ou de surprise.

— Je ne suis pas qualifié pour ce genre de commission, dit-il enfin.

— Tant pis. Maintenant veuillez enregistrer ce que je Vais dire et ne m'interrompez pas car je suis assez pressé.

Très succinctement, il raconta alors ses dernières aventures sans omettre la conversation qu'il avait eue avec la jeune Tellurienne. Il termina en annonçant qu'il prenait le commandement du poste d'Okong et qu'il ne tarderait pas à en donner les coordonnées.

— Est-ce que tout a bien marché ?

— Oui, répondit le correspondant. C'est vrai cette histoire de plantes carnivores ?

— Terminé, dit Morgan en tournant le chaton.

Un bruit de pas se faisait entendre dans la galerie. Il attendit un moment et sortit du couloir quand il eut la certitude que celle-ci était de nouveau déserte.

Une fois dehors, il se dirigea avec assurance vers la porte nord de l'enceinte comme le lui avait indiqué le capitaine Lef. Le véhicule annoncé était bien là : une grande caisse métallique munie de volets en fer pour les ouvertures et d'énormes chenilles pour la faire avancer. C'était la copie exacte d'un char de combat de l'époque tantrique. Une vraie pièce de musée.

Quelques hommes à l'air ennuyé étaient visibles à l'intérieur. Sans doute les cinq hommes promis par le capitaine Lef.

La silhouette d'une mitrailleuse se profilait sur le toit. Le conducteur était assis à l'avant, buste penché et mains crispées sur un énorme volant. Il jurait sourdement dans sa barbe noire. Son chapeau à large bord, décoloré, déformé par l'eau, lui masquait la moitié du visage.

Le moteur tressautait sous le capot blindé et une odeur malodorante stagnait dans l'air en même temps qu'une fumée bleue. La propulsion était apparemment assurée par combustion d'hydrocarbures. En le voyant, le conducteur s'écria :

— Enfin ! Je commençais à en avoir marre d'attendre.

Cette voix, Morgan la reconnaissait.

— C'est toi, Mat ? fit-il, surpris. J'ignorais ta présence dans le secteur. Que fais-tu ?

Ils avaient fait connaissance pendant leur transfert de la balise à Tellure et avaient tout de suite sympathisé.

— Ce que je fais ! fit Mat. J'apprends à conduire ces horribles caisses et ensuite j'apprends aux autres à en faire

autant.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Il paraît... On croit rêver, hein ?

Morgan ne répondit pas. Il faisait le tour du véhicule en reniflant de dégoût.

— Drôle d'engin, grommela-t-il en se décidant à s'asseoir auprès de son compagnon. J'espère que tu sais t'en servir ?

— Tu vas voir.

Le véhicule fit une embardée et emporta les hommes en rugissant.

— En route pour le poste d'Okong ! cria Mat en se cramponnant au volant. Vingt kilomètres pour aller, autant pour revenir, une piste défoncée et la nuit qui ne va pas tarder.

— Le secteur est toujours gardé, dit Morgan en se calant du mieux qu'il pouvait.

— On sait ce que ça veut dire, gardé. Surtout en ce moment.

— Tu es en train de broyer du noir.

— Non. J'ai seulement la faiblesse de tenir à ma peau. Vois-tu, je suis comme toi, je viens d'arriver. Eh bien, j'ai la nette impression de comprendre beaucoup mieux les Telluriens que ceux qui y sont depuis des années. Ces descendants de Terriens, comme on dit ici, ne nous haïssent pas, ne nous aiment pas, c'est pire : ils éprouvent pour nous une invincible indifférence. Tiens, ils nous regardent comme si nous étions des insectes.

Mat exagérait peut-être un peu, mais c'était aussi l'impression de Morgan. Il n'avait pas eu le temps d'étudier les indigènes à cause de l'entraînement intensif qu'il venait de subir pendant quelques jours, mais toutes les réflexions entendues concordaient.

Dans un bruit de ferraille broyée, l'engin s'arrêta devant la porte nord en piquant du nez et en faisant gicler des paquets de boue. Mat se pencha par la portière et hurla une phrase, en interlingua des bas-fonds de Centropolis. Plus que les mots, ses gestes firent le nécessaire.

Plusieurs Telluriens se précipitèrent. Ils portaient tous l'uniforme de la S.E.M.C.O. et étaient armés de fusils à balles. Ils poussèrent les deux épais battants de bois qui interdisaient l'accès au Temple.

— Et ceux-là, grogna Mat, tu crois qu'ils sont avec nous ?...

Le véhicule s'engagea sur la route et traversa le village désert. Mat enfonça l'accélérateur.

Morgan se cramponnait nerveusement à son siège. Il lui était arrivé rarement de se trouver à bord d'un engin collé au sol et de voir le paysage se déplacer relativement vite de chaque côté. Cela le mettait mal à l'aise. Il ferma les yeux.

— Tu vas nous réduire en bouillie ! s'exclama-t-il avec irritation.

Mat éclata de rire.

— Nous ne dépassons pas le cinquante.

Morgan se détendit. Le village et le Temple, sous la pluie tiède, ne formaient plus qu'une masse informe qui, elle-même, ne tarda pas à disparaître.

— Par tous les dieux du cosmos ! soupira l'agent de Muns. Chaque fois que je suis obligé de prendre contact sur des planètes arriérées comme celle-ci, ou en voie de développement, je dois me déplacer en char à bœufs, enfourcher des animaux qui empestent, embarquer à bord de navires à voiles ou à vapeur, m'engouffrer dans des tunnels, m'élever dans les airs sur de fragiles engins à hélices qui ne sont même pas adaptés à la pesanteur de leur milieu, emprunter les moyens les plus archaïques de transports sous le prétexte de ne pas vexer les indigènes et de ne pas troubler leur esprit par l'étalage de notre technique. En voilà des histoires ! Toutes ces lois sont idiotes et je commence à croire que c'est le nôtre, d'esprit, qui ne va pas bien. D'ailleurs, je préférerais aller à pied, je me sentirais mieux.

— Que faisais-tu avant ? demanda Mat distraitement.

— Pourquoi ?

— Excuse ma curiosité, mais j'ai toujours pensé que tu étais un type à part de la société. Tu ne vois pas tout à fait les choses comme nous.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Certaines conversations que nous avons eues avant de débarquer sur ce gros tas de boue.

— Tu ferais mieux de les oublier. Il faut être totalement idiot pour se laisser embarquer dans cette colonisation de Tellure. Crois-moi, je suis le dernier des imbéciles.

— Il n'y a pas que toi.

Mat se dressa soudain sur son volant.

Devant eux, la route s'étalait toute droite entre deux murs de végétation dense. De place en place se

remarquaient encore des traces d'empierrement, mais surtout des trous d'eau.

Il envoya un bon coup de poing sur la cloison qui les séparait des hommes, puis un autre plus violent.

— Ne vous endormez pas, les gars ! cria-t-il.

Derrière, il y eut quelques jurons étouffés et des bruits de culasses mobiles. Quelqu'un fit tourner la mitrailleuse sur son pivot et engagea une bande.

— Tu crains quelque chose ? demanda Morgan.

Son compagnon haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. C'est un sale coin. J'y suis déjà passé trois fois pour escorter le ravitaillement des compagnies et chaque fois nous nous sommes fait accrocher. Rien de grave. Les rebelles tirent de trop loin et avec leurs vieilles pétoires... Mais je me suis laissé dire qu'ils en avaient de nouvelles, plus efficaces.

Mat fit une grimace.

— Il y a deux ponts un peu plus loin, expliqua-t-il, nous serons obligés de ralentir pour les passer. Ils sont trop étroits.

— Deux ponts ! J'espère qu'ils sont encore en bon état. Ce tas de ferraille pèse plusieurs tonnes.

— Ils sont gardés jour et nuit.

Juste à ce moment, la mitrailleuse cracha une longue rafale dans le fouillis de la végétation. Des branches éclatèrent en projetant une sève jaunâtre. Des fleurs fantastiques s'agitèrent violemment. Le bruit infernal se répercuta au loin et le lourd véhicule faillit verser dans le fossé. Mat pesa de tout son poids sur le volant pour

l'obliger à se redresser. Morgan se leva sur son siège pour regarder dans le bac arrière. Le mitrailleur avait encore son œil collé sur la lunette de visée.

— Qu'avez-vous vu ?

— Quelque chose a remué, là-bas, répondit l'homme en désignant un point dans le moutonnement confus de la sylve.

C'était sans doute une erreur, car rien ne se produisit. L'engin, qui avait repris son équilibre, poursuivait sa route. Morgan se laissa retomber sur son siège.

— Un peu nerveux, ton gars.

— Il y a de quoi. Ce maudit climat nous tape sur le système.

Evidemment, il n'y avait pas que le climat. L'angoisse y était pour beaucoup. Cette attente sournoise du danger usait les nerfs des hommes qui ne supporteraient pas longtemps cette tension. Les dirigeants de la S.E.M.C.O. devaient le savoir. Quand allaient-ils se décider à employer l'arsenal sophistiqué de l'impérialisme imbécile ?... Fatalement, ils devaient y arriver le plus vite possible.

En ce moment, le temps travaillait contre lui. Leur pouvoir n'était pas encore bien assis. Et le général Muns attendait la faute qui lui permettrait d'agir.

Un rire étouffé, agrémenté de quelques plaisanteries, arriva jusqu'à lui. Une bouteille fut débouchée. Il comprit que les hommes venaient d'avaler un psycho-analeptique puissant stimulant de l'humeur.

Soudain, ce fut au tour de Mat de réagir. Il stoppa net le véhicule en calant brutalement le moteur.

— Toi aussi tu fais une dépression ? grommela Morgan.

Sans répondre, Mat colla son visage à la meurtrière aménagée dans le blindage, en face de lui.

— Là-bas... Dans le fond... Tu ne vois rien ?

Morgan regarda à son tour... Effectivement, noyées sous la pluie, des silhouettes indistinctes s'agitaient au milieu de la piste. Certainement une troupe d'hommes en marche qui venait à leur rencontre. Mais il était difficile de savoir à quel parti ils appartenaient.

Mat passa pensivement sa main dans sa barbe humide.

— Les Telluriens n'auraient quand même pas ce toupet, fit-il. Je veux dire les rebelles.

— Pourquoi pas ?... Ils ont deux bras, deux jambes, une tête, comme nous. Avec un uniforme acheté chez le même faiseur, ils peuvent s'approcher sans crainte et nous fusiller au dernier moment. Pour peu que les plantes s'en mêlent, je nous vois très mal partis.

Il s'adressa aux hommes.

— Tout le monde sur les bas-côtés, cria-t-il. Ne tirez que sur mon ordre.

Le mitrailleur resta à son poste et les autres s'enfoncèrent avec circonspection dans la végétation. L'histoire des plantes carnivores était encore dans toutes les mémoires.

Mat fouillait l'espace devant lui à l'aide de ses jumelles.

— Ça va, dit-il au bout d'un moment, ce sont des types de chez nous.

— Tu es sûr ?

— Oui, je vois leur insigne.

Il respira mieux. Les hommes sortirent un à un de leur cachette, le mitrailleur abandonna son arme dont le canon ne menaça plus que le ciel.

— Une patrouille ? demanda encore Morgan.

— Non. Ils sont trop.

Mat fronça les sourcils. Il se passait quelque chose qui ne lui plaisait pas. Il remit le moteur en marche et rangea le véhicule sur le côté qui lui paraissait le plus solide de la piste. Ils attendirent avec impatience.

Bientôt, ils purent se rendre compte de l'ampleur du détachement. Il y avait là au moins deux compagnies qui refluaient vers le P.C. avec armes et bagages.

Comme le temps ne se prêtait pas aux commentaires, les hommes défilaient en silence. Un officier se détacha de la fin de la colonne et se dirigea droit sur Morgan.

— C'est vous qui remplacez Beeth ?

— Oui.

— Il vous attend au poste avec impatience et ne comprend pas votre retard.

Puis, s'adressant à Mat :

— Méfiez-vous au retour. La piste n'est plus gardée.

— Les ponts ? fit Mat.

— Pour l'instant ils sont toujours en bon état. Bonne chance à tous.

L'officier disparut au milieu de ses hommes et le dernier groupe s'enfonça peu à peu dans la brume. Le martèlement lourd des pas s'étouffa dans le lointain. Ils

étaient de nouveau seuls sur la piste bourbeuse où les gouttes d'eau formaient de petits geysers.

— Avec une ouverture de route pareille, constata Morgan, nous ne craignons plus rien sur le reste du parcours. Embarquez, les gars.

— Parle pour toi, marmonna Mat dans sa barbe, je suis obligé de revenir avec Beeth.

Comme il remettait le véhicule en marche, un formidable coup de vent balaya le ciel et la pluie cessa comme par enchantement.

— Ouf ! Ça va mieux, fit le mitrailleur en enlevant l'espèce d'imperméable qui le protégeait des pieds à la tête. Je commençais à m'engourdir.

Les hommes s'ébrouèrent et commencèrent à discuter.

— Nous allons pouvoir aller plus vite, dit Mat.

— Pas trop, le prévint Morgan. Ces engins ne possèdent aucun stabilisateur antigravifique. Il faudrait peut-être t'en rappeler.

Décidément, il ne se débarrasserait jamais de cette méfiance instinctive qu'il éprouvait chaque fois qu'il était obligé de se servir d'une machine manquant d'intelligence. Celle-ci était d'autant plus stupide qu'elle était lourde et difficile à diriger. Il aurait été si simple de la munir d'un cerveau positronique au nez et à la barbe de la Garde. Son enquête aurait été facilitée.

Ce fut lui qui aperçut le pont le premier. Il le signala aussitôt à Mat.

— Très bien, fit ce dernier, nous approchons d'Okong. Le second pont est à environ un kilomètre. J'espère que Beeth sera prêt.

— Quel genre d’homme est-ce ?

— Bête et prétentieux. Mais tu n’auras pas le temps de t’en apercevoir, je vais l’embarquer immédiatement.

Ils se turent car la traversée du pont nécessitait toute l’attention de Mat.

C’était un ouvrage étonnant, en pierre, d’une centaine de mètres, de haut et d’environ cinq cents de long. Il permettait le franchissement d’un ravin au fond duquel coulait une rivière aux eaux tumultueuses. Une superposition d’arches qui tremblaient sous le poids du char, mais le monument donnait l’impression de pouvoir résister à une charge plus importante. N’importe, Morgan laissa échapper un soupir de soulagement quand ils furent de l’autre bord.

— Si j’étais à la place des rebelles, dit-il, je ferais sauter ce pont pour isoler définitivement le poste d’Okong.

Le véhicule venait de franchir une cinquantaine de mètres lorsque l’explosion se produisit derrière eux. Un souffle puissant et chaud fit se courber la végétation, des débris tombèrent en sifflant autour d’eux.

— Grande Galaxie ! s’écria Mat en pâlisant. Heureusement que nous n’étions pas dessus.

— Ce n’est pas de la dynamite, constata Morgan, mais quelque chose de plus puissant. Les Telluriens font des progrès. Voilà qui va obligé Ruder à changer de stratégie. Si tu veux mon avis, ne tente pas de traverser le deuxième pont, il est certainement miné lui aussi. Dès que tu arriveras devant l’entrée, tu ralentiras et nous sauterons tous de ton côté.

— Pourquoi de mon côté ?

— Parce qu'il n'y a pas de lianes. J'ai de bonnes raisons pour m'en méfier.

— Mais il y a le fleuve ! s'écria Mat avec angoisse. On ne le voit pas à cause de la végétation, mais il est là.

— Et alors ?

— Je ne sais pas nager.

— Ce n'est vraiment pas le moment de penser à ça.

Morgan s'adressa aux hommes à l'aide du micro qui permettait de se faire comprendre lorsque les volets blindés étaient fermés.

— Ne fermez pas les volets, conseilla-t-il, dès que le véhicule ralentira, vous sauterez dans la même direction que nous. Sous aucun prétexte ne vous approchez d'une liane. Certaines sont carnivores. Pour l'instant, tirez sur tout ce qui bouge. Compris ?

— Compris, lieutenant, répondit le soldat qui se trouvait à la mitrailleuse.

Il crispa son doigt sur la détente et une longue rafale de balle percuta l'épaisse masse de verdure qui parut s'animer dans une explosion de feuilles arrachées. C'était des balles spéciales, presque aussi puissantes que des obus ordinaires, qui avaient la propriété de répandre un gaz sternutatoire et vésicant. Il bloquait aussi la respiration pendant quelques secondes, ce qui n'arrangeait rien pour ceux qui se trouvaient à portée. Heureusement, il n'était réellement dangereux que dans un rayon de dix mètres autour du point d'impact. Il suffisait de bien évaluer la distance et de faire attention à la direction du vent.

Le char poursuivait son chemin semblable à un gros coléoptère malhabile sur le sol fangeux. Ses chenilles grinçantes projetaient des gerbes de boue derrière lui.

— Crois-tu qu'ils oseront nous attaquer ? demanda Mat.

— Je n'en sais rien. Peut-être que la mine était commandée par un mouvement d'horlogerie et qu'il n'y avait personne autour. S'ils attaquent, nous serons en état d'infériorité.

— Ce n'était pas prévu dans le contrat que j'ai signé.

Autour d'eux, la jungle soupirait, des lianes se balançaient comme des serpents aux branches des arbres ; bien sûr, leurs fleurs n'étaient pas les mêmes que celles de la cité morte, mais allez donc savoir...

Un papillon de deux mètres d'envergure s'éleva pesamment d'une clairière dans un vol irisé ; pendant une seconde, sa grande ombre occulta la lumière grise qui tombait du ciel, puis il disparut dans la direction du fleuve.

— Voilà le deuxième pont, annonça Mat, il est moins important que l'autre. Une passerelle en fer d'une dizaine de mètres qui enjambe un canal.

En effet, juste en face d'eux, le tablier du pont apparaissait sur son assise de pierre. Rien n'apparaissait dans les environs. L'autre rive du canal était déserte.

— Tu crois que... commença Mat.

Juste à ce moment un coup de feu claqua et le mitrailleur s'écroula, frappé en plein front. Une arme automatique enchaîna et ses balles explosives vinrent riveter le blindage du char.

Le pont donna l'impression de se soulever sur un nuage de feu. Un bruit sourd fit trembler l'air et le sol.

Le tank avançait maintenant au pas.

— Sautez tous ! hurla Morgan en poussant son compagnon avec force.

Comme dans un rêve, Mat se sentit projeté dans un tourbillon de flammes et d'eau.

Privé de direction, le char s'enfonça dans la jungle et commença à brûler en vomissant une épaisse fumée noire. Ses munitions et ses réservoirs explosèrent.

Le temps sembla suspendu, puis des cris de victoire montèrent des fourrés. Des silhouettes vertes surgirent en bondissant.

Un moment, Mat se crut perdu, il étouffait dans une eau noire qui l'attirait loin de la berge.

Une poigne solide le tira par les cheveux et l'aida à monter sur un tronc d'arbre qui avait poussé au ras de l'eau.

— Bravo pour le plongeon, fit une voix ironique, mais tu as été trop loin.

Mat cracha, toussa, se frotta les yeux.

— Où sont les autres ?

— J'ai l'impression qu'ils ont trop tardé.

— Et les rebelles ?

— Tu ne les entends pas crier ?

Morgan avait son air de félin aux aguets. Au-dessus d'eux s'étalait la végétation protectrice de l'arbre. Sous eux, le fleuve coulait majestueusement avec des reflets d'ardoise, l'autre rive n'était pas visible.

— Je crois qu'ils ignorent notre présence ici, continua Morgan, nous devons nous éloigner aussi vite que possible.

— Pas avant de savoir où sont passés les hommes.

— S'ils sont intelligents, ils feront comme nous.

Avec précaution, ils rampèrent sur le terrain en pente, s'aidant des branches et des lianes qu'ils saisissaient avec dégoût, mais celles-ci ne paraissaient pas dangereuses.

Ils arrivèrent ainsi à l'endroit où se trouvait le deuxième pont, du moins ce qu'il en restait. Il s'était totalement écroulé dans le petit canal de dérivation et les piles de la berge n'étaient plus que de la poussière.

— J'ai l'impression qu'ils ne maîtrisent pas encore très bien leur nouvel explosif, murmura Mat.

Ils n'entendaient plus les cris de victoire des Telluriens.

Ils continuèrent de progresser le long du canal qui n'était pas très profond. Quand il jugea être à bonne distance, Morgan s'arrêta.

— Pour l'instant, nous ne craignons rien, dit-il. S'ils font des recherches, ils les feront du côté du fleuve.

— Nous n'avons plus d'armes, fit remarquer Mat.

— Je possède encore quatre grenades qui sont assez impressionnantes quand elles explosent.

Les deux hommes se reposèrent sur une pierre plate, qui se trouvait à fleur d'eau, contre la berge. C'était sans doute la force de la déflagration qui l'avait projetée jusque-là.

L'espoir de retrouver l'un des soldats encore vivant était maintenant bien mince. Ils n'osaient en parler.

Mat n'en pouvait plus, il était courbatu, fatigué, et sa barbe, hirsute, était collée par la boue qui commençait à

sécher, son front saignait. Il n'était pas adapté à cette vie violente, à moitié sauvage, qu'on l'obligeait à mener.

— J'espère que le P.C. a entendu le bruit des deux explosions, fit-il avec lassitude, et qu'il enverra du renfort.

— Tu te fais des illusions.

— Et le poste d'Okong ?

— Depuis que nous sommes ici, ceux qui s'y trouvent ont l'habitude des explosions, ils ne bougeront pas. A quelle distance sommes-nous de ce poste ?

— Environ trois kilomètres, mais je suppose qu'après ce qui vient de nous arriver, nous ne suivrons pas la route.

— Tu as raison.

— Par la jungle, il faut compter le double si ce n'est plus.

— Nous mettrons le temps qu'il faudra.

Morgan se leva et commença à gravir la pente cimentée du canal.

— Que fais-tu ? demanda Mat. Okong n'est pas par là ?

— Je veux voir ce qui se passe autour du char.

— C'est idiot, il n'y a plus personne de vivant.

— Je veux en être sûr.

Morgan était arrivé au sommet de la déclivité, il avança une tête prudente. Un sentier longeait le canal. A première vue, il paraissait peu utilisé car la végétation l'envahissait malgré son revêtement pierreux. Plus loin, derrière une masse moutonnante d'énormes roseaux, une fumée noire s'élevait. Le char continuait de brûler. De temps à autre, une caisse de munitions sautait avec un

bruit sourd et des flammes de cuivre, mêlées à une fumée jaunâtre, apparaissaient brusquement.

— Ce sont les gaz des balles de mitrailleuse, expliqua Mat qui s'était décidé à le suivre, jamais nous ne pourrons approcher, même ici nous sommes en danger.

— Le vent est avec nous, s'entêta Morgan.

Le marécage en face d'eux ne semblait receler aucun piège. A part les pétarades intermittentes, aucun cri de victoire ne venait troubler le calme du lieu. Combien de temps s'était-il écoulé depuis le début de l'embuscade ?... Certainement une bonne heure, peut-être même plus. Tout s'était passé si vite qu'ils n'avaient pas pu contrôler le temps.

Les rebelles, peu soucieux de rencontrer une colonne de secours, s'étaient évanouis dans la nature.

— Allons-y, dit Morgan.

Ils traversèrent le sentier d'un bond et se retrouvèrent, enfoncés jusqu'aux chevilles, dans la boue du marais. Ils progressèrent lentement en direction de la fumée.

— Je me demande ce qui peut t'intéresser, grogna Mat, nous ne pouvons pas nous éterniser ici car la nuit ne va pas tarder. Tu ne vas pas me faire croire que c'est le sort de ces pauvres types qui t'intéresse. Ce ne sont que des voleurs ou des assassins... Ils n'auraient pas levé le petit doigt pour nous sauver.

— Je le sais.

— Dans ce cas, filons, ces marais me flanquent la trouille et chaque fois que je peux les éviter...

Mat avait probablement raison, à chaque pas qu'ils faisaient, des formes étranges fuyaient devant eux en ondulant. Sous leurs bottes, ils écrasaient des corps mous qui s'agitaient désespérément. D'énormes araignées tissaient leur toile sur leur passage et ils étaient obligés de les contourner.

— Cette planète m'intéresse, dit Morgan.

Mat fit une grimace de dégoût en décrochant de sa tunique une espèce de lézard à six pattes qui s'y cramponnait.

Autour d'eux, les tiges des roseaux qui mesuraient plus de vingt mètres se balançaient mollement.

Le marais étalait son emprise énorme dans un pourrissement de couleurs et d'odeurs, un grouillement d'insectes géants, une pénombre de caverne aquatique. Ici, la lumière verdâtre tremblait sous les feuilles épaisses, au ras des mousses, là où des bêtes rampantes, sans nom, à la tête caparaçonnée, faisaient cligner leurs yeux froids qui avaient contemplé les premières aurores de ce monde. Plus loin, elle s'irisait sur des fleurs étranges, sans parfum, empoisonnées, qui balançaient leurs corolles de la taille d'un homme en se nourrissant d'insectes.

Les tiges des roseaux se soudaient parfois à la roche décomposée, créant des masses qui donnaient l'impression de se gonfler sous l'action de la chaleur humide, poisseuse. Toute cette vitalité fastueuse, débordante, semblait cependant figée dans l'éternité, il s'en dégageait la solennité des temples antiques et des vieux rites oubliés.

— le crois que le marais n'est qu'un être immense, dit Morgan en s'arrêtant soudain.

CHAPITRE VI

Le véhicule, après avoir abandonné la route, avait fait une large saignée dans la végétation, puis il s'était arrêté, renversé sur le flanc, trente mètres plus loin. L'intérieur de la caisse arrière où se trouvaient les hommes était parfaitement visible, car les volets étaient restés ouverts. Aucun corps ne se remarquait, ni dedans ni autour, à croire que ces hommes n'avaient jamais existé.

— Tu vois quelque chose ? demanda Mat.

— Rien.

— Ce n'est pas possible ! Ils sont restés sur la route où ils ont réussi à faire comme nous, à sauter dans le fleuve.

— Tu oublies que j'ai eu le temps de voir ce qui se passait. J'ai vu le mitrailleur tomber à la renverse, le crâne percé par une balle, et les grenades qui explosaient un peu partout.

— Dans ces conditions, pourquoi perdre notre temps à venir ici ?

— Je veux savoir.

— Savoir quoi ? s'impatienta Mat en regardant autour de lui avec inquiétude. Ils sont morts pendant le trajet qu'a fait le char en quittant la route. Ils sont dans les fourrés, là-bas. Il n'y a rien à savoir de plus.

— Il y a autre chose, s'entêta Morgan, j'en suis sûr.

— Très bien, soupira Mat, quand tu sera décidé, tu me feras signe.

A ce moment, comme son regard se posait, machinalement, sur une étendue liquide peu profonde, son

attention fut attirée par un bouillonnement curieux qui venait de naître à cet endroit. « Encore un reptile ! pensa-t-il avec ennui, il doit être de taille. » Il se trompait. Une masse ronde apparut soudain au ras de l'eau. Quand elle fut débarrassée des herbes aquatiques qui la masquaient en partie, cette masse ronde s'avéra être une tête humaine parfaitement reconnaissable malgré sa teinte verdâtre, d'autant plus qu'elle avait un trou en plein milieu du front. C'était celle du mitrailleur.

Mat sentit un vertige s'emparer de lui. Il se cramponna à un roseau pour ne pas tomber, ses yeux s'exorbitaient. Cette chose semblait vivre encore, car il venait de voir les paupières s'ouvrir sur un regard fixe.

— Grande Galaxie ! gémit-il avec angoisse. Est-ce possible ?

— Quoi ? demanda Morgan qui surveillait toujours le véhicule.

— Là, à quelques mètres, ce mort-vivant.

Morgan sursauta et tourna la tête dans la direction indiquée. Le mitrailleur était maintenant totalement hors de l'eau et d'autres têtes apparaissaient. Ils étaient tous là, se dandinant curieusement, comme des marionnettes sans fil.

— Je m'en doutais, murmura Morgan.

— Je rêve, dit encore Mat.

— Non, tu ne rêves pas. C'est un piège adroit et beaucoup ont dû s'y laisser prendre. On se précipite pour sauver des malheureux qui semblent toujours vivants et on se fait attraper à son tour.

— Qu'est-ce que c'est, John ?... Qu'est-ce que c'est ?

— Une plante ou quelque chose d’approchant. Elle pousse des ramifications à l’intérieur du corps et se nourrit. Les formes que tu vois sont totalement vidées. Malheureusement, les Telluriens ont réussi à domestiquer ces choses et s’en servent contre nous. Cette plante qui nous tend ce piège monstrueux doit avoir très faim. Décidément, cette planète n’a pas fini de m’étonner.

Mat le regarda comme s’il était monstre lui-même.

— Partons, dit-il d’une voix sèche, mais si ce spectacle t’intéresse, tu peux rester.

Les formes humaines commencèrent à s’arracher à la boue ancestrale qui semblait les avoir modelées. Un pas hésitant, puis un autre. Chaque fois que l’une d’elles soulevait la jambe un peu haut, on pouvait voir, dessous, son prolongement végétal, comme de fines racines qui s’enfonçaient dans les profondeurs du marais.

Les deux hommes regardaient, fascinés, ces choses qui dépassaient l’entendement. Une voix en eux réclamait frénétiquement une fuite immédiate, éperdue, mais ils ne pouvaient bouger. Ce fut Morgan qui secoua le premier le sortilège.

— Vite, partons, dit-il, une liane peut nous attraper par-derrière.

Mat fit un bond et se retourna. Pour l’instant, rien ne se passait dans la forêt de roseaux où les énormes araignées continuaient de tisser leur toile brillante. Ils coururent à toute vitesse, suivant les traces qu’ils avaient laissées en venant. Dans leur dos, il y eut comme un craquement sinistre suivi de hurlements lamentables. Mat sembla ralentir.

— Plus vite ! cria Morgan. Les morts ne se plaignent pas.

Quelque chose siffla dans l'air, griffa le tronc des roseaux géants et s'enfonça dans le sol à quelques mètres d'eux. Trop tard, ils étaient sauvés et ce fut presque avec joie qu'ils retrouvèrent l'eau tranquille du canal. Ils le traversèrent en quelques enjambées. Heureusement pour eux, même en son centre, il n'était pas très profond, l'eau leur arrivait à peine aux genoux.

— Qu'allons-nous faire ? dit Mat en se laissant tomber sur le sol à peu près sec de l'autre berge.

— Pas question de couper à travers la jungle, déclara Morgan d'un ton péremptoire, ce petit intermède m'a suffi amplement et je préfère être bouffé par les Telluriens que par une plante carnivore. Nous irons à Okong par la route.

C'était aussi l'avis de Mat. Quelques minutes plus tard, ils marchaient sur la route empierrée. Elle s'étalait devant eux, toute droite, bordée de chaque côté par son mur de végétation luxuriante. Une ombre de plus en plus dense planait sur l'étendue silencieuse, cette fois la nuit n'allait pas tarder.

Comme pour compliquer un peu plus les choses, la pluie se remit à tomber avec violence. Malgré leur survêtement spécial, ils furent trempés en quelques secondes.

— Trois kilomètres dans cette gadoue, explosa Mat, ça ne va pas être marrant. Toi tu as l'air de t'en fiche comme si tu étais venu ici en simple spectateur. C'est de l'inconscience ou quoi ?

— Je te l'ai déjà dit, cette planète m'intéresse, je la sens différente des autres. Elle est... Comment dirais-je ?... Irréelle... Oui, c'est le mot.

— Peuh !

Le martèlement de la pluie sur les feuilles faisait un bruit monotone. Mat devenait de plus en plus morose, car il venait de réaliser qu'il ne pourrait pas retourner jusqu'à la base aérienne par ses propres moyens. Son seul espoir était qu'un glisseur vienne voir ce qui se passait dans le secteur, mais il en doutait.

— Je pourrais vivre deux cents ans, grommela-t-il, je me rappellerais toujours cette journée. Ah là là ! Quelle idée j'ai eue de m'arrêter à la balise 34.

La nuit était maintenant totale et ils marchaient presque sans voir. Soudain, Morgan, qui fouillait l'ombre au plus profond que pouvait aller sa vue perçante, s'écria :

— Mat!... Regarde.

Au loin, une lumière jaune tremblotait faiblement. Ce n'était qu'un reflet sur une étendue liquide, mais cela prouvait qu'une vie organisée existait, quelque part, au sein de ce monde végétal.

— C'est peut-être le poste d'Okong, dit Mat, je sais qu'il possède un générateur ionique camouflé.

— Pour se permettre une telle illumination, le chef de poste ne doit pas se douter que les rebelles sont autour de nous.

— Mais si, puisque c'est lui qui a demandé de l'aide. Seulement, il a toujours eu confiance dans le chef de village et la population locale.

— Je vois. Il joue le colonisateur bon enfant qui se croit adoré de ses esclaves.

— N'exagère pas. Certains Telluriens nous aiment bien puisqu'ils nous donnent un coup de main à combattre les rebelles.

— Je me le demande. Ce Beeth doit avoir pris une femme dans la région.

— Trois.

— Hein ?

— Tu as bien entendu... Trois femmes... Un cadeau du chef de village.

— De mieux en mieux. J'espère, pour lui, qu'elles sont jolies.

Ils approchaient peu à peu de la lueur. Autour d'eux, le paysage changeait. Ce n'était pas très perceptible à cause de l'obscurité et de la pluie, mais ils s'en apercevaient quand même. Sur les bas-côtés de la route, la végétation devenait moins dense.

Soudain, sans que rien ne puisse laisser prévoir son geste, Morgan saisit son compagnon par le bras et le précipita derrière un fourré malgré ses protestations. La poussée avait été rude et Mat jurait.

— Tais-toi... On vient.

Mat se tint tranquille et se mit à écouter attentivement.

En effet, droit devant eux, montant de l'ombre, un bruit indéfinissable se superposait à celui de la pluie... Une sorte de roulement continu, une rumeur. Ils ne tardèrent pas à comprendre. Ce bruit était produit par des centaines de pieds nus qui frappaient le sol mouillé. Le détachement des rebelles passa devant eux. Il venait d'Okong et ne pouvait avoir traversé le village qu'avec la complicité de ses habitants. Des ordres, lancés à voix basse, se firent entendre, puis des rires et des chuchotements. La troupe disparut dans l'obscurité aussi rapidement qu'elle était apparue.

— Cette fois, j'espère que tu as compris, grommela Morgan.

— Grande Galaxie ! Tu as raison... Ils sont tous contre nous. Je crois que nous n'arriverons jamais à les convaincre de rester tranquilles sans l'aide de la Garde, mais celle-ci n'a pas l'air de se décider.

— Elle attend un ordre précis du gouvernement, et en ce moment, avec les sauriens au pouvoir...

— Oui... Autrement dit, nous pouvons attendre longtemps.

— De toute façon, fit Morgan en soupirant, l'intervention de la Garde sonnerait le glas de notre liberté. Il ne faut pas oublier que nous sommes tous recherché par la police.

— Parle pour toi, mon vieux, déclara Mat avec hauteur, moi, je suis blanc comme neige.

— Sans blague !

— Parfaitement... C'est comme je te le dis... Si j'ai signé ce contrat c'est seulement dans l'espoir de gagner un gros tas de fric.

Morgan riait tellement qu'il donnait l'impression de perdre ses dents.

— Tout le monde peut se tromper, dit-il en se calmant.

— Pas à ce point, mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Le poste était situé à l'écart du village d'Okong, au sommet d'une colline. Il était entouré d'un mur assez haut, percé d'une seule porte.

Le lampadaire en fer forgé, dont la lumière avait guidé les deux hommes, était accroché juste au-dessus. De temps à autre, une forte bourrasque le faisait se balancer et sa lumière jaune jetait des ombres mouvantes sur la muraille grise. Sa chaîne grinçait sourdement. La porte était composée d'énormes barreaux en fer, ornés de pointes recourbées.

Le coin était sinistre.

— Une vraie prison, dit Mat en ralentissant instinctivement le pas, c'est drôle comme la nuit montre un autre aspect des choses. J'espère que les sentinelles ne vont pas nous tirer dessus.

— Il ne semble pas y en avoir, grogna Morgan, en mesurant du regard la hauteur de la muraille, comme s'il allait devoir passer par-dessus.

En effet, ils avaient beau chercher, la sentinelle demeurait invisible.

— Il doit bien y en avoir une quelque part, dit Mat avec ennui, ou alors ils sont tous morts.

Ils s'approchèrent lentement, presque à toucher la grille. Cependant, la sentinelle était là. On ne la voyait pas, mais on l'entendait ronfler quelque part dans l'ombre. Au troisième appel, il y eut une galopade.

— Qui va là ?

L'homme apparut avec son fusil en bandoulière et son vieux casque de travers.

— Amis, dit Mat en se mettant en pleine lumière. Le chef de poste nous attend.

— Ah ! fit l'homme en fixant Mat. Je vous reconnais, vous êtes déjà venu ici. Le lieutenant vous a attendu, mais

il ne vous attend plus depuis longtemps, il dort.

Il regarda d'un air étonné à travers la grille et demanda :

— Qu'avez-vous fait de votre char ?

— On vous expliquera plus tard, fit Morgan avec impatience. Ouvrez donc cette porte de prison. Nous avons besoin de nous reposer, mais avant on voudrait prendre une bonne douche.

— Bon, dit l'homme en se dandinant.

— Est-ce qu'il y a un poste émetteur dans ce trou ? demanda Morgan. Nous devons prévenir le P.C. de ce qui vient de nous arriver.

— Il y en a bien un, mais je ne sais pas s'il fonctionne encore. Vous comprenez, on ne s'en est jamais servi.

— Vous ferez réveiller le radio. Je veux voir ce poste en bon état de marche dès l'aube.

— C'est que, fit la sentinelle en se dandinant de plus belle, je ne sais pas si je dois... Le lieutenant Beeth... Faudrait que je le réveille, c'est lui qui commande ici.

— Non, gronda Morgan qui commençait à sentir l'exaspération le gagner, c'est moi depuis maintenant, je suis là pour le remplacer.

— Euh!...

— Eh bien, ouvrez, cria Mat.

L'homme voulut dire encore quelque chose, mais il préféra se taire devant le visage farouche que montrait Mat en ce moment. Il se contenta d'ouvrir la grille à l'aide d'une énorme clé qui pendait à son ceinturon, attachée à une chaînette.

Il le fit gauchement, comme s'il n'était pas encore bien éveillé.

— Ah là là ! fit-il pour s'excuser. Tout ça ne vaut pas les fermetures magnétiques.

La grille grinça sur ses gonds.

— Entrez.

Il négligea de la refermer et conduisit les visiteurs nocturnes vers le bâtiment principal qui se dressait au milieu de la cour.

— Toutes les vieilles maisons de Tellure se ressemblent, constata John Morgan. Elles ont ce même air d'abandon, ce même aspect sinistre, comme si quelque chose d'innommable s'était passé entre leurs murs, il y a de cela très longtemps.

— Vous croyez ? demanda la sentinelle en regardant autour d'elle. Après tout, vous avez peut-être raison.

Ils gravirent un perron aux marches glissantes et usées, puis pénétrèrent dans un grand hall. Il était éclairé par une grosse boule luminescente.

— Le lieutenant Beeth loge au premier étage, expliqua le soldat en se dandinant à nouveau, et la chambre que l'on réserve généralement aux visiteurs se trouve derrière cette porte. Si vous avez faim et soif, vous trouverez tout ce qu'il faut au bar. Le ravitaillement vient d'être renouvelé.

— Merci, dit Mat en se dirigeant lentement vers le bar. Prenez quelque chose avec nous si le cœur vous en dit.

— Euh ! Ce serait avec plaisir, mais je dois retourner à mon poste. Tenez-vous absolument à ce que je réveille le lieutenant ?

— Non, intervint Morgan qui était en train d'examiner avec curiosité des bas-reliefs qui couraient autour de la salle, à environ un mètre du sol. Non, répéta-t-il, autant le laisser à ses rêves, rien ne presse.

L'homme parut satisfait de cette décision.

— Je vous souhaite une bonne nuit, dit-il en se dirigeant vers la sortie.

Comme il allait refermer la porte, Morgan le rappela.

— Dites-moi, êtes-vous Tellurien ?

— Oh, non, s'esclaffa l'autre, je suis d'origine eridanienne.

— Pourquoi lui as-tu demandé ça ? grommela Mat quand il fut certain que l'homme était suffisamment loin pour ne pas entendre. A sa place, j'aurais été vexé.

— Mais il ne l'a pas été ! triompha Morgan. Il ne s'est même pas étonné de ma question, il s'est contenté de rire.

— Décidément, fit Mat en secouant la tête, tu deviens méfiant. Il n'avait aucune raison de s'étonner puisque les Telluriens sont humains et que la plus grande partie d'entre eux collaborent efficacement avec nous pour combattre les rebelles des montagnes.

— Du vent ! C'est surtout pour mieux nous espionner.

Mat haussa les épaules, se pencha derrière le bar et se redressa avec une bouteille entre les mains. Il se servit un grand verre d'une liqueur jaunâtre qu'il goûta avec satisfaction, car il fit claquer sa langue.

— Où veux-tu en venir ? demanda-t-il enfin. Je sais que tu n'aimes pas beaucoup les gens de la S.E.M.CO. Personne ne les aime. Mais les temps sont difficiles pour la recherche

et l'exploitation de nouvelles colonies. La S.E.M.C.O. recrute le personnel qu'elle a sous la main.

— En contrevenant à la loi.

— Tu parles comme un garde de l'espace ! s'écria Mat qui ne croyait pas si bien dire. Avoue que ce serait dommage de laisser tous ces trésors inexploités. La loi est parfois une barrière qui interdit le progrès.

— Laissons la S.E.M.C.O. et revenons à Okong, veux-tu ?... Nous venons d'échapper de justesse à une mort horrible.

— Oui, murmura Mat en frissonnant et en avalant son verre d'un coup.

— Sur la route, continua Morgan, nous avons rencontré une troupe de rebelles aux pieds nus et armés jusqu'aux dents. Quand nous arrivons devant ce poste, tout dort, même la sentinelle, comme si rien ne se passait.

— D'après Beeth, le village est rallié depuis longtemps. Il a même formé une section de jeunes Telluriens pour le défendre et surveiller les points stratégiques.

— On ne le dirait pas. Il y a aussi cette sentinelle...

— Mais enfin ! Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce pauvre type?

— Il nous a ouvert la grille d'une façon bizarre, en déclarant qu'il préférerait les fermetures magnétiques, alors que celles-ci ne sont plus fabriquées depuis cent ans au moins.

— Il doit probablement en rester sur des planètes arriérées.

— Certainement pas. Ou bien ce serait mettre en doute l'esprit d'entreprise de nos techniciens. Mais il y a pire :

cet homme nous a conduits jusqu'ici en oubliant de refermer la grille du poste, comme s'il ne craignait rien de l'extérieur.

— C'est pourtant vrai, dit Mat. Il y a des inconscients partout.

— C'est toi l'inconscient,

Mat soupira profondément en levant les yeux au plafond.

— Ecoute, je suis fatigué et j'ai besoin de récupérer. Remettons à demain cette conversation. Je suis persuadé que Beeth te donnera les explications nécessaires et qu'il te convaincra.

— S'il est de retour.

— Comment cela, s'il est de retour ?

— Ecoute.

Ce fut malgré lui, Mat tendit l'oreille vers les bruits du poste, et il prit conscience du silence écrasant. Rien, aucun bruit, aucun frôlement, aucun soupir, n'indiquaient une présence.

— Ils dorment tous, dit-il enfin.

— Il n'y a personne ici, dit lentement Morgan, j'ai le flair pour détecter ce genre de choses.

— C'est impossible !

— Tout est possible sur Tellure.

Mat regarda l'escalier de pierre qui permettait l'accès à l'étage supérieur. Morgan devina sa pensée.

— Tu peux y aller, dit-il, je vais attendre ici au cas où quelqu'un arriverait à l'improviste, mais j'en doute.

Mat ne fit qu'un bond jusqu'au premier étage. Pendant un moment, l'envoyé du général Muns l'entendit ouvrir des portes et courir d'une pièce à l'autre en jurant. Quand il apparut à nouveau au sommet de l'escalier, Morgan mangeait tranquillement accoudé au bar.

— Alors ? demanda-t-il ironiquement.

— Personne, répondit Mat en venant le rejoindre. Les chambres sont vides, même de meubles. C'est à se demander s'ils ne couchent pas tous dehors.

— Probablement au village, chez leurs femmes.

— Ce manque de discipline pourrait leur coûter cher si le colonel Ruder venait faire un tour par ici.

— Il ne viendra pas. Il ne faut pas oublier non plus que la plupart sont des mercenaires par force et que la discipline...

— Et leur vie ?

— Ca les regarde.

— Bon, eh bien, qu'est-ce qu'on va faire ?

— La sentinelle nous l'a fait comprendre gentiment tout à l'heure : manger et nous coucher sagement.

— Cette visite, là-haut, vient de me couper l'appétit.

— Dans ce cas, bonne nuit.

Mat hésita.

— Tu crois que c'est prudent ?

— Que pouvons-nous faire d'autre ? demanda tranquillement Morgan après avoir avalé une bouchée. Demain nous jouerons la comédie en faisant semblant de

croire ce qu'ils voudront bien nous raconter. Je vais veiller au bar un moment.

Mat regarda les bouteilles, puis son compagnon.

— Rassure-toi, dit ce dernier, j'ai la réputation de tenir le coup.

Après une dernière hésitation, Mat se décida. Il se dirigea vers la chambre qui leur était réservée.

— Par l'espace ! s'écria-t-il après avoir poussé le battant d'un coup de pied ! Quel luxe ! C'est à n'y rien comprendre. Il y a trois lits, une salle d'eau et un tapis sur le sol. Il y fait même chaud.

Il pénétra à l'intérieur et Morgan l'entendit encore s'extasier sur les commodités qui s'y trouvaient, puis il y eut un bruit d'eau entrecoupé de bredouillements qui devaient être un chant...

Mat retrouvait sa bonne humeur sous la douche.

Morgan termina son repas improvisé. Il paraissait calme, mais tous ses sens étaient en éveil. La fatigue ne pesait plus sur ses épaules. Il sentait qu'un danger les menaçait tous deux. C'était une sensation indéfinissable qu'il connaissait bien.

Encore une fois, il examina les bas-reliefs qui l'avaient intrigué dès son entrée dans le hall.

C'étaient des sculptures très fines ciselées dans la pierre. Un travail de patience, long, minutieux, patiné par les ans.

L'artiste avait certainement voulu fixer définitivement un événement important de son époque. Mais qu'avait-il voulu expliquer ?...

Tous ces bas-reliefs étaient dédiés à la gloire d'un roi-serpent qui apparaissait plusieurs fois dans des positions différentes, toutes hiératiques. Des scènes de guerre, de chasse, qui exaltaient son courage. Des soldats, armés de lance, l'entouraient et l'acclamaient. Certains étaient des sauriens complets, d'autres moitié homme, moitié serpent. Il y avait aussi des génies ailés et des vampires à tête humaine.

Un peu en retrait, gardés par un groupe de lézards, les Telluriens des deux sexes contemplaient ces scènes hallucinantes. Étaient-ils des vaincus subissant la loi du vainqueur ?... Difficile à dire. En tout cas, l'une des femmes, au premier plan, portait dans ses bras un enfant saurien à tête humaine. Elle était entièrement nue.

Morgan frissonna et détourna son regard, il venait de remarquer que de l'un des seins de la femme sortait une liane flexible que l'enfant palpitait de ses mains maladroites pour la porter à sa bouche.

Comme il s'approchait de la chambre, un léger ronflement lui fit comprendre que son compagnon dormait déjà. Il repoussa le battant laissé ouvert et chercha un endroit où il pourrait être tranquille, c'est-à-dire sans être vu par une personne surgissant à l'improviste dans le hall. Il opta pour le dessous de l'escalier.

Pour lui, le moment était venu d'avoir une assez longue conversation avec ses chefs. Il espérait bien recevoir de nouvelles instructions. Hélas ! Il fut déçu. Certes, il eut la communication immédiatement et reconnut même la voix du dernier opérateur, mais quand il demanda si le général Muns avait donné des ordres à son intention, il lui fut répondu que le chef de la Garde avait autre chose de plus important à faire que de s'occuper de Tellure et de ceux qui s'y trouvaient.

— Comme c'est malin ! s'écria Morgan plutôt vexé du peu d'intérêt que suscitait sa mission dans les sphères supérieures. Si vous ne recevez pas de mes nouvelles d'ici trois jours, c'est que j'aurai été bouffé par les plantes carnivores et vous en serez tous responsables.

— Prêt pour l'enregistrement, annonça l'opérateur lointain sans faire montre d'émotion.

Morgan approcha le cristal rutilant de ses lèvres et commença son rapport d'un ton détaché. Il appuya sur les faits qui lui semblaient les plus marquants, insista sur la description des bas-reliefs, puis sur l'abandon du poste par ses défenseurs au cours de la nuit.

— A ce sujet, fit-il remarquer, nous pouvons tout supposer, même le pire, car Beeth connaissait ma venue, et s'il ne m'a pas attendu c'est qu'il me croyait mort et, dans ce cas, devait être au courant de l'embuscade, à moins qu'il ne soit mort lui-même. Terminé pour moi.

A sa grande surprise, l'opérateur n'interrompit pas la communication.

— Un moment, dit-il, on me demande de vous poser une question.

Morgan eut la tentation de demander qui était ce « on », mais il pensa que l'autre préférait conserver son anonymat.

— J'écoute, dit-il.

— On voudrait savoir à quoi sert le poste d'Okong.

— Officiellement, il surveille un défilé par lequel les rebelles pénètrent dans la plaine, mais il doit y avoir autre chose. Dès que je le saurai, je vous en ferai part. Est-ce tout ?

— C'est tout, répliqua laconiquement l'opérateur.

La bague reprit son aspect normal et Morgan remit soigneusement le chaton en place. Il allait sortir de sa cachette, mais bien lui en prit d'agir avec précaution, car il vit soudain la porte donnant sur l'extérieur s'ouvrir lentement. Vivement, il s'enfonça à nouveau sous l'escalier en retenant sa respiration.

Quelqu'un venait de pénétrer dans le hall et avançait sans faire de bruit.

C'était comme un long glissement, coupé d'arrêts brusques. Morgan regrettait de ne pouvoir examiner l'inconnu.

Etait-ce Beeth ?... Etait-ce quelqu'un d'autre ?...

L'être était maintenant au-dessus de sa tête.

Il montait l'escalier.

L'espèce de reptation qu'il avait perçue tout à l'heure se précisait en même temps qu'une odeur de vase remuée empuantissait l'atmosphère. Un moment, il eut la vision du marais avec sa houle noire, fétide, ses formes vivantes et innommables, puis cette pénible sensation disparut en même temps que l'odeur. L'être venait d'entrer dans l'une des chambres du premier étage. La maison retrouvait son silence pesant.

— Bon sang ! fit-il en sortant avec précaution de sa cachette. Cette chose ne pouvait être qu'un reptile de grande taille.

Apparemment, il devait avoir raison, car les traces humides laissées sur les dalles, de larges traces sinueuses confirmaient son idée. Sur la pointe des pieds, il entra dans la chambre où Mat dormait du sommeil du juste. Il préféra garder pour lui ce qu'il venait de découvrir.

De toute façon, si Beeth était encore en vie, il ne manquerait pas de lui signaler la présence de ce reptile dans le poste.

Il se contenta donc de fermer solidement la porte en calant une chaise devant, puis de faire le tour de la pièce qui était assez grande. Elle ne comportait que deux autres ouvertures, deux fenêtres solidement défendues par d'énormes barreaux. Assuré d'une certaine tranquillité, Morgan s'endormit à son tour.

Ce fut un roulement contre la porte qui l'éveilla. Un jour sale envahissait la chambre. Il se leva d'un bond et secoua Mat qui commença à protester.

— Debout, cria-t-il en se précipitant vers la porte qu'il ouvrit.

Il se trouva nez-à-nez avec la sentinelle de la veille.

— Vous avez passé une bonne nuit ? demanda-t-elle.

— Oui, grogna Morgan en jetant un coup d'œil dans le hall. Le lieutenant Beeth n'est pas encore levé ?

— Je vais aller voir ce qu'il fait, répondit l'homme. En attendant, si vous voulez ingurgiter quelque chose, il y a quelqu'un au bar.

En effet, Morgan vit un serveur qui nettoyait consciencieusement des verres et les essuyait à l'aide d'une serviette blanche.

Cette image lui parut rassurante et inquiétante. L'homme était trop méticuleux, comme s'il venait d'apprendre les gestes. Il essayait de donner le change. Mat, en surgissant à côté de lui, lui fit oublier cette première impression.

— J'ai faim, dit-il d'un ton péremptoire.

Quelques instants plus tard, ils étaient attablés devant une sorte de pâte brune qui dégageait un parfum agréable..

— Un plat du village, annonça le serveur avec un sourire engageant.

Rien qu'à son accent on devinait qu'il était Tellurien.

Ils commencèrent à manger après une légère hésitation. Cette nouvelle nourriture était excellente.

Autour d'eux, le poste d'Okong commençait à sortir de sa torpeur. Des commandements brefs se faisaient entendre dans la cour. La petite garnison semblait être maintenant au grand complet. Tout semblait se dérouler comme ils étaient en droit de l'attendre de la part d'un officier de la S.E.M.C.O.

Si c'était une comédie, elle était bien montée et pouvait tromper n'importe qui. Morgan se pencha et murmura à l'oreille de son compagnon :

— Faisons semblant de tomber dans le panneau. Tout ceci m'intrigue au plus haut point.

— Oui, répondit Mat sur le même ton, j'ai la curieuse impression de vivre dans deux mondes totalement différents. Comme si je poursuivais un rêve tout éveillé. Et toi ?

L'arrivée de Beeth dispensa Morgan de répondre. Il était debout au sommet de l'escalier et devait les regarder depuis un moment. Il n'avait pas l'air content du tout.

— Bonjour, fit-il sèchement. Je vous attendais hier. J'espère que ce retard n'aura pas de conséquences.

Beeth était grand, mais bouffi par une mauvaise graisse qui faisait trembler ses joues chaque fois qu'il

parlait. Ses yeux gris étaient petits, froids, sans aménité. Son uniforme de brousse le boudinait.

Le personnage déplut tout de suite à Morgan.

— Connaissez-vous la raison de ce retard ? demanda-t-il.

— Bah ! Facile à deviner. Probablement un incident mécanique. Avec ces engins copiés sur ceux du temps passé on ne sait jamais ce qui peut arriver d'un moment à l'autre.

— Non, dit Morgan en regardant son interlocuteur fixement, c'était une embuscade. Nous sommes les deux seuls rescapés.

Le visage de Beeth resta de marbre.

— Une embuscade, hein ? fit-il en commençant à descendre les degrés de pierre. Ainsi vous êtes tombés sur ce groupe de rebelles que j'ai déjà signalé à l'état-major.

Il s'assit à la table et s'adressa particulièrement à Morgan.

— C'est vous mon remplaçant ?

— C'est moi.

— J'ai été averti de votre arrivée par la sentinelle qui était de garde cette nuit. Comme vous le voyez, rien d'officiel.

— J'ai des ordres de mission sur moi.

— Vous vous plairez ici. La population du village est de notre côté et n'hésite pas à nous renseigner quand il le faut.

— En êtes-vous sûr ?

— Evidemment ! Depuis le temps, je commence à les connaître. Je me demande même pourquoi on veut me relever de mes fonctions.

— Je n'en sais rien. Ce qui m'intéresse surtout c'est l'état de l'armement.

— Rien ne manque.

— De toute façon, continua Morgan imperturbable, même s'il est en mauvais état, je ne pourrai en rendre compte à personne.

Beeth émis un rire aigre.

— Vous faites sans doute allusion au poste radio, dit-il, celui qui l'a fabriqué aurait mieux fait d'étudier plus à fond les vieux plans. Ce n'est pas en reproduisant les appareils anciens que nous coloniserons Tellure. Il faudrait autre chose.

— En attendant, nous devons faire avec ce que nous avons.

— D'accord, mais vous pouvez déjà renoncer au poste radio.

Morgan eut un mouvement d'humeur. L'attitude de Beeth lui semblait pour le moins étrange. Il s'accommodait un peu trop de la situation.

— On dirait que vous vous plaisez ici, fit-il remarquer.

— N'importe qui à ma place en ferait autant. J'ai trois femmes qui sont jolies et je m'entends très bien avec les gens du village. Ne soyez donc pas étonné si l'idée de m'en aller ne me réjouit pas. D'ailleurs, je ferai mon possible pour revenir.

— Encore faudrait-il pouvoir partir. Comment comptez-vous procéder ?

— Par la route, comme tout le monde. Le P.C. n'est pas si loin.

— Les ponts ont été détruits et le P.C. de Ruder est en route pour sa base arrière.

Le lieutenant Beeth parut un moment ennuyé. Ses grosses joues tremblèrent et de fines gouttelettes de sueur perlèrent sur son front.

— C'est pourtant vrai, grommela-t-il, je n'ai pas eu le temps d'étudier la question et je ne savais pas pour les ponts. Tout s'est passé si vite.

— Vous feriez bien de commencer à réfléchir, dit Morgan aigrement, et de ne plus vous occuper de vos femmes pour l'instant. Notre situation peut devenir tragique d'une minute à l'autre.

— Je ne crois pas..., commença le chef de poste comme s'il allait dire quelque chose d'important, puis il se mordit les lèvres et son visage se ferma. Bah ! continua-t-il après un soupir, ils enverront certainement un glisseur pour savoir ce que nous devenons. Ils ont l'air de tenir à Okong malgré son peu d'importance.

Morgan se dressa sur sa chaise.

— Il serait peut-être temps d'oublier votre petite vie tranquille, s'emporta-t-il brusquement. Croyez-vous qu'elle va continuer ?

Mat préféra intervenir.

— Du calme, fit-il vivement, ce n'est pas en nous énervant que nous sortirons de ce mauvais pas.

Morgan se rassit lentement. Il regrettait presque de s'être mis en colère mais c'était la faute de cette grosse face ronde qu'il avait devant lui. Non, il ne pourrait pas supporter Beeth longtemps. Pour l'instant, la principale des choses était de connaître les défenses du poste. Était-il encore défendable ?... Tout allait dépendre de la garnison. Il commençait à en douter sérieusement étant donné la manière de procéder de Beeth

— Combien avez-vous d'hommes sûrs ? demanda-t-il en réussissant à se dominer, non sans mal.

— C'est-à-dire ?

Les petits yeux du lieutenant le regardaient sans comprendre.

— C'est-à-dire des hommes de la S.E.M.C.O., précisa Morgan.

— Ah ! Il m'en reste deux. Celui qui vous a ouvert la grille cette nuit et le radio.

— Seulement ! s'écria Mat.

— Je croyais que vous en aviez un peu plus, dit Morgan qui sentait ses bonnes résolutions l'abandonner.

— Au début, oui, dit Beeth, mais ils s'arrangent tous pour tomber malade dès qu'il y a une liaison. Ils partent sous le prétexte de se faire soigner et je ne les vois jamais revenir, alors je les remplace par des Telluriens. J'en ai une vingtaine, je les ai formés.

Morgan se pinça pour savoir s'il ne rêvait pas.

— Est-ce que le commandement est au courant ?

— Certainement. Cette situation doit lui convenir puisqu'il ne m'envoie pas de remplaçants. De toute façon,

mon effectif est suffisant pour garder ces drôles de plantes.

— Hein ? sursauta Morgan.

— Vous n'étiez pas au courant ?

— Pas du tout.

— Je savais qu'il fallait être très discret au sujet de ces plantes, mais à ce point... Enfin, je peux vous le dire maintenant : la véritable raison d'être du poste d'Okong est de surveiller la pousse de plantes curieuses et d'en récolter les graines quand le moment est venu.

— Mais enfin...

Morgan venait de se lever et marchait de long en large. Il ne comprenait plus. Il s'était attendu à autre chose qu'à des plantes.

— Savez-vous à quoi elles servent ? demanda-t-il.

— Pas la moindre idée, répondit Beeth d'un air déçu. Un moment j'ai espéré que vous m'apportiez la solution. Chaque fois que j'ai tenté de le savoir, on m'a fait comprendre que je ne devais pas me mêler de ça, que ces plantes font partie d'un secret de fabrication et que pour protéger le produit encore à l'étude, il valait mieux être discret sur ses composants.

— Ça se défend, murmura Morgan pensivement.

— Une chose est certaine, assura Beeth, c'est que la Société tient plus à cette plantation qu'à tous les gisements de pétrole de la planète.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Son silence sur Okong et le manque d'intérêt qu'elle affecte. C'est d'ailleurs pour ça que je ne m'en fais pas trop. Nous ne tarderons pas à voir apparaître un glisseur.

— Je l'espère pour tout le monde, dit Mat. Et maintenant, si on allait faire un tour jusqu'au village, histoire de jeter un coup d'œil sur les petites Telluriennes.

Morgan lui lança un regard noir.

— Pas encore, rétorqua-t-il sèchement, je voudrais bien visiter cette plantation.

CHAPITRE VII

Il ne pleuvait toujours pas et l'air était lourd, figé, comme si la nature était en suspens.

Dans ce silence, le ronronnement du moteur paraissait insolite, et le petit véhicule tressautait sur la route grise qui n'en finissait pas. Elle taillait une trouée rectiligne dans l'envol des lianes et des fougères arborescentes, évitait le marais qui brillait au loin et se dirigeait droit vers la montagne dont les premières crêtes apparaissaient au-dessus du feuillage immobile de quelques grands arbres.

Dès qu'il avait vu le véhicule, Mat s'était emparé du volant avec autorité. Beeth le lui avait abandonné avec plaisir, car il n'aimait pas beaucoup les engins de fabrication tellurienne et celui-ci en était un exemple particulièrement capricieux.

Il prodigua donc ses conseils à Mat tout en concluant sur une note pessimiste :

— Je n'ai jamais très bien compris comment le moteur tourne et je me demande toujours quand il va exploser.

Pour l'instant tout allait bien. Ce que craignait surtout Morgan c'était une embuscade comme celle de la veille, mais apparemment Beeth avait raison en déclarant que son secteur était tranquille.

Soudain la route sembla sortir de sa prison végétale. Elle jaillit en plein ciel dans un éclaboussement de lumière, buta contre le vide et le véhicule fut obligé de s'arrêter dans un hoquet. La route s'arrêtait brusquement, sans raison apparente, comme si elle n'avait été construite que pour mener des visiteurs jusqu'à ce plateau herbeux, rongé par les intempéries. Il dominait d'une centaine de mètres

une immense vallée dont le fond était pour l'instant invisible aux trois hommes.

Au loin, la montagne s'imposait. Elle se dressait, sombre, pics empanachés de brume, écrasant l'horizon de tout son poids.

Beeth était descendu le premier et marchait vers le bord du ravin. Quand il y fut, il se retourna.

— Approchez, cria-t-il.

Morgan et Mat obéirent. Quand ils eurent plongé leur regard au fond du gouffre, ils ne purent s'empêcher de montrer leur étonnement.

— Hein ? fit Beeth assez content de lui. Ça fait toujours son petit effet quand on le voit pour la première fois.

A première vue, tout le fond de la vallée semblait occupé par une coulée de lave en fusion, des flammes de cuivre qui tremblaient malgré l'absence de la moindre brise. Quand on y regardait un peu mieux, on s'apercevait que ces flammes n'étaient que des fleurs d'un jaune extraordinaire et changeant agitées d'un perpétuel balancement.

— D'ici, continuait Beeth, nous ne pouvons pas juger de la grosseur des corolles, certaines dépassent cinquante centimètres de diamètre. Est-ce que vous avez déjà vu ce genre de fleurs ?

— Jamais, répondit Morgan.

— Eh bien, fit Beeth déçu, il est probable que je ne connaîtrai jamais la raison de mon travail dans ce trou. Quand je suis arrivé, il n'y avait que la moitié de la vallée d'ensemencée.

— Je vais y aller jeter un coup d'œil, décida Mat.

Sans attendre de réponse, il s'engagea sur une sente qui serpentait entre des roches et commença à la descendre.

— Ne vous en faites pas, dit Beeth qui devinait l'inquiétude de Morgan, il ne lui arrivera rien. Ce ne sont pas des plantes de marais.

— Savez-vous que les rebelles commandent aux plantes des marais et certainement à d'autres ?

— Oui. Je l'ai entendu dire par les vieux Telluriens du village, et cela m'a été confirmé plus tard par un savant de la S.E.M.C.O. qui était de passage ici. Depuis, j'ai toujours évité les eaux stagnantes et les endroits où les lianes sont en trop grand nombre. Je tiens quand même à ne pas servir de nourriture. Il n'y a pas que les rebelles à avoir ce don, vous savez. J'en connais qui sont très habiles à ce petit jeu. De toute façon, les plantes carnivores resteront carnivores commandées à distance ou pas, le tout est de savoir les éviter. C'est d'autant plus difficile qu'elles changent de forme.

Beeth souriait comme s'il trouvait la chose plaisante.

Là-bas, Mat venait d'arriver près de la plantation. Un moment, il disparut complètement derrière une rangée d'un jaune ardent, puis il ne tarda pas à réapparaître en brandissant dans sa main une énorme fleur scintillante. Quelques minutes plus tard, il arrivait essoufflé sur le plateau herbeux. La fleur fantastique formant une ombrelle au-dessus de sa tête, mais les teintes merveilleuses, les dégradés transparents, pâlissaient déjà. Bientôt il ne resta plus rien de la femme-fleur ; qu'un tas grisâtre que Mat abandonna.

— L'ennui, dit Beeth, c'est qu'une fois coupée elle meurt. En revanche, la graine est d'une solidité à toute

épreuve et elle sait se défendre à l'aide de dards empoisonnés.

Morgan ne comprenait pas.

La S.E.M.C.O. avait dépensé des sommes énormes, intrigué pour renverser le gouvernement, construit la balise, tenté de détourner la loi, payé des mercenaires, enlevé des hommes, tout cela pour cette fleur étrange qui cessait de vivre dès qu'elle était coupée.

Non, il ne comprenait pas.

Il y avait pourtant une raison à tout cela. Une raison puissante, dévorante, qui avait balayé tous les obstacles.

Laquelle ?...

Avant de reprendre place dans le véhicule, il nota mentalement les caractéristiques de la fleur. Il se promit d'en parler à la prochaine liaison et de demander une série de recherches à son sujet. Si les dirigeants de la S.E.M.C.O. avaient reconnu cette plante, c'est qu'elle devait exister ailleurs.

Maintenant qu'il en avait pris l'habitude, Mat conduisait plus vite l'engin pétaradant et fumant. Beeth semblait ravi de cette promenade, il ne disait rien mais son visage parlait pour lui, il donnait l'impression de les féliciter d'une performance qu'ils auraient accomplie à leur insu. La chose était tellement évidente que Morgan se mit à chercher dans son esprit ce qu'ils avaient bien pu faire.

Naturellement, il ne trouva rien et se demanda si le séjour de Beeth à Okong ne l'avait pas rendu fou... C'était possible... D'autant plus qu'il devenait Tellurien sans s'en douter. Un jour viendrait où il ne pourrait plus s'échapper de cette planète. Jusqu'à quel point était-il contaminé ? Et les autres !... Tous ceux qui étaient là depuis plusieurs

années. Il frissonna malgré la chaleur lourde. Il sentait peser sur ses épaules tout le poids des sortilèges de Tellure. L'esprit des dieux antiques balayait le sien comme un grand vent.

Cette planète n'était pas comme les autres, il la sentait dangereuse et possédée par une force inimaginable, obscure.

Peut-être avait-elle été placée là comme un piège contre l'espèce humaine. Il rejeta cette dernière idée. Qu'allait-il penser ? Devenait-il fou à son tour ?... Tout ceci n'avait pas de sens. Il se raidit et Beeth retrouva son visage normal avec ses petits yeux sournois et féroces. Par la même occasion, il retrouva aussi son antipathie pour lui.

Il le regrettait, mais les antipathies ne s'expliquent pas.

— Nous sommes arrivés, dit Beeth, je vous propose d'aller faire un tour au village avant d'entrer au poste. Qu'en pensez-vous ?... Il y a un peu plus loin une auberge bien tenue.

Mat se retourna pour quêter l'approbation de Morgan. Celui-ci fit signe que oui.

— Pas plus d'une heure, prévint-il en pensant au travail qui l'attendait au poste.

Il avait raison. Aucune consigne n'avait encore été passée et il connaissait à peine ses hommes. C'était surtout l'armement qui l'inquiétait. Mais il avait peut-être tort. Après tout, sa véritable mission était autre et Beeth était toujours là. Pourquoi ne pas en profiter ? Le gros homme connaissait mieux que lui les indigènes de l'endroit et savait s'y prendre avec eux.

La chance était de son côté puisqu'il était toujours en vie. Il n'y avait aucune raison pour que cela change. En laissant à Beeth la même responsabilité, il pourrait rechercher tranquillement un contact avec une personnalité quelconque.

Son rôle de chef de poste n'était pas à prendre en considération. A quoi bon, d'ailleurs ? Sa mission terminée, la Garde, qui n'attendait qu'un signe de sa part, prendrait possession de Tellure au nom de la Grande Galaxie et la S.E.M.C.O. serait obligée de déménager en payant une forte amende pour violation de terre déjà occupée»

En chantonnant, Mat fit virer le véhicule dans un crissement de pneus. Il s'engagea dans la rue principale du village.

A première vue, Okong était un village comme tous les humains avaient l'habitude d'en construire lorsqu'ils débarquaient sur une nouvelle colonie. Son aspect n'avait rien de particulier : maisons en pierre, terrasses abritées avec possibilité de défense, fossés très larges entourant l'enceinte, blockhaus et meurtrières. Chaque maison était une petite forteresse au milieu d'un parc.

Dans la plupart des cas, ces défenses ne servaient à rien sinon à rassurer les nouveaux occupants. Elles ne tardaient pas à disparaître peu à peu au cours des ans, mais ici elles avaient subsisté.

Morgan éprouvait subitement une impression de déjà vu. Il connaissait ces remparts massifs, à moitié écroulés, ces rues étroites, mal pavées, cette sensation de retomber en plein Moyen Age.

Il se frappa le front.

Par l'espace ! Il comprenait maintenant.

Ces habitations étaient les répliques exactes de celles qu'il avait vues dans la cité maudite. Bien sûr, avec les lianes carnivores en moins et la propreté en plus, mais c'étaient les mêmes.

Toutes les villes et villages de Tellure avaient certainement été construits sur le même gabarit, à la même époque, par ce même peuple qui avait essaimé à travers la Galaxie et duquel était née la nouvelle race humaine.

A quel secret espoir obéissaient ces conquérants du cosmos lorsqu'ils sautaient d'une étoile à l'autre avec leurs nefs primitives ? Croyaient-ils entrer dans un nouveau paradis ou, en définitive, n'avaient-ils trouvé qu'un enfer de plus pour les recevoir ?... Car Tellure ne pouvait être qu'un enfer pour eux qui n'étaient pas adaptés.

Le marais — et ses plantes — était ici le maître. Il s'étendait sur la presque totalité de la planète.

Le véhicule s'arrêta brutalement au bord d'un trottoir.

L'auberge annoncée était là.

On les attendait sur le seuil.

Des visages joyeux. Des visages heureux. Des souhaits de bienvenue. Des courbettes mécaniques.

« Oui, c'est ainsi que l'on doit recevoir les humains, que l'on doit... »

— Bonjour, bonjour, mes amis ! cria Beeth en pénétrant le premier dans la grande salle.

Il s'adressa à Morgan.

— Il ne faut pas faire attention. Vous pouvez arriver à n'importe quelle heure de la journée et de la nuit, ils vous accueilleront de la même façon, même si vous venez de les

quitter une heure avant. Au début, ça surprend un peu, on s'y fait, puis on en profite.

A l'intérieur, l'atmosphère était accueillante, chaudement humaine. Trop humaine... Mais, comme le disait si bien Beeth, on arrivait à s'y faire. C'est si facile de croire que ces démonstrations d'amitié viennent du cœur. Impossible de penser autrement.

Le vin pétillait dans les coupes. Une musique étrange berçait des espoirs vagues. Morgan se sentait hors du temps.

Etait-il possible que les Telluriens puissent créer une autre dimension, celle qui conviendrait dans l'instant ?... Ce qui se passait autour de lui semblait le prouver, mais peut-être se trompait-il, peut-être n'était-ce que l'effet de cet euphorisant qu'ils buvaient tous.

Beeth l'avait quitté, il pérorait en ce moment au milieu d'un groupe.

Dans une vision, il entrevit Mat en compagnie de deux Telluriennes qui semblaient s'intéresser à lui. Elles étaient très jolies et portaient des robes fastueuses qui paraissaient déplacées dans ce milieu paysan. Morgan s'était mis un peu à l'écart, près d'un pilier qui soutenait le balcon où avait été installé l'orchestre.

Un gros Tellurien qui le suivait du regard s'approcha.

— Je me nomme Sif, se présenta-t-il en s'inclinant trop bas. Je suis le maire de ce village depuis plusieurs années et c'est moi qui ai conseillé à mes administrés d'être accueillants envers les hommes venus des étoiles. Il le fallait bien, car vos amis possèdent des armes terrifiantes.

— J'aurais préféré, dit Morgan en s'inclinant à son tour, que cet accueil ne se fasse pas sous la pression des

armes.

— Pourquoi ? demanda le maire.

— Avec les armes, toute discussion devient impossible.

— Est-il besoin de discuter ?

— Certainement, puisque vous êtes les descendants des Terriens et que cette planète vous appartient de droit.

Le maire éclata de rire.

— C'est bon, c'est très bon, s'esclaffait-il, vous êtes un modèle parfait de cette société galactique qui règne sur des milliers de planètes. Il faut espérer qu'un jour notre tour viendra. En fait, ce jour n'est plus très loin maintenant et je...

Juste à ce moment, une jeune Tellurienne sortit d'un groupe et lui posa la main sur le bras. Elle prononça quelques mots à voix basse et le maire fut obligé de se pencher, puis il se redressa l'air embarrassé.

— Veuillez m'excuser, dit-il en jetant un coup d'œil étonné vers Morgan, je l'ignorais.

Il s'éloigna vivement comme s'il venait de faire une gaffe ou comme s'il se sentait brusquement de trop.

La jeune fille s'avança en souriant. Malgré ses vêtements soignés, ses bijoux et son air assuré, Morgan la reconnut immédiatement. Il ne pouvait y en avoir d'autres à posséder ces yeux-là. Ils brillaient toujours de leur éclat magnétique, d'un bleu intense.

Il avait devant lui la rebelle de la cité maudite.

— Que lui avez-vous dit pour le faire fuir aussi vite ? demanda-t-il.

— Que je vous connaissais depuis longtemps et que je vous apportais une réponse attendue. Vous vous souvenez ?

— Si je me souviens !...

Morgan en avait le souffle coupé. Comment aurait-il pu oublier la conversation qu'il avait eue avec cette fille ?... Il revoyait encore les corps de ses compagnons qui se balançaient au bout des lianes. Cette Tellurienne, pourtant si belle, était la mort en personne.

Mais elle arrivait juste à temps, au moment où il commençait à désespérer de trouver un interlocuteur valable.

— Quelle est votre réponse ?

Le sourire s'accentua laissant voir des dents à l'émail éclatant. Décidément, cette mort était grisante.

— Nous partirons demain à l'aube, dit-elle.

— Mais... Mes compagnons...

— Beeth sera prévenu dès que nous serons partis. Sa présence n'est pas nécessaire. Vous êtes bien venu jusqu'ici pour proposer quelque chose à notre chef de la part de votre gouvernement, n'est-ce pas ?

— Evidemment.

— Dans ces conditions, il vaut mieux tenir à l'écart les mercenaires de la S.E.M.CO.

— Vous avez raison.

Tout s'arrangeait donc comme le désirait le général Muns. C'était presque incroyable étant donné le peu de temps qui s'était écoulé depuis son arrivée. N'y avait-il pas quelque chose de louche là-dessous ?

Il jeta autour de lui un regard de suspicion.

Tout lui paraissait normal. Certainement un peu artificiel comme si chacun jouait un rôle, mais sans plus. Tous ces êtres étaient bien humains ! Rien dans leur physique ne révélait la moindre trace d'une origine étrangère. Leurs mains possédaient cinq doigts, des doigts avec des ongles ; leur barbe avait une pousse semblable à la barbe humaine ; leur cœur battait dans leur poitrine. Alors ?... Déformation professionnelle ?

Il aurait bien voulu pouvoir se glisser dans leur cerveau pour mieux les étudier, mais la chose ne pouvait se faire ici, car il ne possédait pas de lecteur de pensées, de plus il n'était pas télépathe. L'orchestre venait d'entamer un air langoureux, étrange.

— Vous dansez ? demanda une petite voix à ses côtés.

— Je ne sais pas si j'y arriverai.

— Je vais vous apprendre.

Son corps était souple comme une liane et ses yeux avaient la profondeur des mers sans tempêtes. Ils avaient aussi la froideur d'un cristal. Pendant un temps, il oublia ses soupçons pour se laisser griser par l'atmosphère joyeuse.

Beeth chantait dans un coin. Mat serrait contre lui ses deux Telluriennes. Des cris et des rires s'élevaient.

Il ne sut pas à quel moment il réussit à se libérer. Toujours est-il qu'il profita d'une danse que Lyséa, c'était le nom de la rebelle, avait promise au maire, pour sortir et se promener dans le parc. Il faisait nuit et de grosses gouttes chaudes commençaient à tomber du ciel bas. Elles frappaient violemment les feuilles larges et luisantes.

Les lumières de l'auberge parvenaient jusqu'à lui. Il s'enfonça dans l'ombre plus avant et trouva une petite tonnelle dans laquelle il se réfugia. Une fois installé bien à l'abri il commença à tourner le chaton de la bague.

Cette fois il eut un peu plus de mal à obtenir la communication avec le vaisseau. Enfin, une voix qu'il jugea endormie se fit entendre.

— J'écoute, fit-elle dans un bâillement.

Il ne reconnaissait pas cette voix. L'opérateur avait certainement été changé et il en éprouva de l'humeur.

— Réveillez-vous, dit-il avec impatience. Je dispose d'un temps limité, on peut venir à ma recherche.

— Voilà, voilà, fit la voix à peine audible qui sortait de la bague, je vous reçois très bien.

— Je voudrais en dire autant de vous. Est-ce que mon enregistrement d'hier a été transmis ?

— Hum ! Vous dites bien votre enregistrement d'hier ?

— Evidemment ! Pourquoi voulez-vous qu'il en soit autrement ?

— Comme ça... Une minute, lieutenant Morgan, je vais me renseigner.

Pour quelle raison voulait-il se renseigner, cet idiot ? Ce n'était pas le moment. Au moins, celui-là connaissait son nom. C'était assez rassurant. Il n'avait plus la désagréable impression de parler dans le vide, à des entités lointaines, indifférentes.

— Dépêchez-vous, fit-il en adoucissant le ton.

Un court silence. La voix reprit avec plus de netteté :

— L'enregistrement d'hier, n'est-ce pas ?... Celui où vous mentionnez cette embuscade tragique, votre arrivée au poste d'Okong et vos soupçons sur le lieutenant Beeth.

— C'est cela.

— Tout est en ordre, lieutenant. Il a été transmis par le canal convenu.

— Avez-vous reçu une réponse ?

— Rien à ce sujet, seulement l'annonce de l'arrivée imminente du général Muns et de son adjoint.

— Parfait !

Morgan se sentit soulagé. Si Muns décidait d'intervenir en personne, c'est qu'il était déterminé à mener les choses rondement. Pas trop tôt ! Il était sur Tellure depuis peu, mais il en avait par-dessus la tête de cette planète. C'était d'ailleurs la première fois qu'il se sentait aussi mal à l'aise dans une mission. Il avait l'impression de perdre pied.

— Si vous voulez commencer, dit encore l'opérateur, je suis prêt.

Morgan se remémora rapidement les événements de la journée, approcha la bague de ses lèvres.

— Mes soupçons contre le lieutenant Beeth se sont confirmés, annonça-t-il. Cet homme est de toute évidence un imposteur à la solde des rebelles. Sa manière de vivre ne trompe pas, c'est un Tellurien. Comment a-t-il réussi à tromper la police de la S.E.M.C.O. qui est bien faite ?... Mystère. Toujours est-il qu'il semble favoriser mon désir de prendre contact avec l'un de leurs chefs. Je sais maintenant ce qui pousse les dirigeants de la Société à s'emparer de Tellure ; c'est la découverte d'une plante curieuse qui prolifère dans la vallée, pas très loin d'Okong. J'ignore

totallement à quoi elle peut servir et il serait urgent de le savoir. Voici sa description...

Il détailla longuement la fleur que Mat avait rapportée, puis interrompit brusquement la communication, car il lui avait semblé entendre des pas dans le parc. Il sortit de dessous la tonnelle.

Il ne s'était pas trompé.

Son nom fut prononcé plusieurs fois par une voix féminine et une silhouette claire ne tarda pas à apparaître entre les arbres. C'était Lyséa qui commençait à s'impatienter de son absence.

— Je suis de ce côté, cria-t-il.

Il alla à sa rencontre et elle se jeta dans ses bras.

Il sentait sa peau élastique sous la robe. Un parfum inconnu s'échappait de sa chevelure sombre.

Etrange fille !

Eprouvait-elle un sentiment pour lui ?... Il ne le croyait pas. Tout avait été si bien monté que l'amour devait être exclu de ce plan diabolique dans lequel tout le monde trompait tout le monde.

— Venez, dit-elle dans un souffle, je vais vous montrer notre chambre.

Devait-il céder ?... Etait-ce prudent ?

Puis il se dit que du moment qu'on acceptait la discussion, sa vie n'était pas en danger. Pas pour l'instant. Il suivit donc Lyséa comme elle le désirait.

La grande salle de l'auberge était toujours aussi bruyante, seul, l'orchestre avait cessé de jouer et les musiciens étaient au bar. Les lampes à pétrole, mal réglées,

fumaient outrageusement. Mat avait disparu, probablement en compagnie des deux Telluriennes. Beeth continuait de pérorer, avec autant de force, au centre d'un groupe qui l'écoutait religieusement. Cette fois, il parlait un dialecte local, incompréhensible, même pour un garde de l'espace. Il les vit et leur fit un petit signe de connivence. Jouait-il réellement la comédie ?...

En tout cas, s'il la jouait, il la jouait bien.

Il sentit la pression de la main de Lyséa sur la sienne et ils réussirent à traverser la salle sans trop attirer l'attention, puis ils gravirent l'escalier en bois sculpté.

— Notre chambre est au fond de ce couloir, dit la jeune Tellurienne en montrant le chemin.

Elle s'empara d'une lampe qui devait se trouver là à cet effet et s'y engagea la première.

La chambre était vaste, humide. Un grand lit à baldaquin la meublait. Des rideaux masquaient les fenêtres, étouffant les bruits pouvant provenir du dehors. Deux ou trois chaises et une table complétaient l'ensemble. Rien de bien particulier dans ce décor qui correspondait au degré de civilisation des indigènes, sinon qu'il était neuf. Il n'y avait pas longtemps, en effet, que ces tapisseries avaient été tissées. Même les meubles paraissaient trop bien entretenus.

Lyséa repoussa la porte derrière elle et alla poser la lampe sur la cheminée en pierre.

— Comment la trouvez-vous ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil autour d'elle.

— Assez curieuse, répondit-il évasivement.

— Je suppose que vos appartements sont beaucoup plus intéressants que les nôtres.

— La comparaison n'est pas possible. Je me suis laissé dire que vous aviez l'électricité.

— Seulement dans les villes, expliqua la rebelle, mais nous n'y attachons pas tellement d'importance. Notre genre de vie s'accommode très bien du manque d'électricité.

— Pourtant, vous pouvez en produire à très bas prix. Ce n'est pas le pétrole qui vous manque. Il y a des milliards et des milliards de tonnes sous les marais et il est facile à extraire.

— Et vous seriez disposé à le faire pour nous ?

— Certainement.

— Comment voulez-vous que nous vous payions ? Tout ce que nous appelons nos richesses ne nous permettrait pas d'acheter l'un de vos glisseurs.

— Il n'y a pas que du pétrole dans le sous-sol de Tellure, il y a aussi des métaux précieux. Dans la culture à laquelle j'appartiens, ces métaux servent de moyen d'échange. Je suis persuadé qu'une fois les conversations engagées entre mon gouvernement et le vôtre, un accord sera possible. Croyez-moi, Tellure ne tardera pas à faire partie de la grande confédération galactique.

Lyséa écarquilla les yeux. Son expression était curieuse.

— Vous êtes assez bien réussi comme homme, dit-elle.

— Merci.

Mais il avait la certitude qu'elle ne pensait pas à son aspect physique en prononçant cette phrase.

— En tant que femme vous n'êtes pas mal non plus, ajouta-t-il en éclatant de rire.

Elle rit à son tour, puis elle éteignit la flamme de la lampe et il entendit un bruit d'étoffes froissées. Bientôt une forme claire se dirigea lentement vers lui.

Avec sa force d'homme, il enleva sans effort ce corps qui s'offrait et s'abattit avec lui sur le lit.

Sous son étreinte, il la sentait attentive comme si elle l'étudiait. Comme si son comportement à lui avait plus d'importance que le sien. Lyséa était loin d'être une fille ardente, mais elle n'était pas tout à fait indifférente non plus.

Maintenant, elle dormait profondément à côté de lui, du moins il le supposait.

Il ne la comprenait toujours pas et se demandait pour quelle raison elle s'était donnée à lui. Sans doute pour mieux le surveiller. Cette fille devait agir par ordre.

Après l'amour, elle avait pris une attitude lointaine, comme s'il n'avait jamais existé et cela l'avait profondément vexé de la part d'une indigène. Plus qu'il ne l'aurait voulu.

Décidément, ce monde aberrant commençait à l'influencer sérieusement. Il était temps, grand temps, que sa mission se termine.

Presque sans s'apercevoir, il s'endormi à son tour. Ce fut un léger picotement à l'un de ses doigts qui l'éveilla. Il grogna, se retourna, et chercha une position pour s'endormir à nouveau, mais le picotement devint piqure. Il ouvrit les yeux.

Sa première impression fut qu'il était seul. En tout cas, quelqu'un avait rallumé la lampe et ce ne pouvait être que Lyséa. Où était-elle ? Il n'y avait que lui dans le grand lit et la chambre était silencieuse.

Il se dressa. Presque aussitôt, le picotement reprit avec insistance. Il regarda sa main et comprit immédiatement ce qui lui arrivait. Le cristal de la bague était devenu rouge vif et lui faisait comprendre que quelqu'un, sur le navire, désirait lui parler.

Il manœuvra délicatement la pierre et l'approcha de ses lèvres.

— Allô ! j'écoute, dit-il.

— Ici, le général Muns, dit une voix qu'il aurait reconnue entre toutes. Etes-vous seul, Morgan ?

— Oui, répondit l'intéressé en regardant autour de lui, mais je ne sais pas pour combien de temps.

— Tout va bien ?

— Je le crois. Mon premier contact avec l'un des chefs rebelles aura lieu demain.

— Il faudra connaître leur nombre, savoir s'ils peuvent former une majorité convenable.

— Je ne crois pas me tromper en disant qu'ils sont l'ensemble du peuple tellurien ; contrairement à ce que pense l'état-major de la S.E.M.C.O.

Muns émit un grognement de satisfaction.

— Tant mieux, fit-il. Dans ce cas, tout sera simplifié à l'extrême et vous pourrez rentrer chez vous. Je viens d'obtenir les pleins pouvoirs au sujet de cette affaire et je vais en user largement. Je tiens absolument à entrer en

relations avec l'un des chefs telluriens ; le plus haut placé si c'est possible. Dès qu'il aura accepté, vous me ferez signe et j'enverrai une navette vous chercher tous deux. M'avez-vous compris ?

— Bien compris, général. Si vous le permettez, je vais faire un tour des lieux avant de continuer cette petite conversation.

— Allez-y.

Morgan fit rapidement ce qu'il venait de dire.

Il ne trouva aucune trace de Lyséa. Personne non plus dans le couloir, ni dans les chambres qui y donnaient. D'ailleurs, celles-ci étaient vides de meubles et ne pouvaient être occupées. Tout au bout du couloir, la grande salle de l'auberge formait comme un puits d'ombre que la faible lueur de la lampe n'arrivait pas à percer.

Il revint à son point de départ et s'assit à nouveau sur le lit.

— Vous pouvez continuer, dit-il, je suis bien seul.

Muns avait dû déceler quelque chose dans la voix de son interlocuteur lointain, car il demanda :

— Tout va bien ?

— Pour l'instant, oui.

— Parfait, revenons à Tellure... Il est nécessaire que cette planète soit sous la protection de Centropolis et le reste jusqu'à la fin des temps.

Morgan ne put s'empêcher de montrer son étonnement.

— Voilà qui est curieux ! s'écria-t-il ! Puis-je connaître la raison qui nécessite tant d'intérêt de la part d'un

gouvernement saurien pour ce petit monde ?

— Je vais vous le dire, grommela le général à contrecœur, mais soyez discret, ne renseignez que le gouvernement de Tellure. S'il y en a un, évidemment. D'abord, apprenez qu'il n'y a plus de sauriens à la tête de la Grande Galaxie... Oui, nous avons repris le contrôle de tous les services sans trop de mal et d'une manière toute démocratique, soyez-en assuré.

Il ajouta après un long silence :

— Je suppose que vous connaissez les anti-gérontiques, n'est-ce pas ?

Morgan se demanda si son chef avait toute sa raison. Les anti-gérontiques avaient été découverts quelques siècles plus tôt et étaient essentiellement réservés à une petite minorité. Par exemple à ceux qui, comme lui, parcouraient l'espace. L'immensité de la Galaxie était telle qu'une croisière au long cours représentait la somme de plusieurs vies humaines. Ces drogues de longue vie étaient un monopole d'Etat, elles étaient très rares et très surveillées. Mais que venaient faire les anti-gérontiques dans la conversation ?

— Je les connais, grogna-t-il. Où voulez-vous en venir ?

— Tout simplement à votre fameuse fleur... Celle que vous avez si bien décrite dans votre dernier rapport... Vous vous souvenez ?... Je viens d'en prendre connaissance il y a peine deux heures. A sa lecture j'ai reçu un choc.

Morgan fit immédiatement le rapprochement.

— Quoi ?... Vous voulez dire que...

— C'est cela, mon vieux. Vous avez deviné. Cette plante entre dans la fabrication des principaux alcaloïdes de la drogue de longue vie. Impossible de les reproduire

par synthèse. Et si ces plantes poussent avec autant de bonheur sur Tellure c'est que le milieu est unique. Si nous laissons la S.E.M.C.O. s'emparer de Tellure, elle ne tarderait à devenir la maîtresse du marché. Nous ne pourrions plus contrôler les anti-gérontiques. J'en connais beaucoup qui donneraient et feraient n'importe quoi pour tenter l'aventure de l'immortalité. A brève échéance, ce serait la fin de la Grande Galaxie.

— Oui, dit Morgan, une révolution universelle.

Il rêva un instant. Il détenait en ce moment un pouvoir exorbitant. Celui d'allumer la mèche et de faire sauter le fragile équilibre des civilisations qui se pressaient au portillon de l'histoire.

La voix de Muns le ramena à la réalité.

— Vous m'entendez, Morgan ?... Je compte sur vous. Débrouillez-vous n'importe comment, mais je tiens à cette conversation avec leur chef et le plus tôt sera le mieux.

— Ne craignez-vous pas que dès qu'ils apprendront la présence de ce trésor sur leur planète, les Telluriens ne désirent l'exploiter à leur propre compte ?

— Impossible ! répliqua sèchement Muns. L'histoire de ce peuple prouve qu'il a perdu tout élan. Depuis l'origine, c'est-à-dire depuis l'occupation des premiers colons terriens, il y a eu une lente régression. Leur technique ne leur permet pas de fabriquer des anti-gérontiques. Terminé pour moi, Morgan. Avez-vous encore quelque chose à dire ?

— Non, général. Terminé pour moi aussi.

Morgan soupira profondément. Il regarda distraitemment le cristal perdre de son éclat, redevenir une pierre ordinaire.

L'absence prolongée de Lyséa commençait à l'inquiéter. Il se dit qu'il ferait bien d'aller à sa recherche et de tenter de savoir ce qui se tramait, dans l'ombre, à son sujet.

CHAPITRE VIII

Il n'y avait absolument personne dans la grande bâtisse pompeusement baptisée auberge par Beeth. Personne à part lui. Rien de bien surprenant, il s'y attendait. Il avait parcouru une enfilade de pièces totalement vides, inhabitables à cause de leur vétusté.

La lumière de la lampe jouait sur des poutres à moitié pourries, sur des fenêtres sans vitres, sur des moisissures qui se répandaient comme une lèpre, sur des boiseries qui tombaient en poussière, sur des plafonds crevés.

Quelle comédie essayait-on de lui jouer ?... Comment espérait-on le tromper plus longtemps avec ce triste décor ?...

Il était cependant obligé d'admettre qu'il avait marché à fond dès son arrivée. Evidemment, il y avait eu l'accueil, les chants, l'orchestre et surtout Lyséa. Son attention avait été distraite au point de ne pas remarquer les détails. Pourtant...

Un doute s'empara de son esprit et il descendit l'escalier.

La grande salle lui apparut différente. Le bar existait bien à l'endroit prévu, mais il était fait de planches mal jointes, hâtivement posées et fixées à l'aide de gros clous. Les bouteilles exposées derrière étaient vides. Les tables étaient à l'avenant.

Aucun orchestre n'aurait pu tenir sur l'étroit balcon qui dominait la salle et d'où lui parvenaient les sons quand la fête battait son plein, d'ailleurs le plancher était en partie écroulé.

Là aussi, il avait été victime d'une illusion. L'ambiance chaleureuse, les vins, n'expliquaient pas ce genre d'aberration. Il y avait autre chose qu'une simple altération des perceptions.

Peu à peu, il comprenait qu'il avait été, sans s'en rendre compte, sous une forte influence hypnotique. Quelqu'un ou quelque chose avait modifié son psychisme. Il avait rêvé tout ce qu'il avait cru voir sans pour cela dormir, car le cadre était présent devant lui. Son imagination avait créé le reste, c'est-à-dire les détails comme les sons, les couleurs, les odeurs.

Quant aux personnages, ils devaient être réels, ainsi que le décor de sa chambre avec ses tentures neuves qui cachaient les défauts.

Lyséa non plus n'était pas un rêve, du moins il l'espérait, mais jusqu'à quel point était-elle ce qu'elle paraissait être ?...

Et Beeth ?...

Qu'était devenu Mat ?... Son absence avait certainement été voulue. En tout cas, il n'était pas dans l'auberge, peut-être s'était-il réfugié dans l'une des maisons du village en compagnie des deux filles qui semblaient s'intéresser à lui. Peut-être était-il tout bonnement retourné au poste. C'était la solution la plus vraisemblable car Okong, il en était sûr maintenant, devait offrir le même aspect que les agglomérations qu'il connaissait déjà : des ruines abandonnées qui faisaient illusion.

Un frisson glacé lui parcourut le dos.

Si le général Muns ne l'avait pas appelé avec tant d'insistance, jamais il n'aurait découvert la supercherie. Oui... C'était cela... Son réveil n'était pas prévu au

programme et la bague avait été le grain de sable qui bouleverse les plans les mieux établis.

Cette fois, il commença à se demander avec inquiétude ce que feraient les Telluriens s'ils le découvraient ici... Le mieux était de retourner là-haut, de se glisser dans son lit et de jouer la comédie du sommeil. La prudence l'exigeait, mais il ne pouvait se résoudre à laisser passer une si belle occasion d'en savoir plus.

Il remonta dans sa chambre où il se débarrassa de la lampe qui pouvait attirer l'attention sur lui, puis il redescendit silencieusement dans l'obscurité. Retrouver la sortie qui donnait sur le parc lui fut facile, d'autant plus que la porte était largement ouverte et qu'une clarté diffuse parvenait du dehors.

La chance était de son côté. Il ne pleuvait pas et le ciel s'était débarrassé d'une bonne partie de ses nuages. La lumière blafarde de l'un des petits satellites de Tellure arrivait jusqu'au sol et nimbait tout d'une lueur surnaturelle. Il voyait devant lui assez loin et reconnut immédiatement le paysage tel qu'il l'avait vu à sa première sortie. Le toit de la petite tonnelle était visible derrière un massif sombre.

Il avait eu raison de sortir, cela prouvait qu'il ne subissait l'influence hypnotique que dans la maison et limitait considérablement le pouvoir de celui ou de celle qui désirait l'influencer.

Qui était-ce ?... Lyséa ?... Ils pouvaient tout aussi bien être plusieurs.

Il traversa vivement l'espace dégagé qui se trouvait immédiatement derrière l'auberge. Son instinct lui disait qu'il allait enfin apprendre quelque chose d'important.

Et son instinct ne le trompait pas. Comme il atteignait presque la tonnelle, le bruit d'une conversation le fit s'arrêter pile, puis avancer avec plus de précautions. Il avait immédiatement reconnu l'une des voix, c'était celle de Lyséa, mais l'autre... Il en éprouva un choc. Elle était atonale et prononçait les mots de l'interlingua, pourtant faciles, avec difficulté, dans un chuintement, en élidant certaines voyelles. Mais cela n'était rien, cette voix évoquait en lui des impressions étranges, comme si, brusquement, il se trouvait plongé à l'aube des temps. Elle remuait des souvenirs sauvages de boue originelle, des visions fantastiques. Il ne pouvait la supporter. Tout son être la rejetait, mais il devait savoir.

Domptant son envie de s'éloigner, il écarta les dernières branches qui dissimulaient encore les deux interlocuteurs.

Le couple, si on pouvait appeler ça un couple, était debout au centre de la petite clairière qui précédait la tonnelle. Il était éclairé en plein par cette lumière irréaliste qui traversait les nuages.

Aucun doute, c'était bien Lyséa qui se trouvait devant lui. Il reconnaissait son fin profil levé vers son compagnon ; un serpent de grande taille qui la dépassait d'une bonne tête. Morgan ne pouvait juger de sa longueur, car sa queue était enroulée en plusieurs anneaux pour lui permettre une meilleure assise. Sa tête plate se balançait doucement. Son corps souple était protégé par de larges écailles noires qui luisaient d'un éclat froid. Sa gueule, qui ressemblait à une fente, s'ouvrait par moments, laissant voir une langue bifide. Ses yeux, d'une fixité extraordinaire, brillaient intensément.

Morgan eut peur d'être découvert par ce regard glacé qui donnait l'impression de traverser les objets.

Lyséa parlait.

— Je ne sais pas s'il supportera la vérité dès qu'il reviendra à lui, disait-elle. Je ne sais même pas s'il admettra sa transformation ; elle a été trop profonde. Il ne sera jamais plus le même. Croyez-vous qu'il redevienne comme avant ?

— Je ne sais pas, répondit le reptile de sa voix chuintante, de toute façon son sacrifice était nécessaire pour sauver notre race. Vous devriez montrer le même courage qu'il a montré. Tout ceci aura une fin.

Lyséa étouffa un sanglot. Visiblement, elle pleurait un parent ou un ami qui s'était volontairement sacrifié à une cause.

Le serpent eut l'air de s'impatienter. Sa tête se balançait plus rapidement.

— Cessez donc de pleurer comme ces ridicules Eridaniens, dit-il aigrement, je ne peux le supporter.

Veillez me pardonner, maître.

— Surtout n'oubliez pas que Kobar n'aime pas beaucoup les hommes des étoiles et il se pourrait que...

Morgan ne comprenait rien à ce qui se disait. Il classa cependant tout ce qu'il venait d'entendre dans son esprit en espérant que ces paroles énigmatiques s'éclaireraient au fur et à mesure du déroulement des événements.

Quelque chose lui disait que la conversation entre la jeune fille et le reptile allait bientôt se terminer. Il lança un dernier regard dans leur direction et s'éloigna sur la pointe des pieds. Quand il jugea être assez loin, il se mit à courir.

Qui était ce Kobar ? Sans doute un personnage important. D'après les paroles prononcées, on allait lui

faire faire sa connaissance. Les phrases entendues tournaient dans sa tête. Rien de bien compréhensible en vérité, cependant il sentait qu'elles étaient capitales et qu'elles expliquaient en partie le comportement de ce peuple dominé par les grands reptiles.

Dominé c'était beaucoup dire, car Lyséa n'en donnait pas l'impression. En tout cas, il y avait collusion, ce qu'il venait de voir en était la preuve.

Rien n'avait bougé à l'intérieur de l'auberge qui offrait toujours le même impénétrable silence. Il regagna sa chambre et s'étendit sur le lit dans la position où Lyséa l'avait laissé.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis il y eut un craquement dans l'escalier et des pas légers marchèrent dans le couloir. La porte fut poussée avec précaution.

Morgan laissa échapper un profond soupir, s'étira et se dressa sur son séant.

— Est-ce l'heure de partir ? demanda-t-il à la jeune fille qui le regardait avec étonnement.

— Vous êtes réveillé ! fit-elle. Non, ce n'est pas l'heure du départ et vous pouvez continuer de vous reposer si vous le désirez.

— Je n'ai plus du tout sommeil, déclara-t-il.

Elle s'approcha, souriante, parfaitement à l'aise et s'assit à côté de lui.

— J'ai faim comme si je n'avais pas mangé depuis cent ans, dit-il encore, je crois que je vais aller faire un tour au bar. Y a-t-il quelqu'un ?

— Tous les serveurs sont couchés à cette heure, mais je peux y aller.

Il sentit une main fraîche lui caresser le front. Comme il se demandait ce qu'elle allait inventer pour l'empêcher de descendre dans la salle, il reçut brusquement le choc de son regard. L'éclat de ses yeux avait augmenté dans la pénombre. Ils étaient comme des phares dans un univers bleu. Son esprit s'y laissa glisser et vagabonda avec délice.

C'est alors qu'il entendit à nouveau sa voix... Des sonorités amples, rassurantes, graves : dormir, il devait dormir.

Des doigts caressèrent ses paupières lourdes.

Vaincu, il s'endormit comme on le lui commandait.

Il ne sut jamais combien de temps dura ce sommeil hypnotique, toujours est-il qu'il se réveilla frais et dispos. Le même jour terne que la veille éclairait la chambre et Lyséa, debout au pied du lit, le regardait.

— Bonjour, fit-elle. Avez-vous passé une bonne nuit?

— On ne peut souhaiter mieux, déclara-t-il. J'ignorais votre don extraordinaire.

— Lequel ?

— Mais l'hypnose !

Et il lui raconta ce qu'il avait éprouvé quand elle s'était penchée sur lui au milieu de la nuit. A sa grande surprise, elle éclata de rire.

— Vous avez rêvé !

— Je vous assure que je me rappelle très bien les moindres détails.

— C'est le vin ! Il faut se méfier du vin de Tellure. Il produit toujours des rêves fantastiques et celui qui n'a pas l'habitude pense avoir réellement vécu tout ce qu'il a imaginé.

Morgan fronça les sourcils. Il se rappelait évidemment avoir ingurgité plusieurs types de liqueurs colorées. Il préféra ne pas insister. Lyséa, si elle mentait, avait certainement prévu toutes les questions qu'il pourrait poser.

Sans un mot, il se leva, passa sous la douche et s'habilla. Il remarqua que son uniforme avait été nettoyé et repassé avec soin.

— Quand partons-nous ? demanda-t-il quand il fut prêt.

Elle le regardait avec un petit sourire mélancolique sur les lèvres et une vague tristesse dans le regard.

Qu'éprouvait-elle ?... Peut-être un certain attachement. Comment savoir ? En tout cas, ses sentiments paraissaient assez mêlés, difficiles à définir malgré ce qui s'était passé entre eux.

Peut-être n'était-ce que de la pitié qu'il lisait sur ce visage d'une pureté qui atteignait la perfection. Sans oser se l'avouer, cette pureté le remuait jusqu'au plus profond de son être. Elle semblait détachée de tout et cependant présente comme la fatalité. Ce peuple possédait quelque chose d'autre que le général Muns ne pouvait comprendre.

— Nous partons tout de suite, répondit-elle laconiquement.

Elle s'approcha de l'une des fenêtres, souleva le rideau.

— Notre voiture est déjà là.

Par curiosité, il regarda à son tour. En effet, le même véhicule que celui qui l'avait transporté la veille était arrêté devant le perron. Il était vide, le chauffeur devait être à l'intérieur de l'auberge.

Il la regarda.

— Il ne nous reste plus qu'à descendre, dit-il.

S'il avait espéré une réaction quelconque, il fut déçu. Lyséa resta impassible et sortit la première de la chambre.

Le couloir était, comme toujours, plongé dans une semi-obscurité. Il était donc difficile d'y trouver un changement dans le détail. Ce fut quand il put plonger son regard dans la grande salle, du haut de l'escalier, qu'il éprouva l'un des plus grands chocs de sa vie.

Tout avait retrouvé sa place comme quand il y était entré pour la première fois. Le bar luisait de tous ses chromes, et ses bouteilles étaient pleines. Les tables étaient d'une propreté méticuleuse. Les pavés brillaient. Les murs lépreux avaient disparu et le plafond ne s'écroulait plus. Même les instruments de l'orchestre étaient encore en place ; sans les musiciens, qui devaient se reposer quelque part, dans l'une des chambres.

Rêvait-il ?... Tout était si réel autour de lui qu'il semblait idiot de se poser une question pareille.

Inconsciemment, ses mains venaient de se cramponner à la rampe, cette rampe qu'il connaissait, qu'il avait justement remarquée cette nuit et qui était à moitié pourrie, branlante, alors que maintenant...

— Salut ! s'écria une voix reconnaissable.

Mat était assis devant le bar et buvait tranquillement.

— Tu fais une drôle de tête, remarqua-t-il. Faire la fête n'a pas l'air de te réussir.

Morgan eut beaucoup de mal à retrouver son empire sur lui-même. Il descendit quelques marches à la suite de Lyséa.

— Où étais-tu ? demanda-t-il quand il fut arrivé près de son compagnon. Je commençais à m'inquiéter de ton absence.

— Pas très loin, répliqua Mat en riant, juste la chambre à côté de la tienne. Beeth est venu me sortir du lit de très bonne heure pour me confier son engin préhistorique. Il paraît que tu as besoin d'un bon pilote.

Morgan interrogea la jeune fille du regard.

— Oui, dit-elle, nous avons jugé que c'était mieux pour vous d'avoir un ami à vos côtés.

Qui mentait ?

Il se rappelait avoir pénétré dans cette chambre qui était complètement vide. Mat était-il devenu leur complice ? Il ne pouvait le croire. En si peu de temps c'était impossible. Dans ce cas, il pouvait être sous contrôle hypnotique comme lui en ce moment...

Non, quelque chose ne collait pas dans cette histoire.

Pourquoi ne pas admettre l'explication de Lyséa ? C'est-à-dire qu'il avait fait des cauchemars sous l'effet du vin de Tellure.

Ainsi, le serpent noir, avec ses yeux d'obsidienne, ne serait qu'un fantôme sans importance.

— Partons, dit-il brusquement. Un peu d'air me fera du bien.

— Tu ne manges pas ?

— Je n'ai pas faim.

Mat sauta de sa chaise et le suivit en grommelant.

Bien sûr, le comportement de son ami le surprenait, quoi de plus naturel. Il devait mettre ça sur le compte des événements de la nuit, mais aussi sur l'attitude de Beeth et sur leur situation qui n'était pas tellement brillante. Morgan qui l'examinait d'un œil critique le trouvait parfaitement logique.

— Où va-t-on ? demanda-t-il avec curiosité. Beeth ne m'a rien dit.

— Rendre visite à un gros bonnet de la rébellion. Seule Lyséa connaît l'endroit.

— C'est de la démente ! protesta Mat en louchant du côté de la jeune Tellurienne. Je suppose que tu as pesé tous les risques.

— Ne t'inquiète pas. Que peut-il nous arriver de plus qu'en restant bien sagement au poste, hein ?... Ce n'est pas demain qu'un glisseur viendra te chercher.

— Est-ce qu'on sait ? fit Mat avec violence. Ta décision me semble pour le moins imprévue et je commence à regretter notre équipée de cette nuit.

— A ce propos, dit Morgan, comment te sens-tu ?

— Bien, merci.

— Tu supportes le vin de Tellure ?

— Euh, oui... Cela dépend. Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Est-ce qu'il te donne des visions ?

— Pour ça non ! s'exclame Mat. Il me ferait plutôt dormir. Quand je pense que je n'ai pas pu m'occuper sérieusement des deux filles... Même Beeth a été obligé de me secouer un bon moment avant que je me réveille.

— Aucune sensation bizarre dès que tu as ouvert les yeux ?

— Non. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Pour savoir. Ce vin me trouble les idées. J'ai eu des cauchemars très désagréables.

— Dans ce cas, c'est que tu en as bu plus que moi. Un bon conseil : tu ferais bien de te reposer sur la banquette arrière.

Mat ne savait rien et ne lui apprendrait rien de plus. Lyséa avait raison ; il avait fait un rêve et s'était endormi juste après sa conversation avec le général. Il ne boirait plus jamais de vin sur Tellure. Cette décision prise, il suivit le conseil de Mat et s'installa sur la banquette. De toute façon, la présence de la jeune fille était nécessaire à côté du conducteur pour le guider.

— Quand même ! dit Mat en mettant le moteur en marche. Si un officier de la S.E.M.C.O. se présente au poste, je me demande ce qu'il pensera en constatant ton absence. Il ne faut pas oublier que c'est toi le chef d'Okong.

— Beeth fera le nécessaire, assura Lyséa.

— De toute façon, dit Morgan en étouffant un bâillement, je n'ai aucun compte à rendre à la S.E. M.C.O. C'est elle qui va bientôt être obligée d'en rendre au gouvernement de Centropolis.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Que je suis un officier de la Garde et que mon enquête est presque terminée.

— Grande Galaxie ! brailla Mat en lâchant le volant. Tu ne pouvais pas le dire plus tôt !

Le petit véhicule fit une embardée, évita de justesse trois troncs monstrueux qui bordaient la route à la sortie du village et faillit verser dans un ravin.

— Attention ! cria Morgan inquiet. Il n’y a pas de pilote automatique sur ces engins.

— Je le sais, répliqua Mat en se cramponnant à nouveau sur son volant.

Lyséa s’était contenté de fermer les yeux. Elle paraissait calme. Mat réussit enfin à stabiliser le véhicule.

— Ouf ! soupira-t-il. Quand tu auras des nouvelles de ce genre à m’annoncer, tu choisiras ton moment Alors, comme ça, ajouta-t-il avec aigreur, tu es un flic.

— Disons un policier un peu particulier, rectifie l’agent de Muns, je ne me déplace que pour le gros gibier, le menu fretin comme toi ne m’intéresse pas.

— Avec toi, on sait tout de suite à quoi s’en tenir, déclara Mat plus vexé qu’il ne voulait le paraître Puis-je savoir quels sont tes projets dans l’immédiat.

— Assurer la première liaison entre un représentant des Telluriens et mon chef direct.

— Ensuite ?

— Le reste ne me regarde plus.

— Très bien, tu auras donc le temps de t’occuper de ma modeste personne.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne tiens pas à pourrir sur Tellure, déclara Mat avec force en appuyant à fond sur l'accélérateur, ni à me faire arrêter par tes amis les gardes, car c'est ce qui va arriver.

— Il ne faut pas voir tout en noir. Il y aura certainement un jugement et les responsabilités de chacun...

— Pouah ! l'interrompit Mat. Je connais le résultat. Les responsables de la S.E.M.C.O. s'en sortiront avec les honneurs, quant aux minables dans mon genre, ils iront dans un cul-de-basse-fosse ou finiront sur une planète coloniale de cinquième catégorie où la vie est presque impossible. Très peu pour moi. Je veux une certitude tout de suite ou je t'abandonne sur cette route.

— D'accord, d'accord, s'empressa aussitôt Morgan en regardant les bas-côtés de la route défiler à trop grande vitesse. Un Centaurien n'a qu'une parole et je te promets que nous partirons en même temps que le Tellurien qui devra représenter les siens, mais je t'en prie, ralentis un peu, nous ne sommes pas si pressés.

Mat fit reprendre au véhicule une allure normale,

— Je te crois, grogna-t-il après un coup d'œil sur le visage de son compagnon. J'ai hâte de connaître ce représentant à qui je devrai cette touchante attention. Comment s'appelle-t-il ?

— Je l'ignore, dit Morgan.

— Il s'appelle Kobar, dit Lyséa qui avait suivi la conversation des deux hommes avec attention. C'est un personnage très respecté.

Morgan sursauta. Heureusement, son trouble passa inaperçu.

Kobar !... Il se souvenait. C'était le nom prononcé par le serpent dans son rêve. Il entendait encore la voix chuintante qui disait : « N'oubliez pas que Kobar ignore totalement nos plans. Kobar n'aime pas beaucoup les hommes des étoiles. »

Donc il n'avait pas rêvé. Plus que jamais il devait se méfier de tout ce qui l'entourait, même de Mat.

Mat n'avait aucune obligation envers lui et pouvait tout aussi bien le trahir que l'aider. Peut-être n'avait-il été placé à ses côtés que pour intervenir quand il le faudrait. N'était-ce pas un peu sa faute s'il n'avait pu approfondir les choses à l'auberge ? Sans l'apparition de Mat au bar, il aurait certainement recommencé la visite des chambres. Maintenant, il était trop tard.

Mais peut-être se trompait-il. Et peut-être Mat n'était-il qu'une victime comme lui...

Comment les Telluriens procédaient-ils pour agir de cette façon sur son psychisme ?

Dormait-il tout éveillé ?... Certainement pas, autrement il ne se poserait pas de telles questions. Par exemple, en ce moment, il avait la certitude d'être dans son état normal. Le paysage qu'il voyait défiler lui paraissait bien réel. Alors comment pouvait-on, en quelques secondes, le faire passer de l'état normal à l'état hypnoïde ?... C'est ce qui lui était arrivé à l'auberge.

Lyséa devait posséder ce pouvoir. Si tous les Telluriens étaient comme elle, ils pouvaient devenir dangereux à la longue. Dès que possible, il devrait prévenir Muns.

Heureusement, le cristal de la bague était là pour le rassurer, c'était le seul lien qui le reliait à son univers, le seul qui pouvait lui prouver qu'il n'était pas entièrement sous contrôle.

CHAPITRE IX

Le temple élevé à la gloire du serpent se dressait au sommet de la montagne. Il écrasait de sa masse la ville d'Erkène qui s'étalait au fond de la vallée, semblable à un tapis de lumières mouvantes et colorées. Le soleil de Tellure brillait encore sur l'horizon et les vagues pourpres du couchant venaient battre les contreforts de roches. Tout autour, ce n'étaient que pics énormes, cimes vertigineuses, rivières grondantes, gouffres sans fond, par-dessus lesquels passait le souffle puissant des vents.

Kobar s'avança lentement sur les dalles usées de la terrasse. Il était habillé d'une longue robe de bure, de teinte grisâtre, qui tombait sur ses chevilles. Il était tête nue. Le vent jouait sans douceur avec ses cheveux blancs et semblait creuser encore plus son visage émacié d'ascète aux pommettes saillantes. Des rides profondes barraient son front large.

Un contrôle continu de ses sentiments lui avait forgé un masque impassible.

Derrière lui, une petite silhouette craintive le suivait comme son ombre.

— Quelle nouvelle m'apportez-vous, Tior ? demanda Kobar.

La petite silhouette s'approcha en s'inclinant plusieurs fois.

— Maître, la jeune fille est arrivée à Erkène depuis hier. Elle est accompagnée de l'homme qui doit vous contacter.

Kobar se retourna brusquement.

— Tout s'est-il bien passé ?

— Oui, Maître.

— L'homme est-il sous notre contrôle ?

— D'après ce que m'a raconté Lyséa, le contrôle a été modifié d'une façon telle qu'aucune supercherie ne pourra être détectée par nos adversaires. Vous n'êtes pas sans savoir que les hommes des étoiles possèdent des détecteurs puissants.

— Je le sais, déclara sèchement Kobar. Je les crois même capables de découvrir ce qu'il y a de plus profond en nous, mais ce changement de dernière minute m'inquiète. N'était-il pas plus simple de s'en tenir à ce que nous avions prévu depuis longtemps ?

— Je ne sais, répondit Tior en se courbant plus bas encore, cette jeune fille assure que certaines expériences de ce genre ont déjà été tentées sur des mercenaires de la S.E.M.C.O. et qu'elles ont réussi au-delà de toute espérance. Nous contrôlons entièrement leur base. S'il n'en était pas ainsi, les hommes des étoiles seraient déjà à Erkène et dicteraient leur loi à notre peuple.

— Non, murmura pensivement Kobar, je ne le crois pas. Notre maître à tous serait intervenu. Il ne faut pas oublier que c'est lui qui a attiré les hommes des étoiles sur Tellure et lui encore qui fera de notre planète la capitale de l'Univers. Les Telluriens vont retrouver leur splendeur de jadis.

— Que sa volonté soit faite, dit Tior.

— Je veux voir cette Lyséa dès demain, dit encore Kobar en balayant d'un geste la silhouette courbée.

Tior recula, disparut comme avalé par l'ombre qui montait de plus en plus. Kobar entendit ses pas claquer sur

les dalles, puis crisser sur les graviers scintillants du sentier qui longeait les petites niches basses dans lesquelles, jadis, logeaient les moines-reptiles. Hélas !... Ce temps était révolu.

Dans un dernier sursaut, les longues flammes rouges s'éteignirent dans le ciel et la nuit roula du ponant. L'obscurité fut totale, immédiate.

Kobar s'éloigna du bord de la terrasse et se dirigea vers l'une des portes de bronze du temple. Un garde sortit de l'ombre, se précipita pour pousser la porte. Elle s'ouvrit dans un grondement qui se répercuta à l'intérieur.

Quelqu'un venait d'allumer les grosses lampes à pétrole qui ornaient les quatre coins de la pierre du sacrifice, et les dix lanternes en fer forgé de la voûte. Ces lumières vacillantes et fumeuses éclairaient des milliers de serpents en pierre, en céramique ou en métal précieux, fixés sur chaque mur, ainsi que les inscriptions en erkénien ancien. Spectacle curieux, saisissant, que Kobar ne semblait pas voir.

Au centre de la pierre du sacrifice, sur un large socle en céramique, se dressait un serpent noir de grande taille, dominant l'ensemble par sa perfection et sa majesté.

Ses yeux sombres brillaient d'une lueur étrange qui lui donnait une apparence de vie. Il regardait l'homme qui était accroupi devant lui et priait. En entendant les pas de Kobar, celui-ci se redressa.

— C'est vous, Andrek ? fit Kobar sans chercher à dissimuler son étonnement. Je vous croyais allergique à la religion officielle.

— Plus maintenant.

— Comment cela a-t-il pu se produire ? dit encore Kobar en riant.

Andrek jeta un dernier regard vers le serpent monstrueux et se mit debout complètement. Son visage était aussi creusé que celui de Kobar, mais paraissait plus fatigué. Sa robe grise de pèlerin était pleine de poussière.

— A force de se poser des questions, répondit-il évasivement, on arrive fatalement à la solution.

— Pas toujours, Andrek, dit Kobar en s'asseyant sur un siège en bois sculpté et faisant signe au pèlerin d'en faire autant. Je serais curieux de les connaître.

— Quoi donc ?

— Ces questions.

— Oh ! fit Andrek avec embarras. Je ne sais si je dois vous assommer avec mes spéculations intérieures.

Kobar ébaucha un sourire qui voulait paraître rassurant mais qui n'était qu'ennuyé.

— Pourquoi pas ? Je vous connais assez. Suffisamment pour savoir que vous n'avez pas l'habitude de vous poser un tas de questions.

Andrek toussa pour se donner une contenance. Il n'arrivait jamais à savoir quand Kobar plaisantait. Peut-être aurait-il mieux fait de se réfugier ailleurs, mais il devait venir au temple. Son intuition l'y avait poussé.

Le soudain intérêt de Kobar pour sa modeste personne l'étonnait un peu, car son appartenance à la famille régnante ne suffisait pas à impressionner le grand homme, et puis, il ne savait pas au juste comment s'expliquer. Ce qui venait de lui arriver était tellement troublant.

— Alors, s'impacienta Kobar.

Andrek courba la tête sous le regard inquisiteur qui pesait sur lui.

— Eh bien voilà, commença-t-il avec gêne, cela s'est passé il y a une quinzaine de jours, alors que je consultais les vieilles archives de la bibliothèque du palais. Vous savez que j'ai toujours été intéressé par nos origines et notre nature particulière. La légende veut que nous soyons les descendants d'êtres venus des étoiles, plus particulièrement d'une planète qu'ils appelaient Terre. Est-ce que les choses se sont passées de cette façon ? Sont-ils vraiment nos ancêtres ?...

— On le dit, grommela Kobar qui commençait à regretter d'avoir poussé Andrek à parler.

— Dans ce cas, combien de mondes ont-ils créés avant de former Tellure ? Qu'attendons-nous ici ? Sommes-nous des naufragés attendant désespérément une réponse qui ne vient pas ? Est-ce que le dernier miracle est près de s'accomplir ?... Voilà les questions que je me posais lorsque j'étais à cette bibliothèque et, brusquement, un vieux manuscrit s'est ouvert devant mes yeux et j'ai eu toutes les réponses, sauf une : la dernière. Pour en avoir la certitude, j'ai revêtu ce costume de pèlerin et j'ai parcouru, un par un, tous les lieux sacrés autour d'Erkène.

— Vous avez bien fait, dit Kobar, rien de tel que la marche pour ouvrir l'esprit. Mais il faudra retirer ce vieux manuscrit de la bibliothèque.

— Il raconte la vérité. Il est la clé qui permet d'ouvrir bien des portes. Ma conviction est faite.

— Justement, je préfère que cette vérité soit encore cachée. Dites-moi, est-ce que cette clé vous a conduit jusqu'au temple ?

— En effet, répondit Andrek en se redressant, je dois trouver ici la réponse à ma dernière question.

— Bon, fit Kobar avec résignation et sans essayer de dissimuler son scepticisme. Voulez-vous me rappeler cette question ?

— Volontiers. Est-ce que le dernier miracle est près de s'accomplir ?

Kobar soupira, pour lui, toutes ces questions se situaient à l'échelle de l'infini cosmique, de plus, il s'était trop fourvoyé dans la logique pour tenter de comprendre. Toutefois, la dernière phrase d'Andrek trouvait des échos en lui.

« Est-ce que le dernier miracle est près de s'accomplir ?... »

Il se leva brusquement... Mais bien sûr qu'il était près de s'accomplir ! Il aurait dû y penser plus tôt.

— Qu'avez-vous ? demanda Andrek.

— Je connais la réponse ! s'écria Kobar. Votre présence ici est un signe. Je ne sais ce que nous réserve l'avenir, mais il ne peut en être autrement. Vous serez mon émissaire auprès des hommes des étoiles. Plaise au Grand Serpent que vous réussissiez dans votre tâche. Parlez-vous l'interlingua ?

— Je connais cette langue à fond. Je me suis amusé à l'étudier il y a quelques années.

— Parfait. Tellure régnera bientôt sur toute la Galaxie. Venez, je vais vous expliquer mon plan.

Les deux hommes s'éloignèrent et le bruit de leurs pas décrût sous la voûte. Dans le silence millénaire soudain revenu, il n'y eut plus que le vacillement des flammes

jaunes qui jetaient des ombres mouvantes sur les serpents de pierre.

Soudain, derrière le socle du dieu-serpent, il y eut un déclic, puis un glissement furtif semblable à celui d'une reptation lente. Une masse noire, luisante, s'allongea le long de la pierre du sacrifice, cependant que des miasmes étouffants remplissaient l'atmosphère. Cette noirceur hideuse, innommable, donnait l'impression de s'étaler sur les objets dont elle empruntait la forme.

Pendant une infime fraction de seconde, une tête plate, triangulaire, couverte d'écailles, se balançait dans la lueur fumeuse de l'un des lampadaires, puis l'être (si c'en était un) s'enfonça dans un trou de la muraille, au niveau du sol.

Il disparut dans les ténèbres. Ombre visqueuse parmi les ombres.

Vieux maléfice né des pensées rampantes et grouillantes de l'humanité.

Comparée aux autres agglomérations de Tellure, la cité d'Erkène était certainement la plus importante et la plus avancée techniquement parlant.

Certains quartiers possédaient l'électricité et même le téléphone. Les transports en commun s'y étaient développés pour satisfaire les besoins d'environ deux cent mille habitants.

Mais ce qui caractérisait surtout Erkène, malgré son altitude, c'était son climat. Le ciel était toujours dégagé et il ne pleuvait presque jamais.

C'était une situation enviable pour ceux qui vivaient près des marais, et Morgan l'appréciait en ce moment.

Lyséa les avaient installés dans un quartier élégant, non loin du palais, dans un hôtel réservé à une clientèle spéciale.

Pour l'instant, cet hôtel était à moitié vide et Morgan, par la fenêtre de sa chambre, regardait, cinq étages plus bas, la foule qui se pressait dans la rue.

Il était fasciné par cette foule qui allait et venait, entraît et sortait des magasins sans but défini. Il fallait l'examiner un bon moment avant de s'en apercevoir.

« Curieux ! se disait-il. Ces gens manquent d'entrain et donnent l'impression que rien ne peut les émouvoir. Ils sont passifs comme s'ils étaient là pour obéir, ou pour finir un décor. »

Il sursauta : finir un décor ! Qu'allait-il chercher ?... Allait-il recommencer à douter de ce qu'il voyait ? Mieux valait tout accepter comme étant réel plutôt que de recommencer à se tromper.

De toute façon, son cauchemar tirait à sa fin.

Le général Muns avait maintenant toutes les données du problème, à lui d'en tirer les conclusions.

Il attendait dans le vaisseau amiral la visite de l'envoyé du peuple de Tellure. Pour lui, il n'y avait aucun doute et Morgan aurait voulu avoir sa certitude.

— Je suis prêt à le recevoir avec tous les honneurs, avait-il déclaré lors du dernier entretien. Erkène est sur nos écrans en permanence et l'on peut y distinguer un objet d'un mètre de long. Nous pouvons venir à tout moment. A votre premier appel nous enverrons une navette téléguidée à n'importe quel point de la ville que vous nous désignerez. Bon courage, mon vieux, et à bientôt. Terminé.

Après cette conversation, Morgan s'était senti soulagé et en même temps inquiet. Il y avait d'abord Mat : à son sujet le général s'était montré intraitable, il n'en voulait pas dans la navette. « Plus tard », avait-il dit. Mais Morgan savait ce que voulait dire ce « plus tard ». Il y avait aussi Lyséa qu'il allait devoir abandonner. Toutefois, si les pourparlers aboutissaient, la jeune fille pourrait peut-être le rejoindre à Centropolis.

S'y plairait-elle ? S'adapterait-elle facilement à sa nouvelle existence ? Autant de questions qui le rendaient morose, d'autant plus qu'il n'arrivait pas à définir le lien qui les unissait. Ce n'était pas de l'amour, mais quelque chose d'autre, d'indéfinissable.

« Je suis toujours sous l'emprise de cette fille, rageait-il intérieurement. Il me faudra un lavage de cerveau total pour en finir avec elle. »

Un coup sec, frappé à la porte de sa chambre, le fit s'éloigner de la fenêtre.

— Qui est là ?

— C'est moi, Mat. Nous avons de la visite.

— Tu peux entrer, cria Morgan.

Mat était déjà dans la chambre. Il arborait un sourire joyeux. Sans doute commençait-il à entrevoir la fin de ses ennuis. Bien sûr, il ignorait tout de la décision de Muns à son égard.

— Il y a en bas un type qui désire te parler, déclara-t-il, il est arrivé avec Lyséa. Ça doit être un personnage important car ses hommes ont fait le vide dans l'hôtel.

— Ils se décident enfin, grogna Morgan en suivant son compagnon.

Ils se précipitèrent dans l'ascenseur. Effectivement, Mat devait avoir raison, car des soldats armés de fusils montaient la garde à chaque étage. Quand ils débouchèrent dans le hall, il y en avait une douzaine de collés contre les murs, figés au garde-à-vous. Ils présentèrent les armes dès qu'ils apparurent.

— Réception impeccable, fit Mat flatté. C'est la première fois qu'on me présente les armes.

Au milieu du hall se promenait un personnage parfaitement invraisemblable. Il était vêtu d'une espèce de toge rouge brochée d'or. Sa coiffure était ornée de plumes blanches et il tenait à la main une baguette dorée qui devait être l'insigne de sa fonction.

— Il ressemble à un oiseau, murmura Mat.

Morgan s'approcha de l'homme qui s'inclina.

— Je suis le comte Tior, conseiller à la Cour suprême et envoyé de Son Excellence le prince Kobar, gouverneur de Tellure.

— Oh ! fit Morgan en battant des paupières. Moi, je me nomme Morgan et je suis le représentant du général Muns qui commande la Garde de l'espace. Je crois que nous serions mieux assis.

Tior accepta d'un air digne et retroussa sa toge avant de se laisser tomber dans un fauteuil.

Un soldat se plaça derrière lui comme pour le protéger.

Morgan se contenta d'une chaise.

— Je présume que vous êtes ici pour me mener à Son Excellence ? demanda-t-il en cherchant Lyséa des yeux, mais la jeune fille n'était pas là.

— Pas tout à fait, répliqua l'envoyé. Je dois d'abord vous poser quelques questions sur vous-même.

— Moi-même ? fit Morgan, étonné.

— Oui. Nous aimons bien connaître les gens avec qui nous traitons.

— Comme vous voudrez, mais je ne vois pas ce que l'histoire de ma vie vient faire là-dedans.

— Vous vous trompez. D'après vous, nous pourrions mieux juger votre société. Je suppose que vous avez une énorme avance sur nous.

— En effet.

Tior se mit à poser ses questions avec application. Il les lisait au fur et à mesure sur une large feuille de papier et notait les réponses. Des questions curieuses, n'ayant aucun rapport avec la mission en cours de Morgan. Elles étaient toutes axées sur sa jeunesse et il lui fallait parfois réfléchir quelques secondes avant de répondre pour retrouver le souvenir exact.

Quand il apprit qu'il était originaire du Centaure, l'envoyé de Kobar parut stupéfait.

— Ce nom est mentionné plusieurs fois dans nos anciens grimoires, expliqua-t-il. Nos ancêtres devaient connaître cette région de l'espace.

Il posa encore quelques questions qui parurent le satisfaire.

— C'est étonnant, très étonnant, marmonna-t-il en rangeant son écritoire et sa feuille.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'étonnant à se rappeler des souvenirs d'enfance, dit nerveusement Morgan qui

commençait à se demander si on ne se moquait pas de lui.

Tior allait encore discuter, mais il se ravisa brusquement.

— Il est maintenant grand temps d'aller au Temple, dit-il en se levant, le prince Kobar doit commencer à s'impatiser.

— Je suis à votre disposition.

Mat voulut les accompagner, mais l'un des officiers présents s'interposa.

— Pas vous, dit-il sèchement, le prince ne désire voir qu'une seule personne.

— Je suis son second, protesta Mat, son conseiller. Il ne peut rien faire sans mon aide.

L'officier resta intraitable.

— Je te raconterai tout en revenant, dit Morgan pour le consoler.

Mat préféra rompre devant le regard menaçant de l'officier.

— Ça va, ça va, fit-il. Je ne suis pas du genre têtu.

Morgan et Tior sortirent ensemble.

Quelques acclamations s'élevèrent de la foule des curieux.

Le véhicule qui devait les transporter jusqu'au Temple était aussi officiel et décoratif que l'Envoyé du prince : rouge et or, avec des motifs un peu partout. Même le chauffeur portait fièrement un casque doré. L'intérieur était assez confortable. Quatre personnes pouvaient y tenir à

l'aise et bavarder sans craindre d'être entendues par un tiers.

— Avez-vous soif ? proposa Tior d'un air compassé. Nous avons ici tout un attirail de boissons étranges qui proviennent de votre monde. Nous les avons obtenues par l'intermédiaire des gens de la base.

Morgan refusa d'un geste.

— Comme vous voudrez, dit Tior en s'emparant d'un petit micro. Allez-y ! lança-t-il au chauffeur, vous pouvez démarrer. Je ne veux pas de vitesse excessive, compris ?

Le moteur pétarada, gronda, La foule s'écarta vivement. Le véhicule roula d'abord lentement, puis, peu à peu prit de la vitesse. Une sirène se mit à hurler pour dégager la chaussée.

Morgan ferma les yeux. Décidément, il ne pourrait jamais se faire à ces engins sans souplesse, esclaves de la pesanteur.

— Comment trouvez-vous Tellure ? demanda brusquement l'Envoyé.

— Difficile à dire, répondit Morgan en réfléchissant. C'est un curieux mélange où tout semble en gestation. Il me semble que la régression s'est arrêtée un peu avant le stade de la barbarie, puis l'histoire a repris sa marche en avant tout en conservant les vieilles techniques du Moyen Age et, certainement, les vieilles croyances. Vous connaissez plusieurs bases élémentaires, comme celle de la chimie par exemple, mais vous ne savez pas encore les appliquer.

— Croyez-vous que nous y arriverons avec votre aide ?

— Là-dessus, je n'ai aucun doute.

Cette assurance laissa Tior de glace, il conserva son attitude hiératique et son air sévère jusqu'à la sortie de la ville qui se fit par une porte monumentale, flanquée de tours impressionnantes et de défenses archaïques.

— Grande Galaxie ! s'écria Morgan. Pour quelle raison vos villes ont-elles des fortifications de ce genre ?

— Héritage du passé, répondit laconiquement son interlocuteur en jetant son chapeau à plumes sur la banquette à côté de lui. Autrefois les Etats-cités ne cessaient de se faire la guerre, mais nous avons mis bon ordre à tout ça. La plupart de ces murailles tombent en ruine, nous ne les entretenons plus depuis des siècles. D'ailleurs, je ne crois pas que ces défenses arrêteraient les hommes des étoiles s'ils décidaient de nous attaquer.

— Telle n'est pas leur intention, répliqua sèchement Morgan, ma présence ici en est la preuve. Nous avons des lois très strictes à ce sujet et les empires de la Grande Confédération sont tenus de s'y plier. La S.E.M.C.O., pour y avoir contrevenu, va payer lourdement son erreur.

— Que risque-t-elle au juste ?

— La liquidation pure et simple de ses biens. L'emprisonnement de ses dirigeants.

Tior émit un ricanement qui ressemblait au son d'une crécelle.

— Etes-vous certain que cela se fera ?

— La loi..., commença Morgan, mais sa phrase fut interrompue par un éclat de rire.

L'Envoyé paraissait s'amuser énormément, il hoquetait et son ventre se soulevait sous sa toge pourpre.

— Veuillez m’excuser, dit-il enfin en s’essuyant les yeux, mais nous avons tous une manière bien à nous d’interpréter la loi. En général, elle est faite pour se donner bonne conscience, mais pour être appliquée intégralement... je ne crois pas, et comme nous sommes cousins, n’est-ce pas ?

— Evidemment.

— Alors, nous savons tous les deux à quoi nous en tenir.

Morgan préféra ne pas insister. Il avait maintenant la certitude que les tractations allaient être difficiles. Cela regardait Muns.

De toute façon, le gouvernement tellurien, s’il existait vraiment, serait obligé de passer par ses quatre volontés et de céder à toutes ses exigences, mais il ne s’en rendrait pas compte tout de suite, car les avantages immédiats seraient tellement évidents qu’il aurait l’impression d’avoir gagné, ce n’est que plus tard... Dans le fond, Tior avait raison au sujet de la loi.

Morgan aurait bien voulu savoir ce qu’il pensait vraiment de tout ça. Un virage trop brusque le ramena à ce qui se passait au-dehors. Le véhicule peinait sur une route mal entretenue qui avait une pente assez forte. Le paysage changeait insensiblement. Les maisons se faisaient plus rares. La végétation aussi n’était plus la même, elle était plus chétive et poussait entre les roches.

— C’est la montagne, dit Tior. D’ici une demi-heure, nous pénétrerons dans le Temple.

Il apparut soudain au loin : masse fantastique se dressant au sommet d’un pic inviolable et veillant sur la ville d’Erkène. Une série de tours très hautes, des murailles faites de blocs de granit, qui semblaient défier le temps. Et

des toits pointus en quantité qui le faisaient ressembler à une cité accrochée en plein ciel.

— Notre plus vieux monument ! annonça Tior avec un tremblement dans la voix. Beaucoup pensent qu'il a été construit bien avant l'arrivée de l'homme sur Tellure, par une autre race possédant des pouvoirs immenses. Qu'en pensez-vous ?

— Jusqu'ici, l'homme n'a jamais rencontré, dans sa course à travers le cosmos, de races supérieures à la sienne.

— Qu'en savez-vous ? Ces races peuvent refuser tout contact et se dissimuler.

— Dans ce cas, cela prouve leur faiblesse.

S'il avait espéré une réception brillante en son honneur, le Centaurien fut déçu. Personne ne l'attendait sur la terrasse du Temple, aucune haie de soldats présentant les armes, aucun discours de bienvenue. De quoi démoraliser un diplomate chevronné. Heureusement, Morgan ne l'était pas.

L'automobile venait de s'arrêter un peu avant la terrasse. Le chauffeur s'apprêtait à descendre pour ouvrir la portière, mais Tior ne l'attendit pas et se précipita vers l'entrée du Temple dont les portes de bronze béaient largement. Morgan le suivit à l'intérieur.

Quand ses yeux furent habitués à la pénombre, il resta un moment surpris par l'ampleur de la construction. Pas de doute, les architectes qui avaient fait les plans de cet étrange monument connaissaient leur travail.

— Magnifique, n'est-ce pas ? dit Tior qui avait noté l'étonnement du visiteur.

— Oui. J'ai peine à croire qu'il soit d'origine aussi lointaine.

— C'est pourtant vrai. Tenez, asseyez-vous à cet endroit, vous verrez mieux. Pendant ce temps, je vais prévenir le prince de votre arrivée.

— Ne sait-il pas que je suis là ?

— Sans doute, mais...

— Prévenez-le que je suis un trop infime personnage pour qu'il perde son temps à me faire attendre. Ce sont là de petites comédies que nous avons abandonnées chez nous.

Tior remit son chapeau à plumes d'un geste brusque.

— Je ne pense pas que cela soit nécessaire, déclara-t-il avec hauteur.

Il pivota sur ses talons et s'éloigna entre les piliers derrière lesquels il ne tarda pas à disparaître.

Morgan sourit en secouant la tête. Il reporta son attention droit devant lui et reçut un choc.

Là, sur un socle, se dressait le même serpent qu'il avait vu discuter avec Lyséa à Okong.

Il ne se trompait pas, c'était bien le même.

Il comprit brusquement son erreur. Celui-ci n'était qu'une reproduction. Une reproduction si parfaite que, même en s'approchant, il était difficile de s'en apercevoir. Bien sûr, il y avait cette immobilité.

Il caressa du doigt le corps monstrueux qui donnait l'impression de pouvoir dérouler ses anneaux d'un moment à l'autre.

Le reptile était en métal. Un métal particulier, car les écailles étaient chargées d'un certain magnétisme. Elles frémissaient doucement dès qu'il les touchait. Quelque chose était cristallisé dans ce métal sans nom. Autour de lui, il sentait le Temple s'emplir d'une solennité oppressante, d'une puissance maléfique, comme si un moment longtemps attendu était enfin venu.

La chose immuable, innommable, enfermée là, l'acceptait, et c'était comme une consécration.

Cependant, tout son être se révoltait contre elle. Qu'avait-il de commun avec cette monstruosité sombre qui rampait dans son cerveau, tentait de s'emparer de son esprit ?

Non, il ne voulait pas.

D'un effort violent, il rejeta la chose, se libéra.

Une voix aux sonorités de métal retentit à ses oreilles.

— John Morgan... Vous êtes bien John Morgan ?

Il se retourna lentement, puis sauta de la pierre du sacrifice sur laquelle il était monté.

Cinq personnages le regardaient d'un air réprobateur. Il s'était montré sans doute trop curieux. Tior n'était pas parmi eux, mais celui qui avait prononcé son nom tenait une feuille de papier qu'il reconnut immédiatement.

— C'est bien moi, répondit-il avec impatience, et les renseignements inscrits sur cette feuille sont vrais.

L'homme sembla consulter du regard ceux qui l'accompagnaient, puis reprit :

— Je suis le prince Kobar et je voudrais obtenir de vous quelques renseignements sur Centropolis et sur votre

gouvernement.

CHAPITRE X

Pendant plus d'une heure, devant Kobar et ses conseillers attentifs, Morgan expliqua ce qu'était la Confédération Galactique. Il parla de Centropolis, du gouvernement et des milliers de races qui se côtoyaient dans la capitale. Il y avait là de quoi rendre muet de saisissement un prince féodal, mais Kobar possédait assez d'emprise pour dissimuler ses sentiments.

— Si je comprends bien, dit-il quand l'agent du général Muns eut terminé, vous voulez dire que votre merveilleuse technique est à vendre ?... Que nous pouvons l'acheter, nous ?

— C'est cela.

Kobar resta un moment silencieux et regarda ses conseillers. Le noble aréopage commençait à s'agiter et à murmurer.

— Comment voulez-vous que nous vous payions ? demanda l'un d'eux. Nous ne possédons rien de comparable à ce que vous nous offrez. L'antigravafique qui est monté sur tous vos engins et qui vous permet de déplacer des montagnes est déjà si extraordinaire que toute la richesse de Tellure ne pourrait suffire à l'acheter.

Morgan pensa que le moment était venu de jouer cartes sur table, en espérant que cela ne se révèle pas désastreux.

— Je vais vous expliquer, prince Kobar. Dans notre civilisation, un certain métal sert de moyen d'échange. Ce métal existe en quantité suffisante sur votre planète, mais il est très difficile à raffiner et ne vous serait d'aucune utilité dans l'état actuel de votre évolution. Nos techniciens vous

demandèrent entre autres choses, l'autorisation de l'extraire.

— L'autorisation ? fit Kobar. Nous ne comprenons pas. Il me semble que vous êtes suffisamment forts pour vous passer de notre autorisation.

— Nous avons des lois qui nous imposent un certain code moral. L'exploitation des ressources minières de votre planète nous rendrait fabuleusement riches. N'importe quelle société de Centropolis ne demanderait pas mieux que de remplacer la S.E.M.C.O. qui s'est rendue coupable de piraterie, mais ce pétrole, ces minerais, se trouvent aussi en grande quantité ailleurs, sur des mondes déserts où la vie intelligente n'existe pas. En vérité, l'intérêt de Tellure pour nous, réside dans le fait qu'elle possède le plus grand des trésors.

Kobar se dressa. L'intérêt et la curiosité se lisaient sur son visage maigre. Ses yeux luisaient. Il ressemblait soudain à une bête sauvage aux aguets.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans les jungles, dans les marais de votre planète, pousse une plante extraordinaire qui est la base même de toutes les drogues aux propriétés anti-gérontiques.

— Je ne comprends pas.

— Excusez-moi, prince... Je veux dire que correctement préparées et mélangées à certains produits chimiques, ces drogues peuvent faire reculer indéfiniment les frontières de la mort.

Les conseillers devinrent plus bruyants. Quelques ricanements s'élevèrent et Kobar les fit taire d'un geste.

— Vous vous moquez de moi, dit-il très digne à Morgan.

— Non, protesta celui-ci d'une voix contrite. Je me mets à votre place et je comprends votre surprise, mais le fait est là : nous avons découvert depuis longtemps que le vieillissement est une anomalie. Il le fallait pour nous permettre d'essaimer à travers le cosmos. C'est un privilège que nous sommes seuls à posséder, nous autres, les navigateurs de l'espace, car les distances à parcourir sont tellement longues que, parfois, une vie humaine n'y suffirait pas. A l'heure actuelle, moins de 0,001 pour cent de la population de la Confédération touche cette drogue. Vous comprenez maintenant pour quelle raison la S.E.M.C.O. tenait absolument à conserver le monopole de l'exploitation de Tellure.

— Oui, je comprends, soupira Kobar. Je comprends aussi la position de votre gouvernement qui préfère traiter directement avec les légitimes propriétaires de cette planète. Quand pourrons-nous entamer les discussions et signer les premiers accords

— Dès que vous le désirerez, assura un peu imprudemment Morgan.

— Vous voulez dire tout de suite ?

— Exactement.

Etonné par cette rapidité fantastique dans l'exécution, la mine songeuse, Kobar se tourna vers ses conseillers dans l'intention évidente de discuter cette proposition avec eux.

Par discrétion, Morgan s'éloigna de quelques pas. Juste en face de lui, par le portail resté ouvert, il voyait le grand carré lumineux de la terrasse et une partie du ciel dégagé, limpide. Les murmures des conversations lui parvenaient assourdis.

Soudain, faisant comme un écho à ces murmures, il lui sembla entendre un sombre et profond ricanement, comme

si quelqu'un écoutait ce qui se disait et s'en amusait.

Cette impression d'une présence occulte devint si forte qu'il voulut s'en rendre compte et se retourna d'un bloc.

Le prince Kobar, accompagné de l'un de ses conseillers, venait vers lui en souriant.

— Je vous présente le baron Andrek, dit-il. C'est lui qui vous accompagnera et sera notre représentant auprès de vos chefs.

Morgan s'inclina. Un moment il avait espéré que ce serait Kobar mais, de toute évidence, ce dernier préférerait ne pas courir de risque. Quant à la présence occulte, il avait beau regarder, il ne voyait personne. Elle n'existait probablement que dans son imagination.

N'importe, cette atmosphère à l'intérieur du Temple était insupportable, aussi fut-il soulagé quand le prince lui demanda :

— Comment allez-vous procéder pour passer une communication à vos chefs et vous en aller ensuite en compagnie du baron ?

C'était une question piège. On le mettait à l'épreuve. Certes, Kobar ne mettait pas en doute la puissance des hommes des étoiles, mais Morgan lui semblait bien fragile, seul, abandonné. Ceux qui pouvaient l'aider étaient bien trop loin à son avis.

— Rien de plus simple ! déclara Morgan avec empressement. Suivez-moi sur la terrasse et vous verrez.

On le suivit avec un intérêt non dissimulé mais aussi avec scepticisme. Ce scepticisme ne tarda pas à se transformer en stupeur quand Morgan commença à parler à sa bague et qu'une voix répondit :

— Je suis prêt, venait de dire le Centaurien avec fermeté, le gouvernement de Tellure accepte de discuter et délègue près de vous l'un de ses hommes les plus éminents.

— Où êtes-vous ? demanda la voix bourrue de Muns.

— Pas très loin de la ville d'Erkène, dans la montagne. Le Temple est suffisamment grand pour que vos sondeurs le détectent dans les secondes qui suivent. Je suis placé au centre d'une terrasse en compagnie de cinq ou six personnes vêtues de robes ou quelque chose comme ça.

— Bon, bon, grommela Muns, on va essayer de faire l'impossible.

— Vous avez intérêt à réussir, autrement notre crédibilité en prendrait un bon coup.

Un silence assez long, puis, de nouveau, la voix de Muns.

— Je vous ai repéré, annonçait-elle, je vous vois même très bien. Ce Temple est curieux. Je vais vous envoyer une navette à pilotage automatique, mais assurez-vous, avant de monter dedans, que leur délégué ne cache pas un explosif puissant sous sa robe.

— Mais...

— Je sais, c'est peut-être idiot, mais le règlement est le règlement et vous le connaissez aussi bien que moi.

— Certainement, général.

— Je n'ai plus rien à vous dire. Fin de transmission.

Muns coupa la communication, comme s'il craignait d'en dire trop. Il est vrai qu'il voyait les conseillers et se doutait que ceux-ci ne perdraient pas une seule de leurs paroles.

La navette devait être déjà en route. Elle s'aidait du sondeur pour se diriger.

Kobar s'approcha. Il paraissait furieux.

— Que voulait-il dire avec cet explosif puissant qui serait caché sous la robe d'Andrek ?

— Il a peur que vous fassiez sauter le navire amiral. Muns est un officier de la vieille école. Il se méfie de son ombre. Vous devez connaître ça aussi chez vous. Pour être tout à fait juste envers lui, je dois ajouter que si son service fonctionne encore, et s'il est lui-même en vie, c'est justement à cause de cette méfiance.

Kobar se redressa.

— Je puis vous assurer que le baron Andrek ne dissimule aucun explosif sur lui.

— Je vous crois, prince, aussi je le dispense de la fouille.

— C'est encore heureux ! Dès que je verrai ce général Muns de plus près, je lui dirai ce que je pense de sa manière d'agir.

— Croyez-moi, prince Kobar, c'est inutile. Muns est un Centaurien comme moi, mais il a hérité d'un épiderme de saurien. Son insensibilité est légendaire.

— Je suppose qu'il nous prend pour des idiots, des animaux de classe inférieure.

— Pas du tout. Il se prend surtout pour un génie et je ne suis pas très éloigné de le penser aussi. Si votre intention est de le rouler, il vous reste juste quelques minutes pour voir si rien ne cloche dans votre stratégie.

Kobar préféra prendre cette dernière phrase pour une boutade. Il éclata de rire.

— Vraiment ?... Est-il si fort que ça ?

Un ronronnement léger, juste au-dessus de leur tête, dispensa Morgan de répondre.

La navette était là. Elle se balançait doucement en descendant vers la terrasse.

Les conseillers ne pouvaient dissimuler leur étonnement. Même Kobar était resté cloué sur place. Jamais ils n'avaient vu un engin de cette taille se promener dans les airs avec autant de facilité, de légèreté, de sûreté.

C'était une boule brillante qui aurait pu les contenir tous. Elle portait sur ses flancs la marque de l'amiral, ainsi que les armes de la Grande Galaxie qui brillaient de tout leur or.

Morgan s'adressa particulièrement à Kobar.

— Prince, dit-il avec un peu d'emphase dans le ton, c'est la première fois que je vois une navette amirale se déplacer pour prendre un passager. C'est un très grand honneur.

— Ah ! fit Kobar sans détacher ses yeux de l'appareil. Est-ce qu'il y a quelqu'un à bord ?

— Personne, prince.

— Dans ce cas, comment peut-il se diriger ?

— C'est un pilote automatique qui est lui-même conduit par l'ordinateur du vaisseau.

— Votre science est extraordinaire, Homme des étoiles ! s'écria Kobar avec une admiration inconsciente dans le ton. Notre dieu a été bien inspiré en...

Il s'interrompit et se mordit les lèvres comme s'il allait dire une incongruité.

Morgan fit celui qui n'avait rien remarqué. Pour lui, l'aventure se terminait et il n'en était pas fâché. Restait Mat qui ne s'attendait pas à ce départ précipité de sa part. Qu'allait-il penser ?... Et il y avait surtout Lyséa... Que faisait-elle en ce moment ? Était-elle retournée à l'hôtel pour l'attendre ? Une émotion étrange lui noua la gorge. Devait-il en parler à Kobar ?

Il préféra se taire. D'ailleurs, il était trop tard, car la navette venait de s'arrêter à deux mètres du sol et une ouverture se dessinait dans sa coque scintillante.

— Nous pouvons embarquer, dit-il à celui qui devait l'accompagner.

Une échelle glissa par l'ouverture et vint presque heurter les conseillers les plus audacieux qui s'étaient approchés pour mieux voir le merveilleux engin.

Morgan pénétra le premier à bord de la navette maintenant silencieuse. Il fit signe au baron Andrek, qui l'avait suivi, de s'asseoir sur l'un des sièges confortables destinés aux passagers et prit lui-même place devant le tableau de bord.

Andrek ne disait pas un mot. Il se contentait de regarder autour de lui.

Morgan se sentit soudain très fatigué. Les dernières heures qu'il venait de vivre avaient été les plus pénibles de son existence. Il se sentait totalement sous le contrôle des Telluriens, ou de Lyséa, à certains moments de la journée, et cette sensation étrange de dédoublement qu'il éprouvait alors le vidait de toute énergie. Il ne comprenait pas très bien comment il avait pu tenir. Muns serait probablement

satisfait, mais jamais plus il ne remettrait les pieds sur Tellure. Cette planète était une monstrueuse anomalie.

— En route ! dit-il machinalement au pilote automatique.

Ce dernier n'attendait sans doute que cet ordre, car il mit immédiatement la programmation prévue en action.

L'échelle remonta vivement. L'ouverture se ferma hermétiquement et les écrans du tableau s'illuminèrent. Sur l'un d'eux, le Temple n'était déjà plus qu'un point au sommet de la montagne et la ville d'Erkène s'étalait dans son entier au fond de sa vallée. L'horizon devint courbe et la planète ne fut bientôt plus qu'une masse nuageuse, verdâtre, sur laquelle il était bien difficile de deviner le pourrissement végétal au milieu d'une eau glauque, malsaine.

— Baron, appela-t-il, si vous désirez voir votre monde comme jamais vous ne l'avez vu, c'est le moment. Approchez de cet écran.

Etonné de ne recevoir aucune réponse, il se retourna et poussa un cri de surprise mêlée d'inquiétude.

Le délégué était affalé dans son fauteuil et ne bougeait plus. Était-il possible que l'accélération brutale de la navette l'ait choqué à ce point ?

Si oui, il devait y avoir un dérèglement quelque part. Rapidement, il vérifia les circuits gravifiques et ne trouva rien, ceux-ci étaient en parfait état. Logiquement, Andrek aurait dû pouvoir supporter une pression de vingt ou trente fois supérieure sans être incommodé. Alors ?... L'émotion du départ ?... Peut-être...

Il se pencha au-dessus du corps inerte et fut immédiatement rassuré quant à l'état de santé de son

passager. Ce dernier dormait paisiblement et sa respiration était régulière.

Andrek avait probablement veillé dans le Temple et la fatigue avait eu raison de sa résistance.

— Je ferais bien comme lui ! s'écria Morgan en étouffant un bâillement.

Il revint s'asseoir à son poste et s'apprêta à entrer en communication avec le navire amiral.

La vision de Tellure disparut de l'écran pour faire place à un visage maigre aux yeux froids qui le contemplaient d'un air sarcastique. C'était le général Muns.

— Comment allez-vous, Morgan ?

— Pas très bien. Je vous remercie quand même de vous intéresser à ma santé.

La voix sèche reprit en scandant les mots.

— Vous irez mieux tout à l'heure, car vous allez vous endormir.

Morgan se redressa.

— Que signifie..., commença-t-il.

— Du calme ! l'interrompit Muns, et laissez-vous aller, ça vaudra mieux pour tout le monde. Comprenez-moi bien, je suis obligé d'agir ainsi. Ce n'est peut-être pas très régulier, mais c'est le seul moyen que j'aie à ma disposition pour contraindre votre petit ami à parler. Vous pigez ?... Quand tout sera terminé, il ne vous restera qu'un léger mal de tête.

Morgan leva son poing vers l'écran.

— Vous n'avez pas changé, balbutia-t-il. Vous n'êtes qu'un sale...

Mais le gaz narcoleptique qui se répandait de plus en plus autour de lui commençait à faire son effet.

Sur l'écran, le visage maigre de Muns se brouillait. Morgan essaya vainement de lutter contre l'engourdissement de ses muscles. Il chancela et se laissa aller en arrière sur son siège... Quelques secondes plus tard, il dormait profondément.

Quand il revint à lui, il était allongé sur un lit confortable. Un bruit lent, continu, monotone, frappait ses oreilles. Il reconnut immédiatement un générateur de champs. D'après ce bruit, il pouvait deviner à quel endroit du navire il se trouvait : pas très loin de la machinerie des propulseurs.

Il avait donc été transporté de la navette dans l'une des cabines du vaisseau amiral.

Qu'est-ce qui s'était passé pour que Muns agisse de cette façon ? Il lui avait fallu des raisons sérieuses pour interrompre les pourparlers. Cette manière brutale n'était pas tout à fait dans ses habitudes. Pour Morgan, il ne faisait aucun doute que Muns désirait interroger Andrek sérieusement, c'est-à-dire par tous les moyens, y compris les détecteurs de mensonges.

Pourquoi ?... Que s'était-il passé ?... Où était le malheureux baron en ce moment ?

Il cessa de se poser des questions et ouvrit doucement les yeux. Il n'était pas dans une cabine comme il l'avait supposé dès l'abord, mais à l'infirmierie de l'astronef.

Il était seul dans la grande salle éclairée par une lumière douce. Les autres lits étaient vides.

Grande Galaxie ! Avait il eu un accident pendant son transfert ? Non. Rien de cassé. Les bras, les jambes... tout fonctionnait admirablement. Pas de pansements sur le corps.

Il se sentait en parfaite santé.

Mais alors... Si Muns avait été obligé de l'endormir pour récupérer le délégué des Telluriens sans trop de dégâts, pour quelle raison était-il, lui, enfermé à l'infirmierie ?

Il y avait autre chose. Il devait chercher la solution ailleurs.

Brusquement, il comprit.

La seule raison pour laquelle il se trouvait à l'infirmierie était qu'on lui avait fait passer un examen... Un examen mental ! On lui avait planté dans le crâne des sondeurs psi pour lui fouiller le cerveau.

Muns soupçonnait une contamination quelconque et, au risque de le rendre cinglé pour le restant de ses jours, avait employé les grands moyens.

Le salaud ! Oser lui faire ça...

La colère l'aveugla au point qu'il se dressa sur son lit.

Quelque part, un clignotant se mit en marche et un vibreur se déclencha. Une infirmière fit irruption dans la salle flanquée de deux aides qui ressemblaient à des futailles. Elle brandissait une seringue au bout de laquelle luisait une énorme aiguille.

Ce fut suffisant pour apaiser Morgan.

— Je me sens beaucoup mieux, déclara-t-il avec calme. Pourrais-je parler au général Muns ?

— Plus tard, grogna la redoutable virago en lui enfonçant l'aiguille dans le bras pendant que l'un de ses aides s'asseyait sur sa poitrine. Quand le docteur le décidera.

— Hé ! Qu'est-ce que j'ai exactement ? Vous commencez à m'inquiéter.

— On vous le dira quand le docteur jugera le moment venu.

L'aide se leva et Morgan respira mieux.

— Vous avez une drôle de façon de soigner les malades ! balbutia-t-il. Je voudrais parler au docteur.

— Je vais lui faire la commission, promit la femme. Il ne tardera pas.

Les trois visages étaient penchés au-dessus de lui et attendaient le résultat de la piqûre.

Morgan eut juste le temps de penser que ces visages étaient particulièrement antipathiques avant de sombrer de nouveau dans un profond sommeil. Au juste, il ne sut jamais combien de temps il resta dans cet état cataleptique, toujours est-il qu'il en sortit pour voir à son chevet un homme petit, replet, qui le regardait en souriant.

— Comment allez-vous ? dit l'homme. Je suis le docteur Elmer.

Le docteur Elmer portait une prothèse ophtalmique du plus mauvais goût, car les deux iris n'étaient pas de la même teinte : l'un était noir, l'autre bleu ; de plus, les pupilles se dilataient différemment, ce qui donnait à cette face lunaire un aspect cauchemardesque.

Pendant, une seconde, Morgan crut qu'il était revenu sur Tellure et que ses visions recommençaient. L'homme devina son étonnement car il s'écria :

— Ce sont mes yeux qui vous surprennent, hein ? C'est arrivé à la suite d'un accident sur une planète lointaine, dans le secteur du Verseau. Le chirurgien n'a pas trouvé de prothèses identiques et m'a réparé avec les moyens du bord. Bon, ajouta-t-il aussitôt en prenant un air jovial, je crois que tout va bien pour vous maintenant et que je peux signer votre billet de sortie. Le général Muns veut vous voir et je dois vous conduire à lui. Croyez-vous pouvoir marcher correctement ?

Morgan se leva et fit quelques pas. Il chancela un peu.

— Je me sens en pleine forme, dit-il en retrouvant son équilibre. Qu'est-ce que j'ai eu exactement ?

— Pour simplifier les choses, disons que vous avez reçu un choc psychique provoqué par des substances chimiques. Vous étiez totalement sous la dépendance des Telluriens.

— Pas tout à fait, grommela Morgan, puisque je m'en rendais compte et que j'ai pu leur jouer la comédie. Vous auriez pu me questionner avant de commencer vos expériences. Qu'est devenu le baron Andrek ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai soigné que vous. Peut-être que ce baron a été enfermé dans une autre partie du navire. De toute façon, le général Muns vous renseignera mieux que moi. Voici un uniforme à votre taille.

Pendant qu'il enfilait l'uniforme qu'une main obligeante avait posé sur le dossier d'une chaise, Morgan ne pouvait s'empêcher de penser que le docteur tentait de lui cacher quelque chose.

L'uniforme était en effet à sa taille. Un uniforme bleu de la Garde, avec les insignes de son grade et la croix d'Eridan.

Il se sentit plus à l'aise.

— Allons-y, décida-t-il brusquement. J'ai hâte de savoir ce que le général mijote dans ce qui lui sert de cerveau. Savez-vous qu'il est en partie synthétique ?

— Je ne l'ignorais pas, dit le docteur en passant devant son patient pour lui indiquer le chemin. Nous en avons discuté plusieurs fois...

Il montra ses yeux...

— Nous avons des points communs.

A la porte de l'infirmerie, il y avait deux gardes en armes qui se mirent à les suivre sans essayer de se dissimuler. Morgan fronça les sourcils.

— Suis-je sous surveillance ?

Le docteur Elmer haussa les épaules.

— Comme tous les étrangers qui sont à bord, répondit-il évasivement. Il ne faut pas oublier que vous êtes dans le vaisseau amiral.

Morgan approuva silencieusement. N'importe, ce petit fait sans importance l'avait énervé plus qu'il n'aurait dû.

Ils longèrent la coursive, croisèrent plusieurs groupes qui ne firent pas attention à eux, puis se servirent de trois ascenseurs avant de pénétrer dans un appartement spacieux où se trouvaient Muns et Carson en compagnie d'un homme étrange, vêtu de noir, d'une maigreur squelettique, la tête rasée.

Carson avait l'air crispé et lui fit un léger signe de tête.

Muns l'accueillit comme s'il l'avait quitté la veille.

— Bonjour, John ! cria-t-il de sa chaise. Félicitations, mon vieux ! Vous avez fait du bon travail sur Tellure. Ah ! fit-il en désignant l'homme noir. Je vous présente le Père Jerrin. Un moine de la secte d'Aldebaran.

Morgan s'inclina en direction du Père. Celui-ci avait un regard d'acier et ils se déplurent tout de suite. Sans trop savoir pourquoi, une méfiance instinctive les sépara aussitôt.

Muns continuait ses explications :

— Le Père Jerrin est un spécialiste des religions anciennes. Il étudie particulièrement celles de l'antique Terre. C'est un peu pour ça que je l'ai fait venir. Comme vous le savez, les Telluriens sont les descendants directs des légendaires Terriens. Il serait intéressant de savoir ce qui reste de leurs habitudes, de leurs vieilles croyances. Le Père est persuadé que nous pouvons apprendre beaucoup sur les premiers temps de la colonisation. Qu'en pensez-vous ?

— Rien, répliqua froidement le Centaurien. Le Père Jerrin est sans doute un grand savant, mais dans ce qui nous préoccupe il ne faut pas mêler la religion. Les Telluriens ne sont pas comme les autres. Cette affaire est déjà compromise par l'arrestation de leur délégué, car je suppose que vous avez fait arrêter le baron Andrek ?

— Oui, avoua Muns. Après interrogatoire.

— Que pouviez-vous craindre de ce malheureux ?

— Tout, déclara sérieusement Muns. C'est d'ailleurs pour en discuter que je vous ai tous réunis ici. Rien de ce

qui sera dit dans cet appartement ne devra transpirer au-dehors. Asseyez-vous, John. Je suppose que si votre estomac n'a pas perdu la notion de nourriture, il doit avoir faim.

En effet, le général ne se trompait pas, l'estomac de Morgan clamait famine. Depuis combien de temps n'avait-il pas avalé de nourriture solide ?... Il lança un mauvais regard du côté du docteur Elmer qui s'était réfugié dans un fauteuil confortable. Carson lui désigna une petite desserte chargée de plats préparés qui se trouvait dans un angle. Il alla y chercher ce qui semblait lui convenir le mieux et revint s'asseoir.

Le Père Jerrin le couvait de son regard d'acier comme s'il désirait lire en lui.

Muns toussa.

— Avez-vous faim, Père ?

— Merci, grogna le Père, j'ai fait vœu d'abstinence par esprit de mortification. Il n'est pas mauvais qu'un moine soit contraint au jeûne.

— Hum ! fit le docteur. Il ne faut pas exagérer l'ascèse.

— Je me porte très bien, dit le moine rudement.

— Comme vous voudrez, Père... Comme vous voudrez...
«Quant à moi, je suis trop faible pour me priver à ce point.

Il accepta le plat que lui tendait Carson et se mit à manger goulûment sous l'œil dédaigneux du moine.

Cette présence insolite de l'homme noir devenait pesante et semblait gêner tout le monde y compris Muns qui restait silencieux. Du moins, c'est ce que croyait Morgan.

En réalité, le général était plongé dans d'amères réflexions. C'est que la situation était, pour le moins, délicate et il avait la certitude d'avoir définitivement perdu Tellure.

Ce ne fut qu'après avoir avalé la dernière bouchée qu'il se décida.

— Désirez-vous voir le baron Andrek ? demanda-t-il à son agent.

— Certainement ! Ne serait-ce que pour l'assurer de mon soutien et lui dire que je ne suis pas responsable de son internement.

— Pour quelle raison désirez-vous lui rendre ce service ? Vous le connaissez à peine.

— Question de principe, grogna Morgan. Kobar a ma parole. Mon devoir est de faire libérer Andrek... Et la drogue de longue vie, vous y pensez ?

— Que trop, hélas ! Je dois cependant vous avertir que le baron n'est plus du tout ce qu'il était.

Morgan se leva brusquement.

— Que lui avez-vous fait ?

— Du calme, John, lui conseilla Muns. Attendez de l'avoir vu, il a viré.

Il s'adressa aux autres :

— Eh bien, messieurs, je crois que le moment est venu d'éclairer notre ami. Carson, commanda-t-il, veuillez ouvrir la porte, s'il vous plaît.

L'adjoint du général obtempéra immédiatement. Il sortit de l'une de ses poches une petite clé et se précipita

vers une porte basse que Morgan n'avait pas remarqué. Il l'ouvrit et fit signe à l'intéressé de le suivre.

Morgan hésita à peine. Carson était déjà engagé sur un escalier en fer qui s'enfonçait dans les entrailles du navire, il le suivit. Quelqu'un descendait derrière lui, en se retournant il s'aperçut que c'était l'homme noir. Décidément, le Père semblait posséder certains pouvoirs, c'était la première fois que Muns se laissait influencer par la religion, il vieillissait malgré les anti-gérontiques.

Dix mètres plus bas, l'escalier s'arrêtait dans une cellule grise coupée en deux par une grille d'acier. Un garde se trouvait dans la première partie. Il était armé d'un fusil à neutrons et se leva dès leur arrivée.

— Comment est-il ? demanda Carson.

— Toujours dans le même état, répondit le garde, il n'en a plus pour longtemps.

L'adjoint de Muns s'approcha de la grille.

— Voici le baron Andrek, dit-il en s'écartant pour permettre à Morgan de voir, ou ce qu'il en reste après le travail des sondeurs psi.

Morgan s'approcha, et toute sa conception de l'univers fut immédiatement bouleversée. L'être qui se trouvait enfermé là n'avait plus l'apparence humaine. C'était un serpent de grande taille. Un serpent noir, hideux, qui le regardait fixement. Une monstruosité ! La chose lui parut impossible et il ne put se maîtriser.

— Grande Galaxie !

La voix de Carson s'éleva de nouveau.

— Il a fallu employer les grands moyens pour briser la barrière psychique qui le protégeait. Une fois qu'il s'est

senti découvert, la transformation a été instantanée, ou presque. Sa vraie nature a repris le dessus. Etrange race qui peut se permettre une métamorphose aussi fantastique ! Quand je pense que tous les Telluriens sont ainsi ! Ils n'ont rien d'humain comme on le croyait. D'où peuvent-ils venir ?... Par quelles étranges mutations ont-ils passé pour arriver à ce stade ?

— Ils ont toujours été ! cria la voix profonde du moine derrière eux. Ce sont les fils du Serpent ! Le Satan des écritures de la Terre. La bête qui a suivi l'homme à travers le Cosmos et l'a remplacé sur Tellure. Son règne n'a pas de fin et son but est l'anéantissement de la création.

Le Père se dressait sur la dernière marche de l'escalier et lançait l'anathème avec force et passion.

Carson eut l'air embarrassé.

— Voyons, Père... Vous ne croyez tout de même pas à ces légendes !

— Serais-je Supérieur de la secte d'Aldebaran si je ne le croyais pas ? s'emporta le moine en le foudroyant de ses yeux clairs.

Morgan avait des nausées. Tout tournait autour de lui. Il pensa que les drogues du docteur continuaient de faire leur effet. Dans la cage, le serpent qui avait été Andrek ne bougeait toujours pas, mais il lui sembla tout à coup que ses yeux froids redevenaient vivants.

Soudain, une pensée étrangère traversa son esprit comme un éclair.

— Je n'ai rien dit, affirmait cette pensée. Votre devoir est de prévenir Kobar malgré les... Pensez à Lyséa.

Pourquoi Lyséa ?... Pourquoi ?

La pensée s'estompa, mourut, comme devait mourir en ce moment la bête.

Ils étaient aussi télépathes.

Morgan s'agrippa au bras de Carson.

— Je n'en peux plus, fit-il, remontons là-haut.

— J'ai toujours dit à Elmer de se méfier de ses drogues. C'est un médecin militaire et il est partisan des fortes doses.

— Je le crois aussi.

Le garde qui consultait un de ses cadrans, se redressa.

— Il est mort, annonça-t-il.

— Très bien, faites désinfecter la cellule et incinérer le corps, dit Carson.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvaient tous dans l'appartement du général.

Le docteur était toujours à la même place. Muns avait allumé un écran 3D qui était branché sur une caméra extérieure car on y voyait la planète Tellure dans son entier ainsi que la balise 34 qui brillait comme une étoile. Plusieurs navires de la garde étaient aussi visibles.

— Voici ce que j'ai décidé, annonça le général quand il eut appris la mort du serpent, Tellure doit disparaître et la balise avec. Je ne veux pas courir le risque que l'un de ces monstres prenne la place d'un homme ayant des fonctions importantes au gouvernement ou ailleurs. C'est probablement ce qu'ils comptaient faire, du moins c'est ce qu'il ressort de l'examen des interrogatoires du prisonnier : recommencer à l'échelle cosmique ce qu'ils avaient si bien

réussi avec les Terriens, nos ancêtres. Il est certain que les gens de la S.E.M.C.O. sont, pour la plupart, contaminés.

— Vous êtes fou ! s'indigna Morgan. Les Telluriens ne sont pas tous des reptiles et quand bien même cela serait, les mercenaires sont humains, ils sont seulement en état d'hypnose.

— Qui nous le prouve ?

— Moi, puisque je suis là, devant vous. Le docteur Elmer m'a examiné à fond. Je suis bien le John Morgan que vous avez envoyé en mission sur cette planète maudite. Je pense comme lui.

Muns regarda un moment son agent pensivement.

— Oui, dit-il enfin avec tristesse, c'est bien vous John Morgan, mais en apparence seulement. En réalité le vrai Morgan n'existe plus. Il est mort entre deux liaisons radio. Ecoutez...

Il fit un geste de la main. Aussitôt, une conversation enregistrée s'éleva dans le silence général. Morgan reconnut sa voix et celle de celui qui répondait. Il se souvenait même de l'instant précis et de l'endroit. Cela se passait dans le parc de l'auberge d'Okong, sous la tonnelle. Il s'entendit demander à nouveau :

« Est-ce que mon enregistrement d'hier a été transmis ? »

Et l'opérateur de répondre :

« Hum ! Vous dites bien votre enregistrement d'hier ? »

« Evidemment ! Pourquoi voulez-vous qu'il en soit autrement ? »

Et plus loin :

« L'enregistrement d'hier, n'est-ce pas ?... Celui où vous mentionniez cette embuscade et votre arrivée au poste... »

Silence... Muns venait d'interrompre le déroulement de la bande magnétique.

— En réalité, dit-il, ce n'est pas une vingtaine d'heures comme vous le supposiez qui séparaient ces deux rapports radiophoniques, mais quinze jours. Quinze jours pendant lesquels vous avez volé la personnalité du vrai Morgan au point de ne plus pouvoir vous différencier de lui. Car cela aussi était prévu par vos maîtres, vous deviez oublier totalement votre origine pour mieux tromper. Elmer a failli tomber dans le piège tant le blocage mental que l'on vous a fait subir était parfait, mais il n'y a pas de doute, vous êtes un serpent.

— Moi, un serpent !

Morgan venait de se lever. Tout son être protestait contre ce qu'insinuait le général. Lui, un serpent ?... Allons donc... Encore une épreuve qu'on lui faisait subir. Il ne pouvait en être autrement... Un serpent !

Le dégoût le serrait à la gorge rien que d'y penser.

— La bague vous a trahi, dit Muns, car en volant les souvenirs de celui que vous remplacez vous étiez obligé d'agir comme il l'aurait fait en reprenant conscience. Toutefois, si l'esprit s'adapte assez bien, le corps possède des exigences particulières. Sur Tellure, vous mangiez comme un serpent ce qui n'étonnait personne, mais ici, instinctivement, vous avez choisi un plat que seuls les sauriens peuvent digérer et que les humanoïdes détestent. Oui, une idée du Père.

— J'avais mal au cœur rien que de vous voir l'avaler, fit remarquer le moine, et je n'ai pas pu manger. Il y a cependant autre chose que je dois dire, moi aussi je suis télépathe et j'ai réussi à capter le message de votre ami tout à l'heure... Qui est cette Lyséa ?

Morgan, ou son apparence, se laissa tomber dans le fauteuil et se prit la tête à deux mains. Confusément, il sentait qu'il était pris au piège. Non, ceci n'avait pas de sens. Tout était faux.

— Ce n'est pas vrai ! hurla-t-il. Vous vous trompez tous. Je ne suis pas un serpent. C'est impossible ! Je le saurais... Je le saurais...

— Vous ne pouvez pas le savoir, dit Muns.

— Comment le vrai Morgan est mort, sale bête ! cria Carson.

— Parlez-nous un peu de Lyséa, reprit la voix douce de la mère. L'amour est un sentiment louable qui peut s'expliquer.

Lyséa ! Oui, des souvenirs remontaient à la surface, crevaient comme des bulles. Il y avait l'eau du fleuve et le corps ondulant de Lyséa qui nageait à ses côtés. Elle était magnifique avec sa tête triangulaire hors de l'eau. Il se rappelait la remarque qu'elle lui avait faite de sa voix humaine : « Vous êtes vraiment réussi comme homme. »

Ce n'était pas un compliment comme il l'avait cru avec sa nouvelle mentalité, mais la simple constatation d'un travail bien fait. Lyséa était sa femme. Il y avait entre eux quelque chose d'éternel que ne connaîtraient jamais ces animaux à deux pattes.

— Attention... Regardez !

C'était Carson qui venait brusquement d'avertir les autres. Machinalement il venait de sortir un pistolet thermique de son étui.

Maintenant, les yeux exorbités, ils assistaient à la lente métamorphose de celui qui se prenait pour John Morgan.

L'uniforme impeccable devenait trop lâche, changeait imperceptiblement, ondulait par endroits. Soudain, une tête noirâtre apparut entre des embryons de mains.

— Débarrassez-moi de cette chose, dit Muns en détournant les yeux avec dégoût.

Carson leva son arme, visa la tête et appuya sur le contact.

Un éclair suffit à rejeter dans l'ombre cette ombre qui en était sortie.

Deux heures plus tard, verre en main, le Père Jerrin et le général Muns se retrouvaient en tête à tête devant l'écran illuminé. Muns leva son verre.

— Quelle journée ! fit-il en lorgnant du côté du fauteuil où était mort le deuxième reptile. Je dois vous remercier de votre aide. Sans vous, nous n'aurions pas réussi. Evidemment, j'aurais bien voulu savoir pour Morgan, mais il est trop tard maintenant.

Il regarda l'heure.

— Dans cinq minutes, la balise 34 va sauter et dans quinze, ce sera le tour de Tellure. Dommage !... Vraiment dommage !

Il hocha la tête et reprit :

— Oui, c'est une triste journée, Père, et une victoire sur nous-mêmes. La tentation était si forte de nous

emparer des drogues de longue vie.

— L'Immortalité est le piège habituel du démon, dit le Père.

— Vous avez l'air de bien le connaître.

— Oui, on dit que les dieux assoupis et les anges déchus attendent leur réveil dans le cerveau des hommes, mais ils peuvent tout aussi bien attendre ailleurs. Quant à connaître le démon, c'est tout à fait normal, ma secte le combat depuis l'origine des temps.

— Vous voulez rire ?

— Pas du tout.

— Vous croyez donc à toutes ces légendes que racontent les livres anciens ?

— J'y crois.

Muns émit un rire suffisant. Le Père était peut-être un type calé dans sa partie, mais il ne durerait pas le temps de dire ouf s'il se lançait dans la politique.

— Je vous garantis, ricana-t-il, que quand ma bombe explosera et que la surface de Tellure sera transformée en lave, le cuir de votre Satan sentira tellement le roussi qu'il oubliera de tourmenter les humains.

— Qui sait ? fit le moine en reposant son verre sur la table et en se tournant vers l'écran.

A l'heure prévue, la balise 34 s'embrasa d'un seul coup. Pendant deux secondes, elle se transforma en étoile de première grandeur, puis s'effaça définitivement.

Seize minutes plus tard, Tellure était à la même place. Aucun bouleversement. Rien.

Muns se précipita vers l'interphone.

— Vous avez fait une erreur de tir, ou quoi ?

— Pas du tout, lui fut-il répondu par l'un des responsables, la bombe a explosé au bon endroit.

— Vous vous foutez de moi ? Regardez vos écrans de contrôle.

Juste au moment où s'achevait la vingtième minute, il se passa quelque chose d'incroyable.

Il n'y eut aucune lueur, aucune explosion, aucun bouleversement de l'espace, mais Tellure disparut complètement. Une seconde avant, elle était là. Une seconde après, elle n'y était plus...

— Ce n'est pas vrai ! dit Muns, sidéré, je n'y crois pas. Je n'y croirai jamais, même si elle réapparaissait subitement, car c'est impossible.

Le Père Jerrin triomphait modestement.

FIN